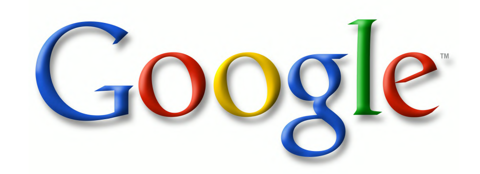
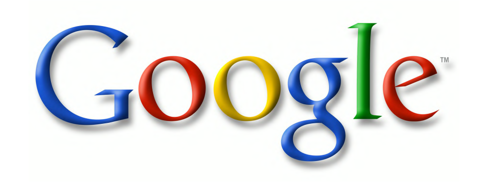





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

18,00

98

410

# LES SUITES

*D'UN*

# MOMENT D'ERREUR.

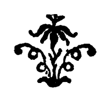
*PREMIERE PARTIE.*

# LES SUITES
## D'UN
# MOMENT D'ERREUR.
## OU
# LETTRES
## DE MADEMOISELLE
## *DE KERESMONT*,
PUBLIÉES
PAR MADAME DE***.

---

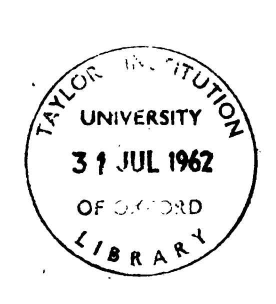
*PREMIERE PARTIE.*

---



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.
*Et se trouve à PARIS*,
Chez LE JAY, Libraires, rue S. Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.



# AVIS
## DE L'ÉDITEUR.

LEs Lettres que je donne au Public, m'ont été remises par une parente du Comte de***, qui m'a confié le soin de les faire imprimer, en me priant de n'y changer que les noms. Si elle eût permis plus de changemens, & qu'elle se fût mieux adressée, ce Recueil eût été peut-être mieux reçu. En versant dans la premiere Partie quelques-uns des faits de la seconde; en rectifiant les négligences du style, & les fautes de langage, il eût été facile d'en rendre

la lecture plus intéressante & plus agréable.

Mais *le vrai seul est aimable*, a-t-elle répondu à mes observations. Hélas! pour avoir porté l'amour de la vérité trop loin, je crains bien qu'il n'ait nui au succès qu'elle en espere.





# LES SUITES
## *D'UN*
# MOMENT D'ERREUR;
## *OU*
# LETTRES
## DE MADEMOISELLE
# *DE KERESMONT.*



## LETTRE PREMIERE.

*De Mademoiselle de Keresmont à Madame Dainville.*

De Rennes, le ... 1748.

TOUT le monde assure que nous allons avoir la paix : si cette importante nouvelle se confirme, hâtez-vous,

ma chere amie, de m'en donner l'aſſurance. Ballottée depuis deux ans par des eſpérances toujours détruites ; j'ai ſouffert, à vingt différentes repriſes, les mêmes douleurs que ſi j'euſſe quitté mon pere. On croit réellement perdre un bien dont on a cru jouir.

Vous ſavez quelles ont été mes alarmes, & combien mon imagination m'a groſſi les dangers. Je veux me garantir deſormais des maux purement chimériques. Hélas ! j'en ai bien aſſez de réels à craindre. Un cœur ſenſible en eſt une ſource inépuiſable, du moins c'eſt votre avis ; & tout en le combattant j'éprouve ſouvent qu'il eſt fondé ſur la verité ; mais ſi la ſenſibilité fait naître nos peines, n'eſt-ce pas à elle auſſi que nous devons nos plaiſirs ? Je m'afflige de l'abſence des gens que j'aime : leur danger me fait trembler : leur indifférence me feroit mourir ; mais leur amitié, leur retour, leur bonheur, quelles félicités ne me promettent-ils pas ?

Toutes les manieres d'être ont ſans doute leur inconvénient ; mais il s'en faut bien qu'elles aient toutes les mêmes avantages. Le calme eſt le ſeul

bien des *insensibles*. Où sont leurs plaisirs?.... où sont leurs jouissances?..... où sont leurs consolations dans les maux, inséparables de l'humanité? Ah! mon amie, vous savez quel est le sentiment qui m'arrache ces réflexions; & combien l'indifférence de ma mere me cause de regrets. Faut-il que je lui entende dire tous les jours: l'amitié..... c'est une des chimeres de la jeunesse, &c....

J'ai peine à demeurer dans les bornes de la modération, lorsque je suis forcée d'écouter des raisonnements qu'on prend plaisir à m'adresser de préférence: trop franche pour cacher ma façon de penser, ou je la dis, ou je la fais connoître par mon silence; & ces deux partis me réussissent également mal.

Vous avez été témoin pendant le court séjour que vous avez fait ici, du ton d'aigreur qui regne dans nos conversations; ainsi je ne vous apprends rien: mais ce qui vous surprendra, c'est qu'en toute occasion ma mere prenne parti contre moi, lorsque je ne me trouve pas de même avis que M. de Mérac; je manque de poli-

tesse..... d'égards.... De politesse? Ah! j'y prendrai garde. Je veux être polie avec tout le monde. Mais, des égards! je lui devrois des égards.... à un homme de mon âge, ou à peu près. En vérité je ne vois là aucunes raisons d'avoir des égards! il est le parent de ma mere, parent très-éloigné: à la bonne heure; il sera le mien aussi, si on veut; ah! je ne m'y oppose pas, ce n'est pas là le titre que je lui dispute; mais, qu'il n'en prétende point d'autre; si je lui croyois cette fantaisie?....... Adieu, ma chere Constance.

## LETTRE II.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

De Rennes, le.... 1748.

VOUS avez raison, ma chere Constance. Les nouvelles de Paris sont les mêmes que celles de Rennes. Toutes les grandes villes se ressemblent, ainsi que leurs habitants. Le plaisir est la seule

affaire du plus grand nombre; & ce qu'on nomme bonheur ou malheur public, n'en eſt un réel que pour le particulier ſur lequel il porte. La guerre, ce terrible fléau de l'humanité, n'eſt pas ſenti par la multitude. Les amuſements n'en ſont pas rallentis; notre Opéra n'eſt rempli que de femmes, dont les maris, les peres, les enfants ſont à tous moments expoſés à perdre la vie. J'étois perſuadée, en voyant établir ce ſpectacle, qu'il ne pourroit ſe ſoutenir avant la paix. Je l'ai dit: on s'eſt moqué de moi, & l'on avoit raiſon.

Avec le temps je me déferai ſans doute de l'habitude de juger de tout, d'après mon cœur. Les réflexions de la jeuneſſe ne peuvent lui tenir lieu de l'expérience. Je ſens bien ce qui me manque; mais il ne dépend pas de moi de l'acquérir.

Pour vous, ma chere amie, il ne vous manque rien. Vous avez cependant bien peu d'années de plus que moi; apparemment vous les avez mieux employées: & puis, comme vous dites, ce n'eſt pas la retraite qui forme le jugement; c'eſt le monde.....

hélas! j'y vivrai un jour, dans ce qu'on appelle le monde? Je ne ſais ſi je ſuis faite pour lui; mais l'idée que je m'en forme ne me fait pas imaginer qu'il ſoit fait pour moi. Depuis que j'ai perdu ma grand'mere, je ſuis bien moins heureuſe que je ne l'étois; & cependant ma vie eſt plus diſſipée. Quoique ma mere voie peu de monde, quand nous ſommes à Kereſmont, cette retraite ne peut pas ſe comparer à celle dans laquelle j'ai été élevée. Vous le ſavez, juſqu'au fatal inſtant où cette digne femme a fini ſa carriere, je ne connoiſſois qu'elle, mon pere & vous. Mon cœur étoit rempli, mon eſprit ſatisfait. Les longues abſences de mon père me privoient dès ce temps-là d'un grand plaiſir, mais ſa mere étoit un autre lui-même; & nos converſations dont il étoit preſque toujours l'objet, l'y rendoient, pour ainſi dire, préſent. C'eſt à ſa reſpectable mere que je dois la connoiſſance de toutes ſes vertus: ce ſont ſes récits qui m'ont inſpiré cette vénération & ce tendre reſpect que je reſſens pour lui. Trop jeune encore pour apprécier les éminentes qualités de ſon cœur & de ſon

esprit, je le connoîtrois moins bien, si je l'avois jugé moi-même. Témoin de ses actions, j'en aurois ignoré le motif; & c'est là ce qui y met le prix. Ma bonne maman avoit autant de plaisir à louer son fils, que j'en prenois à l'écouter. Son sensible cœur lui faisoit éprouver de la joie, en voyant l'impression qu'elle faisoit sur le mien. » Tu aimes ton pere ( me disoit-elle » avec une vivacité surprenante à son » âge ; ) tu aimes ton pere ? tu voudras » lui ressembler » ? C'étoit l'objet unique de ses soins. Vous le savez, ma chere Constance ; pourquoi donc vous le dire ? Pourquoi ? Parce que si vous étiez à Rennes, ou que je fusse à Paris, je vous dirois, en causant avec vous, tout ce qui me viendroit à l'esprit. C'est causer avec vous, que de vous écrire, n'est-ce pas, ma tendre amie ? Le plaisir que j'y prends y perdroit trop, s'il falloit que ma plume retranchât une partie de mes pensées ; je les trace comme elles se présentent ; & votre goût pour les *in-folio* me rassure sur les inutilités que je vous mande.

Remerciez, je vous prie, Madame

de Nainville, de penser à moi, & d'y penser d'une maniere si obligeante. Dites-lui que je la respecte autant que si elle étoit ma mere. Je crains bien qu'elle ne change d'opinion, lorsqu'elle connoîtra l'original du portrait que vous lui avez fait.

La vivacité de l'imagination de mon amie entre pour beaucoup dans l'ordonnance de ses tableaux. Elle sait placer l'ombre & le clair d'une maniere avantageuse à son sujet. Je connois la magie de son pinceau; mais je suis forcée d'avouer, qu'en flattant prodigieusement ses amis, elle les peint tels qu'ils sont dans son cœur.

Nous retournons demain à Keresmont; nous n'avons été que huit jours à Rennes. M. de Mérac nous suivra; je crois vous avoir mandé qu'il avoit fortement blâmé les regrets que je donnois à la campagne. Eh bien, aujourd'hui il a également blâmé que je quittasse Rennes à regret. Son avis me seroit très-indifférent, s'il n'étoit pas éternellement suivi de celui de ma mere. » Vous êtes d'une inconsé» quence extrême, Mademoiselle «. Voilà le début d'une réprimande dont

je supprime tout ce qui ( en renouvellant mon humeur ) pourroit me faire manquer au respect.

Remarquez que mes regrets étoient motivés, j'aime la campagne ; j'étois fâchée de la quitter dans la plus belle saison. J'y retourne dans l'instant où les nouvelles deviennent intéressantes : on les sait un jour plutôt à Rennes ; je ne crois pas qu'il y ait là de l'inconséquence. N'y en auroit-il pas bien davantage à mettre sa confiance dans un homme de vingt-quatre ans ? Mérac n'a pas à la vérité l'étourderie de son âge ; mais ce défaut est-il le seul à redouter. Je ne conçois pas comment il est parvenu au dégré d'estime que ma mere lui accorde. Incapable d'enthousiasme , je ne l'ai jamais vu donner une approbation totale à qui que ce soit. Les hommes les plus distingués par les qualités du cœur & de l'esprit ont toujours à ses yeux des imperfections qui leur enlevent son suffrage. Elle voit les foiblesses de l'humanité , ou dans l'action , ou dans le motif. La certitude que ce n'est point la méchanceté qui lui dicte de pareils jugements , me permet ces observa-

tions. En croyant voir des défauts par-tout, par-tout elle les excuse; mais cette rigoureuse balance dans laquelle elle pese tous les hommes, n'est point celle dont elle se sert pour son protégé. Il ne lui échappe aucunes réflexions sur son compte: il a toujours raison, j'ai toujours tort de n'en pas convenir. Voilà le résumé de toutes ses décisions.

Il n'y a rien de si désagréable que d'être d'un sentiment contraire à celui des gens à qui on doit du respect; & c'est bien pis encore lorsqu'il y faut joindre de la tendresse. Cela me rend réellement malheureuse & plus malheureuse encore depuis que cet homme s'est emparé de sa confiance! sa confiance! la confiance de ma mere!... cela me confond. Elle qui n'a jamais eu besoin de s'épancher, qui regarde comme une foiblesse le plaisir qu'une ame sensible trouve à tout dire à son amie. Ma mere, qui a de l'esprit, & beaucoup, qui a su se suffire à elle-même depuis des années, qui a paru préférer cette isolation à la société du plus aimable & du plus vertueux des maris, dérogeant à ses principes, semble

ble prendre une nouvelle maniere d'être ; ſoumet ſes déciſions à celles d'un homme inférieur à elle, à tous égards ; le conſulte, l'écoute, ne voit que par ſes yeux. Son délire ( car réellement c'en eſt un ) ſon délire augmente tous les jours. Le progrès en eſt effrayant ; il me cauſe d'autant plus de terreur, que les moyens que M. de Mérac emploie, annoncent une ame baſſe & un cœur faux. Ma mere a ſouvent raiſon ; cependant il lui arrive ce qui arrive à tout le monde ; c'eſt d'avoir quelquefois tort..... n'importe ; avant qu'elle ait parlé, elle eſt applaudie ; c'eſt une admiration ! une adulation !.... mon amie, je déchirerois cette lettre, ſi elle n'étoit pas pour vous.

Gardez-vous bien de penſer que cette liaiſon & cette confiance qui me déplaiſent, portent ſur une baſe criminelle. C'eſt une erreur de l'eſprit ; mais le cœur de Conſtance n'eſt pas plus pur que celui de la Comteſſe de Kereſmont.



# LETTRE III.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

VOs reproches portent à faux, ma chere Constance. Je ne savois pas la nouvelle que vous me mandez ; ainsi il m'étoit impossible de vous en parler. Moi...... dissimulée ! & dissimulée avec mon unique amie ? Votre vivacité qui ajoute singuliérement aux charmes de votre esprit, me paroît presqu'un défaut, lorsqu'en précipitant votre jugement, elle vous rend injuste envers moi. Non, je vous le répete, ma mere ne m'a pas dit un mot de l'action dont tout Paris parle. Elle sait cependant que je dois chérir le Marquis de Tréville, puisque mon pere l'aime comme s'il étoit son fils. Je lui ai dit cent fois que je m'intéressois vivement à sa conservation & à sa fortune ; & je lui ai dit vrai. Ce sentiment est né, pour ainsi dire, avec moi. Il me fait partager bien sincérement la joie que ses nouveaux succès

causent à mon pere. C'est un plaisir bien vif & bien pur, que d'entendre donner des louanges méritées aux gens qu'on aime......... ma mere ne m'en a pas parlé !......... & pourtant elle le savoit......... Que pensez-vous de ce silence ? Elle n'aime pas M. de Tréville....... Je crois m'en être apperçue pendant l'hyver qu'il a passé ici, il y a deux ans. Un air contraint sur-tout, lorsque restant en famille, le ton de la gaieté s'établissoit entre nous...... de froids éloges....... & un silence total depuis son départ, me paroissent des indices certains. Sans mon pere, qui m'en parle quelquefois dans ses lettres, j'aurois ignoré pendant ces deux périlleuses campagnes, si la fortune l'a préservé.

Il est bien étonnant que tout ce que chérit mon vertueux pere, ne puisse obtenir de ma mere que de l'indifférence ! car je ne me flatte point d'être exceptée : mes soins sont sans succès ; je le vois avec douleur. Je n'obtiendrai jamais l'amitié de ma mere : depuis deux ans je l'aurois fait naître, si j'étois destinée au bonheur d'en jouir. C'en eût été un bien grand pour moi,

ma chere Constance. Je me le peignois quelquefois, en recevant tant de preuves de celle de Madame de Beaumanoir. Je me disois : quand je vivrai avec ma mere, elle m'aimera, comme sa mere m'aime, peut-être encore davantage : elle est si jeune !........ Nos goûts se ressembleront ; nous aurons les mêmes amusements, les mêmes occupations....... On dit que son penchant à l'indépendance lui fait supporter difficilement la société des gens qui ne lui sont pas soumis. Eh bien ! elle se plaira avec moi, qui, par devoir & par attrait n'aurai d'autres volontés que les siennes.

Je ne prévoyois pas alors, que d'avoir une autre maniere de penser fût à ses yeux un tort irrémissible. C'est là le mien ; c'est celui de mon respectable pere, & peut-être aussi celui du Marquis...... Ma chere amie, ce malheur est sans remede. Je peux régler mes actions, mais je ne peux rien sur mes opinions. Mes paroles souvent les décelent, & bien plus souvent encore mon silence. Votre lettre m'en a fourni une nouvelle preuve : après l'avoir parcourue, j'ai volé chez ma

mere : Madame, tout Paris parle du Marquis de Tréville : avec peu de monde il a enlevé un poste avantageux, défendu par dix-huit cents hommes, & par de l'artillerie. Le Ministre en a rendu compte au Roi, qui en a parlé comme d'un excellent Officier. Que j'ai de joie de cet événement ! Il est bien étonnant que vous n'en soyez pas instruite.

»On me l'avoit mandé ; il n'y a »d'étonnant que vos transports. N'ob-»tiendrez-vous jamais cette tranquil-»lité si desirable qui seule peut assurer »le bonheur ? Celui qui met tant d'im-»portance à la joie ou à la disgrace »d'autrui, ne peut espérer d'être heu-»reux. C'est dans le calme & la paix »que se trouve la félicité : je perds »mon temps à vous le répéter. Je n'ai »pas le talent de vous persuader...... Mon silence ne m'a point démentie ; & par cette raison, mon silence a offensée. »Il faut avoir bien de l'or-»gueil, a-t-elle continué, pour avoir »à dix-sept ans son opinion préféra-»ble à celle de sa mere «........ Cette scene, ma chere Constance, a fini comme bien d'autres par mes larmes

& par mon absence. Je me suis retirée dans mon cabinet, aussi triste que j'en étois sortie gaie.

J'ai eu besoin de relire votre lettre plusieurs fois, pour effacer l'impression douloureuse qui avoit suivi de si près sa premiere lecture. Ne m'en faites pas attendre long-temps une autre. Vous m'avez accusée sans raison, vous me devez des excuses.

## LETTRE IV.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

GARDEZ votre vivacité, ma chere Constance. Je m'en suis plaint dans un moment d'humeur, & j'avois tort, très-grand tort. Vous deviez me croire très-instruite, puisque M. de Nainville vous mandoit avoir envoyé lui-même à ma mere ces détails intéressants. Les réflexions que vous faites sur son silence me paroissent justes. Quand les succès lui donnent du dépit, il faut que l'homme heureux inspire de l'aversion......... de l'aversion !.........

Mais, comment un homme qui réunit ce qui inspire tous les sentiments, l'amitié, le respect, l'estime, peut-il inspirer de l'aversion? Cela est bien étonnant! Que je me sens humiliée de l'injustice de ma mere! Non, mon amie, les bienfaits de mon pere n'en peuvent être la cause. Sa générosité n'est pas supérieure à celle de sa femme. Elle ne connoît le prix des richesses que par le plaisir qu'elle trouve à les répandre: dans quelque classe que soit l'infortune, elle se fait un devoir de la sécourir; ce que les femmes de son âge & de son rang, consomment en dépenses frivoles, lui paroît appartenir à l'honnête indigent. Fidelle à ses principes, depuis qu'elle partage l'immense fortune de mon pere, elle n'a pas à se reprocher d'avoir perdu une occasion d'obliger la vertu malheureuse. En rendant justice à la noblesse de son ame, j'éprouve une satisfaction véritable; pourquoi faut-il qu'elle soit empoisonnée par l'insensibilité de son cœur? Trouver mon amie dans ma mere, eût été pour moi le comble du bonheur! Ne vous offensez pas, ma chere Constance, si mon sensible cœur con-

çoit un attachement plus vif que celui qui nous lie. Modérez votre charmante vivacité, & vous conviendrez qu'à notre amitié mutuelle, si nous joignions les sentiments de la nature, elle acquerroit un nouveau dégré de force & de perfection. L'idée que je me forme de cette félicité, est la mesure des regrets que j'éprouve; non-seulement je ne serai jamais l'amie de ma mere, mais je lui suis peut-être à présent un objet importun. La vie qu'elle menoit avant la mort de Madame de Beaumanoir, étoit de son choix. Habituée à vivre seule, se concentrer en elle-même, faisoit son bonheur; elle se croit obligée d'égayer pour moi sa solitude. L'être qui nous donne de la contrainte, nous cause bientôt de l'ennui.

En vous parlant sans cesse de mes peines, je vous les fais partager. Je me soulage à vos dépens, je le sens; mais souvenez-vous, ma chere amie, de ce que vous avez exigé......... Nos adieux me sont encore présents, quoiqu'il y ait près de deux ans que je vous aie perdue.

» Trompons le sort qui nous sépare,
me

»me disiez-vous ; faites-moi lire dans »votre cœur, comme vous lisez dans »le mien«. L'exactitude avec laquelle nous avons rempli nos communs engagements, nous a fait jouir, à quatre-vingt lieues de distance, de la satisfaction réelle de partager nos peines & nos plaisirs ; le changement que le temps apporte à nos âges, tant au moral qu'au physique, ne nous est pas échappé. Le développement de nos idées ne se feroit pas fait plus sentir dans nos conversations que dans nos lettres. Toujours présentes l'une à l'autre par la pensée, je vous suis dans les soins assidus que vous rendez à la respectable mere d'un époux chéri. Je vous plains dans les moments que vous êtes forcée de donner aux oisifs, qui, dans tous les pays, sont, je crois, l'espece la plus nombreuse & la plus incommode. En vous voyant remplir tous vos devoirs, je vous admire & je vous aime de tout mon cœur. Dans quelque situation que votre image se présente à mon souvenir, vous n'êtes pas moins occupée de votre Sophie, dans un tourbillon bien opposé à la vie tranquille que je mene ; vous vous

alarmez de mes craintes : les contrariétés que j'éprouve vous agitent ; ma tristesse nuit à votre gaieté. Le présent, comme à moi, vous déplaît, & l'avenir vous occupe. Ma chere Constance, il y a bien peu de femmes de notre âge, qui ressentent comme nous, l'amitié !

## LETTRE V.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

MALGRÉ deux voyages à Versailles dans la même semaine, vous avez trouvé le temps de m'écrire, je sens tout le prix de cette attention. Je suis enchantée de la tournure que prennent vos affaires, car ce sont bien les vôtres que celles de votre mari. Vous voilà payée par le succès, de la violence que vous vous êtes faite pour les solliciter : vous me faisiez une vraie pitié, au moment de votre audience ; votre timidité me gagnoit. Je craignois que la parole ne restât sur vos levres. Vous m'avez promptement

rassurée ; & désormais, malgré vos préambules, je n'aurai plus de peur. Cette expérience doit vous tranquilliser. Vous doutiez de vos forces : à présent vous les connoissez. Vos réflexions sont toujours justes ; quelle folie d'être embarrassé de la présence de trente ou quarante personnes, dont chacune séparément ne nous en imposeroit pas ! M. de Nainville sera sensible aux soins que vous vous êtes donnés. Rien n'est perdu avec une ame délicate. S'il vous mande des nouvelles, ne me les laissez pas ignorer. Vous savez qu'on ne m'apprend pas toutes celles qui viennent de l'armée. Que je suis lasse de cette malheureuse guerre ! Cette même épithete, ma chere Constance, m'a valu plus d'un quart-d'heure de contrariétés. Ce *Monsieur*, qui a toujours raison, l'a répété après moi, d'un ton !... d'un ton !... Ah ! je suis parfaitement rassurée sur ses projets........ Cet homme-là n'en a d'autres que de se faire détester. En quoi donc cette guerre est-elle malheureuse, a repris aussi-tôt ma mere ? Nos armes toujours victorieuses, les ennemis vaincus ou repoussés, ne donnent aucuns

ſujets d'alarmes ; mais vous en trouvez toujours pour vous attriſter, &c. !....... Comme il y avoit des Etrangers, j'ai craint de paſſer pour ridicule, en ne repliquant rien. La victoire la plus complete, ai-je dit, me paroît trop achetée par le ſang qu'elle fait couler ; toutes les Villes de Flandres ne valent pas les hommes qui périſſent en les attaquant. J'ai repliqué deux fois, trois fois, enfin trop. Ma mere étoit au dernier dégré d'impatience.

Un grand malheur, dans quelqu'ordre qu'il fût, me ſembleroit plus facile à ſupporter que cette eſpece de tourment dont rien ne peut me garantir, & dont les occaſions ſe renouvellent à tous moments. Le retour de mon pere changera mon ſort ; cela eſt ſûr, mais le moment en eſt incertain. D'ailleurs, ne peut-il pas ſe faire que je trouve, en changeant d'état, des peines que je ne prévois pas. J'étois loin d'imaginer celles qui m'attendoient auprès de ma mere. Elles augmentent tous les jours avec ſon aveuglement. Je vais reſpirer pendant quelque temps. M. de Mérac nous quitte. Il va voir un de ſes parents au château de.......

On dit que c'eſt un lieu fort triſte, & que ceux qui l'habitent ne ſont pas gais : cependant il les viſite de temps en temps.... mais, que m'importe?..... j'aime bien mieux jouir du plaiſir de le voir partir, que de m'occuper encore de lui en ſon abſence. J'attends inceſſamment une lettre de mon pere. Malgré ſes occupations, il répond réguliérement aux miennes. Cette complaiſance de ſa part me prive ſouvent du plaiſir de lui écrire. Il eſt inconcevable que le temps ſuffiſe à la multitude de ſes affaires. Le Marquis de Tréville me le diſoit, il y a deux ans. La vie qu'il mene à l'armée, eſt incompréhenſible ; il eſt bienheureux & bien étonnant que ſa ſanté y réſiſte. Les Officiers particuliers ſont oiſifs par comparaiſon aux Officiers généraux. Entendre bien les ordres qu'ils reçoivent, & les exécuter, voilà toute leur affaire ; mais celui qui commande un corps de dix mille hommes, n'a pas un moment de repos : il faut qu'il devine les événements, & qu'il les prévienne ; qu'il pourvoie au préſent & à l'avenir ; qu'il inſtruiſe le Général de l'armée par une correſpondance jour-

naliere de tout ce qui a trait aux troupes qui lui ſont confiées. Il faut enfin qu'il les mene à l'ennemi ; & que ſon exemple, encore plus que ſes ordres, leur montre le chemin de la gloire. M. de Tréville eſt d'une complaiſance infinie ; il ne ſe laſſoit point de mes queſtions, & je ne me laſſois point de lui en faire. Il m'a vu ſouvent baignée de larmes, au récit des dangers que mon pere a courus. Quand il s'appercevoit de mon attendriſſement, il ſe reprochoit de l'avoir cauſé, & m'aſſuroit que déſormais je devois être tranquille, parce que les mouvements des ennemis les avoient éloignés des poſtes que mon pere eſt chargé de conſerver. Il ne me trompoit pas ; mais la derniere campagne a bien changé les choſes ; le régiment de M. de Tréville eſt de la diviſion de mon pere............. Vous voyez qu'il s'eſt trouvé bien près de l'ennemi. Si la paix s'éloigne, je vais être livrée de nouveau à la terreur & à la crainte. Je conçois bien comment les hommes préferent le militaire à tout autre état ; mais il ne m'eſt pas poſſible de comprendre comment on le

choisit pour son fils, pour son frere, ou pour son mari. Quels avantages peuvent équivaloir la vie des gens qui nous intéressent? Ma chere Constance, je vous adresse fort mal à propos mes réflexions....... Quoi que vous en disiez....... c'est moi qui suis une étourdie.

## LETTRE VI.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

JE suis bien plus contente de ma mere; si j'étois toujours seule avec elle, l'espérance de m'en faire aimer rentreroit dans mon cœur. Son ton, son air sont visiblement changés depuis deux jours. Elle m'a parlé de mon pere, de son retour, de ses projets. La paix, qui ne peut être éloignée, le ramenera en Bretagne. Dès la premiere année il veut avoir un gendre. Il s'en explique formellement dans ses dernieres lettres. Son éloge a suivi ce discours. Vous jugez si j'y ai applaudi. Ma mere a ramené plusieurs fois le

même ſujet dans nos converſations, & toujours d'un ton amical. Mon bonheur eſt, dit-elle, l'objet de ſes vœux... Je l'ai aſſurée que le ſien & celui de mon pere rempliroient tous les miens ; & je diſois ce que je penſois. Les voir heureux l'un par l'autre, eſt depuis que j'exiſte, le plus vif de mes deſirs. J'ignore ſi ma mere m'a dit tout ce qu'elle ſait. Je ne lui ai fait aucunes queſtions. Egalement attentive à tout ce qui pouvoit prolonger la bonace, & éloigner les orages, je me ſuis comportée d'une maniere qui m'a réuſſi.... C'eſt aujourd'hui Jeudi, nous ſommes ſeules depuis Lundi ; il me ſemble que ces trois jours n'ont duré qu'un moment. Madame de Mairan nous arrive ce ſoir avec ſa fille & ſon gendre. La compagnie nuira aux effuſions de cœur ; mais leur exemple nous ſervira de leçon. Vous connoiſſez l'union qui regne entr'eux.

MADAME de Tréville eſt fort mal. Ma mere vient d'en recevoir la nouvelle.

Eloignée des ſecours, elle demande le Chirurgien de Kereſmont, qui a

quelque réputation. Dès qu'il a été parti, j'ai pensé qu'en envoyant ce soir chercher Maudirac à Rennes, il pourroit être demain de fort bonne heure chez elle, & ses lumieres sont un peu plus rassurantes....... Ma mere a fait partir dans l'instant Dubois avec une chaise. Je suis enchantée d'avoir vu l'intérêt avec lequel elle a donné ses ordres. Ma mere a le cœur bon; peut-être est-ce par systême qu'elle a feint cette extrême indifférence. Le Docteur viendra coucher ce soir ici, & nous rapportera demain des nouvelles de sa malade, en retournant à Rennes. Il y est trop occupé, pour espérer qu'il puisse s'absenter plus long-temps. N'importe, il jugera la maladie; & quand elle est connue, les remedes sont indiqués. Je voudrois déja qu'il fût ici; rien n'est si difficile à dompter, que l'impatience: la délicatesse de Madame de Tréville me fait trembler; elle a eu tant de chagrin, cette malheureuse femme! Sans mon pere, vous savez comment elle vivroit. Sa reconnoissance est extrême; elle parle de son bienfaicteur, comme d'un Dieu tutélaire à qui elle doit d'immortelles ac-

tions de graces. Son fils pense & s'exprime comme elle : cependant, ma bonne amie, les plus belles terres de mon pere leur appartiendroient, s'ils n'avoient pas eu un aïeul injuste. Cette pensée me rend confuse quand je les vois si pénétrés de ce qu'ils appellent les bontés de mon pere. Je sais bien qu'il est le meilleur & le plus généreux de tous les hommes : mais, à leur égard, je le vois juste, & rien de plus. La Loi l'a rendu possesseur d'un héritage qui doit appartenir, après lui, à ses descendants : cette Loi, qu'on dit nécessaire, pourroit-elle anéantir les remords d'un être assez corrompu pour laisser dans l'indigence les petits-fils de celui dont il posséderoit les immenses richesses ?

*Vendredi matin.*

JE vais à Guitri avec le Docteur & la bonne Laurence. Cette envie m'a prise hier au soir. Madame de Mairan m'a étayée ; ma mere y a consenti. Je suis persuadée que Madame de Tréville sera bien aise de me voir. Je serai ici ce soir ; je pourrois être revenue pour

dîner ; mais Maudirac n'a pas de malades inquiétants à Rennes ; il nous donne jusqu'à demain. Adieu, mon amie. Je ne peux vous dire tout le plaisir que me cause ce petit voyage. J'espere que le danger n'est pas tel que nous l'avons cru d'abord. Le Chirurgien vient d'envoyer un Exprès qui ne dit rien que de rassurant.

## LETTRE VII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

JE suis fâchée de vous avoir inquiétée. Madame de Tréville est mieux. Sans son extrême délicatesse, le Docteur assure que peu de jours la rétabliroient. Je voudrois pouvoir vous peindre son étonnement, son air, sa joie, quand elle m'a vu arriver........ Mais c'est à vous, ma chere Constance, qu'il appartient de faire des tableaux. Après m'avoir dit tout ce qu'un cœur sensible & reconnoissant peut suggérer, elle s'adressoit à Maudirac, puis à Lau-

rence. Que j'ai de joie de la voir ! qu'elle eſt bonne ! qu'elle eſt belle ! car il faut bien tout vous dire : enſuite elle me prenoit les mains, & puis elle les quittoit précipitamment. Eloignez-vous, mon ange, j'ai de la fievre : ah Dieu ! ſi j'allois vous rendre malade ? ..... J'ai inſiſté, pour reſter auprès de ſon lit. Le Docteur l'a aſſurée qu'il n'y avoit rien à craindre ; à la fin elle s'eſt rendue. Son état a changé viſiblement ; ſon mal de tête, qui étoit extrême, eſt devenu ſupportable. C'eſt la joie (diſoit-elle) c'eſt la joie ..... Je me ſentois extrêmement émue ; & je me diſois intérieurement : que les cœurs froids ſont malheureux ! Quelques malades du canton ont demandé le Médecin de Rennes. Pendant ſon abſence, Madame de Tréville m'a beaucoup parlé de ſon fils, de mon pere. Il eſt certain que mon attachement pour lui ne peut pas être plus vif que celui du Marquis. Elle m'a montré quelques-unes de ſes lettres. Mon amie, un enfant bien tendre, bien ſoumis, bien reſpectueux s'exprimeroit comme lui ſur le compte de mon pere. Madame de Tréville jouiſſoit déli-

cieusement du plaisir que je prenois à cette lecture. Le retour du Docteur l'a interrompue ; j'en suis fâchée. Elle venoit de me dire : » il me parle de » vous, mon bel ange ; M. le Comte » n'a point de secret pour lui « ..... Peut-être m'eût-elle donné quelqu'éclaircissements sur les intentions de mon pere.

Je l'ai quittée à six heures avec regret : elle a des domestiques intelligents & attentifs ; mais qu'est-ce que leurs soins en comparaison de ceux de l'amitié ? Si j'eusse été ma maîtresse, il est certain que je serois restée quelques jours auprès d'elle. La dissipation ajoute beaucoup à l'effet des remedes ; & Madame de Tréville n'en a point. La terre dont mon pere lui a donné la jouissance, est très-isolée. K..... est ce qu'il y a de plus près. Les maîtres la voient avec grand plaisir ; mais ils sont tous trop jeunes pour lui être une ressource pendant sa maladie. Je m'occupois tristement d'elle pendant la route. Je réfléchissois sur la multitude des causes qui contribuent à rendre la vie malheureuse, ou tout au moins pénible. En vérité, ce

calcul, qu'on peut dire infini, eſt bien effrayant ! Le Docteur reſpectoit ma méditation : Laurence, que notre ſilence ennuyoit, cherchoit à ſe diſtraire, en ne perdant aucuns des objets qui ſe préſentoient ſur la route. En entrant dans le Bois de B..... quoiqu'elle dût perdre l'eſpérance de faire de nouvelles rencontres, elle n'en a pas été moins attentive à jetter les yeux de tous côtés. Nous étions prêts de ſortir du Bois, lorſqu'elle m'a tiré de ma rêverie, par une exclamation des plus fortes. » Mademoiſelle, tenez, » regardez comme il s'enfuit ! C'eſt » M. de Mérac; M. Maudirac, c'eſt » lui; quel eſt l'autre ?....... c'eſt » M. de Boiſrobert, Dieu me pardonne «; & tout cela ſe diſoit, la tête & les épaules hors de la voiture. » N'eſt-» ce pas, Saint-Jean, que ce ſont eux ? « crioit-elle toujours. Taiſez-vous donc, Laurence, êtes-vons folle ? Elle va ſe tuer, diſois-je, en la retenant par ſa robe.... Je m'épuiſois vainement; & je n'ai réuſſi à me faire entendre, que lorſqu'en tournant le coin du Bois, elle a perdu de vue Mérac & Boiſrobert, car en effet c'étoit eux.

mêmes. Je ne ſais ſi ce dernier nom vous eſt connu? C'eſt un ſujet des plus décriés qui ſoient à Rennes. Le Docteur a donné à Laurence la ſatisfaction de répondre en détail à toutes les queſtions qu'elle lui a faites ſur leur compte. Je n'avois nulle envie de les interrompre. Cette rencontre, cette fuite, & les lumieres que Maudirac répandoit ſur cette étonnante liaiſon, me donnoient de nouveaux ſujets de réflexions.

Mérac, que ma mere croit un homme réglé dans ſes mœurs, & ſévere dans ſes principes, eſt l'ami d'un homme perdu de réputation. Il lui perſuade qu'il ne s'éloigne d'elle que pour aller chez ſes parents, & le chemin du château de...... eſt oppoſé à celui ſur lequel nous l'avons rencontré. Sa fuite (car ils aſſurent lui avoir vu tourner bride) ſa fuite annonce le deſſein de cacher ſes démarches. Quelle découverte! ma chere Conſtance. Laurence prétend qu'elle en veut tirer le plus grand parti. Je ne ſais ſi je dois la laiſſer parler à ma mere. Cette fille eſt vive; elle m'aime; je ſerois fâchée qu'elle me quittât. Si elle n'inſpire pas

de confiance, elle ſe croira offenſée. Elle n'endurera pas les propos durs & mépriſants..... Je ne ſais quel parti je dois prendre. Meſdames de Mairan s'en vont demain ; elles emmenent le Docteur. Laurence voit partir à regret un témoin qu'on auroit eu peine à récuſer. Je ne lui croyois pas tant d'averſion pour M. de Mérac. Il eſt bien étonnant qu'une fille ſans éducation, ſans connoiſſance du monde, avec peu d'eſprit, ſoit moins aiſée à tromper que ma mere. Adieu, mon amie.

Je n'ai pas voulu me coucher ſans vous rendre compte de mon voyage ; & cette Laurence m'a fait perdre un temps conſidérable. Il eſt près de trois heures du matin.

## LETTRE VIII.

*De Mademoiſelle de Kereſmont, à la même.*

JE vous parus incertaine ſi je laiſſerois parler Laurence, ou ſi je la ferois taire ; je le ſuis encore moi-même. Effrayée de l'effet que peut produire une

une accusation sans preuves, je vois beaucoup de danger à la laisser parler; & je la mets au désespoir, en lui commandant de garder le silence.

» Vous voulez donc que je laisse
» Madame dans l'erreur? Elle n'y est
» que trop! Serois-je assez malheu-
» reuse pour vous la voir partager?
» Est-ce que vous protégez cet hypo-
» crite? --- *Non, Laurence.* Est-ce que
» vous approuvez ses projets? --- *Lau-*
» *rence, je les ignore.* --- Ils ne sont
» pourtant pas bien difficiles à devi-
» ner. Il se confine ici depuis six mois;
» il dit toujours que Madame a rai-
» son: je crois que cela est assez clair.
» Tenez, Mademoiselle, vous êtes
» sincere; c'est pour cela que je vous
» aime, encore plus que pour toutes
» vos autres qualités qui sont cepen-
» dant bien bonnes; mais si vous dites
» que vous ne savez pas ce que cet
» homme-là veut.... je croirai que
» vous vous défiez de moi; & vous
» savez si depuis que je suis à votre
» service, je vous en ai donné lieu?
» Bien au contraire. --- Laurence, je
» je ne me défie de personne. --- Tant
» pis, Mademoiselle; il faut se méfier

» des méchans, & puis de ceux qui » veulent paroître trop bons ; mais » non pas de moi qui vous suis bien » attachée, & qui dans tout cela ne » veux qu'empêcher votre malheur. -- » Mon malheur ? Laurence. -- Oui, » sûrement votre malheur. Est-ce que » vous pourriez être heureuse, en de- » venant la femme de l'ami de M. de » Boisrobert ? d'un homme qui n'a » pas la conscience droite, qui fait sa » cour aux dépens d'autrui, qui mé- » prise tout le monde, pour plaire à » Madame. --- Laurence, je ne lui ai » jamais entendu dire de mal de per- » sonne --- Oh ! je le crois, que vous » ne l'avez pas entendu. Il n'a garde. » C'est quand vous êtes dans votre » cabinet qu'il parle. Il se tait dès que » vous paroissez...... Il se tait aussi » quand il me voit ; ou bien il se met à » parler tout de suite de votre beauté » & de vos graces, afin que je vous le » redise; mais je n'en fais rien. J'ai vrai- » ment trop peur que sa belle figure » ne vous plaise, sans vous aller dire » encore que vous lui plaisez «.

Ma chere Constance, je vous fais grace du reste. N'en voilà déja que

trop. Ses diſcours m'inquietent : ils ſont d'accond avec mes remarques. Ah ! mon pere, quand me ſerez-vous rendu ?

*Samedi au ſoir.*

C'EST un très-grand bonheur, que Laurence ait pu ſe taire. M. de Mérac, en la connoiſſant pour ſon ennemie, l'auroit infailliblement perdue. J'aurois été privée de ſes ſoins ; & ma mere n'en auroit pas été plus éclairée. Le récit que je vais vous faire, va vous mettre à portée de juger quel eſt l'homme. J'étois auprès de ma mere ; l'heure du dîner étoit ſonnée depuis long-temps : elle me paroiſſoit diſtraite ; peut-être Laurence....... cette fille, dans l'eſpoir de m'obliger, pouvoit avoir agi ſans mes ordres. L'air préoccupé de ma mere fortifioit cette opinion. En effet, le même objet nous occupoit toutes deux ; mais par des vues bien différentes. Après un aſſez long ſilence, elle le rompit. » M. de Mérac m'inquiete ; fidele à ſa » parole (puiſqu'il n'eſt pas encore ici) » il faut que quelques malheurs....

» mais tout à coup prenant l'air de la » joie, j'entends des chevaux, c'est lui » sûrement « .... En effet il arriva.

Toutes les expressions du respect & de la soumission sont toujours celles qu'il emploie lorsqu'il parle à ma mere. Les excuses qu'il avoit à lui faire, ajouterent encore à sa maniere de dire ordinaire .... Le moment de se mettre à table interrompit sa justification. Ce ne fut qu'au dessert que ma mere ramena la conversation sur son voyage & sur son retour. J'imaginois bien, lui dit-elle, que quelques fortes raisons vous avoient retenu. Je le disois à Sophie : j'étois véritablement inquiete. Des remerciements sans nombre, mille fadeurs débitées avec assez d'esprit, la payerent de son inquiétude. Ensuite, de l'air & du ton de la vertu modeste, il commença un discours aussi bien écrit que s'il eût été étudié. La peinture des égarements de la jeunesse en fut l'exorde. De là, venant à l'application, il confia à notre prudence une histoire aussi détaillée, que s'il nous en eût fait la lecture.

Il nous nomma les principaux personnages ; l'un est le Chevalier de

Féri, l'autre eſt ce Boiſrobert. Il fit de tous les deux le portrait le plus admirable ; & c'eſt peut-être de ſon récit la ſeule choſe où ſon imagination n'ait point eu de part. Ces deux monſtres (ce ſont les titres qu'il leur donna) avoient fait le projet de ſéduire la fille d'un Commis du Grenier à Sel. Ils s'étoient mutuellement promis, que celui dont les ſoins ſeroient préférés, la détermineroit à fuir la maiſon paternelle ; & que l'ayant en leur pouvoir, leurs droits ſeroient les mêmes ſur cette malheureuſe créature.... L'accord fait, & le ſuccès couronnant leurs criminels deſſeins, Boiſrobert & ſon complice remirent leur proie à une femme dont ils ſe croyoient sûrs : obligés l'un & l'autre de ne pas diſparoître les premiers jours de cette évaſion, de peur de faire naître des ſoupçons, que leur aſſiduité chez les parents de cette fille auroit rendus plus que probables.

Ils laiſſerent écouler le temps qu'ils crurent néceſſaire à leur sûreté.

Le Chevalier de Féri fut le premier à reſſentir la rage d'avoir été trompé ; il ne trouva ni la femme, ni celle qui lui avoit été confiée. Se croyant joué

par Boisrobert, il revint à la Ville, (dans l'intention de laver dans son sang, ce qu'il appelloit son outrage), le même jour que celui-ci, croyant avoir satisfait à ce qu'exigeoit la prudence, avoit quitté Rennes, & par des chemins détournés, se rendoit au lieu où il croyoit trouver l'objet de sa folle passion. Sa surprise & sa colere furent égales à celles de son rival. Le même desir de vengeance s'empara de lui : & sachant, après quelques jours de recherches, que le Chevalier de Féri étoit à.... il ne tarda pas à s'y rendre. Ces deux hommes, aussi furieux l'un que l'autre, mirent l'épée à la main, aussi-tôt qu'ils se virent. Plusieurs personnes accoururent au bruit des armes; Mérac les avoit devancés : on le trouva prêt à périr de la main de ceux qu'il vouloit séparer. Forcés par le nombre, de suspendre leur combat, ils se firent mille serments de s'arracher la vie dès qu'ils seroient sans témoins; cependant on les engagea à s'expliquer sur le fonds de la querelle; & l'on reconnut que ni l'un ni l'autre n'avoient de reproches à se faire. On essaya de le leur persuader long-temps

avant d'y réuſſir. Enfin on leur fit comprendre qu'un tiers avoit profité de leurs ſoins, & qu'il étoit aiſé de s'en convaincre, en faiſant des perquiſitions dans le Village où cette fille avoit dû être conduite. Ce moyen fut goûté des deux partis ; mais il étoit dangereux de le laiſſer employer par deux hommes ſi prompts à ſe livrer à l'emportement. Avant d'arriver à l'endroit indiqué, ils pouvoient en devenir la victime. Mérac le ſentit ; l'*humanité* le détermina à propoſer d'accompagner l'un des deux ; tandis que l'autre attendroit les éclairciſſements qu'il ſe faiſoit fort de lui rapporter avant vingt-quatre heures. Boiſrobert & Mérac prirent ſur le champ des chevaux de poſte ; ils apprirent, en arrivant au Village, par le Curé du lieu, que cette femme, loin d'avoir voulu ſe prêter à leur abominable deſſein, en avoit eu toute l'horreur que le crime inſpire à une ame honnête : qu'elle avoit averti le pere de cette fille, du complot qui ſe tramoit ; que c'étoit lui-même qui la recevant de ſes mains, l'avoit conduite dans un lieu de ſûreté ; &, qu'après avoir récompenſé cette

femme, il l'avoit engagée à s'éloigner pour se dérober au ressentiment de ces deux extravagants, qui furent bientôt réconciliés quand ils surent ces détails....... Ce fut, ajouta Mérac, en revenant de faire cette course, que je vis Boisrobert s'enfoncer rapidement dans le Bois de..... sans en savoir la cause. Je le suivis avec promptitude; j'avois promis de le ramener: je ne voulois pas qu'il m'échappât. Il regardoit de loin avec inquiétude un équipage que je n'avois pas apperçu d'abord. Au bout de quelques instants employés vainement à lui demander raison d'une pareille fuite, il me dit: Je me suis trompé; la livrée se ressemble, mais ce n'est pas celle de Madame de L.... Je n'aurois pas voulu la rencontrer: elle m'a prêté cent pistoles pour aller faire un tour dans ma famille. J'aime mieux lui laisser croire que je suis parti.

Ce récit, sans doute infidele, fut orné de tout ce qui pouvoit donner la plus haute opinion de la vertu de l'Historien. Aucunes des réflexions qu'une ame délicate auroit pu faire, ne furent oubliées. Malgré mes anciennes préventions, j'aurois donné à

cette histoire autant de confiance que ma mere, sans les lumieres que j'ai reçues du Docteur; mais, d'après l'opinion de cet honnête homme, je dois regarder M. de Mérac comme l'être le plus faux; & l'hommage qu'il rend sans cesse à la vertu, est le dernier dégré de la scélératesse. Malgré le peu d'intérêt qu'il m'inspire, je me sentois humiliée pour lui. La rougeur me couvroit le front. Je n'osois le regarder; j'étois embarrassée de ma contenance, tandis que la sienne étoit assurée. Ah! mon amie, quelle sera la douleur de ma mere lorsqu'elle le verra tel qu'il est. Son amour-propre sera cruellement offensé...... Si j'avois plus de part à sa confiance, je devrois sans doute hâter le moment qui doit l'éclairer. Mais hélas! à présent elle ne m'en croiroit pas; elle s'affligeroit seulement de me voir si peu de discernement, si elle ne s'offensoit pas de me voir douter du sien.

Plaignez votre amie, ma chere Constance; je suis dans un état qui me rendroit malade, s'il duroit longtemps. Grand Dieu! conservez-moi mon pere, & rendez-le à mes vœux.

## LETTRE IX.

*De Mademoiselle de Keresmont à la même.*

DEPUIS Dimanche, toute la maison de Kermonien est ici. Je voudrois qu'ils y restassent jusqu'à l'arrivée de Madame de C...... Il me semble que je suis tranquille, quand nous avons des Etrangers; la conduite de M. de Mérac est alors entiérement différente. Il chasse tout le jour, & ne voit ma mere qu'à table. Je frémis, ma chere Constance, en réfléchissant au malheur qui menaceroit votre amie, si les hazards de la guerre lui ravissoient celui qui doit décider de son sort..... Ce seroit à l'ame la plus basse & au cœur le plus faux, que la Comtesse de Keresmont uniroit, sa malheureuse fille; car je n'en peux plus douter: leur projet est visible. C'est mon inexpérience qui m'aveugloit. Mérac, avide de richesses, veut joindre ma fortune à la sienne, & ma mere, séduite par ses apparentes ver-

tus, croiroit faire mon bonheur, en me donnant au plus déteſtable de tous les hommes. Ces réflexions, qui m'obſedent malgré moi, me cauſent une triſteſſe que j'ai bien de la peine à renfermer. Ma mere, malgré mes ſoins, s'en eſt apperçue. Je lui ai dit que je ne me portois pas bien, & réellement je ne me ſens pas dans mon état ordinaire. La pauvre Laurence s'inquiete beaucoup : ſon affection me touche; mais ſes attentions m'importunent. Je crains les effets de ſon zele. Journellement avec les femmes de ma mere, j'appréhende qu'elle ne faſſe quelque imprudence. Je voudrois éviter tout éclairciſſement juſqu'au retour de mon pere. Laurence prétend que ma mere le fera entrer dans ſes vues, & qu'alors je n'aurai pas la force de réſiſter à leurs volontés réunies. Elle ne connoît ni mon pere, ni moi. Je ſuis certaine que, pour juger du mérite de ſon gendre, il ne s'en rapportera qu'à lui ſeul ; mais ſi trompant l'opinion que j'en ai, il approuvoit un choix que je déteſte ; mon reſpect, ma ſoumiſſion, mon attachement ne m'arracheroient jamais un conſentement qui

ſetoit l'arrêt de ma mort. Je la préférerois à une union auſſi odieuſe.

*Dimanche au ſoir.*

Les penſées les plus triſtes, en s'emparant de moi, ma chere Conſtance, m'avoient forcées hier matin de m'interrompre. Je ſuis bien aiſe qu'elles m'aient empêché de continuer ma lettre : elle ſeroit partie.

Je vous aurois fait partager mes inquiétudes, ſans vous faire partager mes conſolations. J'ai reçu ce matin des nouvelles de mon pere. Sans ſavoir une ſeule cauſe de mes alarmes, il les diſſipe toutes. Il revient, cela eſt ſûr. Dans trois mois je verrai mon reſpectable pere. Mon bonheur eſt la baſe ſur laquelle il veut établir le ſien. Fixé par goût dans la Province où il eſt né, ſon choix guidé par celui de ſa fille, lui fera trouver un ami dans ſon gendre. Vivre avec ſes enfants, les voir heureux, en être aimé, voilà ſon unique ambition. Le tumulte des armes, l'embarras d'un poſte glorieux & pénible, ne l'a pas diſtrait un moment des devoirs attachés à la qualité de

pere. Mon amie, il faudroit le copier mot à mot pour vous faire juger de la sensibilité que sa lettre me cause. Jamais sa bonté paternelle ne s'est exprimée si tendrement. Il oublie tout l'ennui de sa vie passée. L'époque de mon bonheur lui ouvrira une nouvelle carriere qui ne lui promet que d'heureux jours. Ma confiance est le seul prix qu'il met à ses excessives bontés. Croyez-vous, Constance, que je la lui refuse? Ah! si j'avois trouvé dans ma mere un cœur tel que le sien, je n'aurois pas imaginé qu'il y eût un bonheur préférable à celui de vivre sous leur dépendance.

A mesure que je relisois les tendres expressions de mon vertueux pere, mes craintes se sont évanouies. L'abyme dont je me croyois entourée, a disparu. Je me suis repentie d'avoir supposé à ma mere un projet dont je n'ai nulle certitude. En effet, je l'ai jugée avec trop de précipitation. Elle croit M. de Mérac tel qu'il se montre. Il est un peu son parent, & c'est le seul dont le nom puisse flatter sa vanité. Voilà peut-être la seule raison des bontés dont elle le comble.....

Cet homme peut avoir des projets qu'elle ignore..... A présent que je me sens plus forte, je vais essayer de la faire expliquer. Je lui montrerai la lettre de mon pere. C'est un moyen certain d'entamer une conversation intéressante. Que j'aurois de joie de la trouver dans les dispositions que je lui desire. Il me seroit affreux d'être un sujet de discorde entre mon pere & elle ; cependant, quelque prix que j'attache au bonheur de les voir réunis, je n'y sacrifierai pas le repos d'une vie à peine commencée. Dans le nouvel état qu'on me destine, je veux trouver mon bonheur dans mon devoir. Un homme vertueux sera l'époux de votre amie, ou jamais elle n'engagera sa liberté. Les femmes dont vous me parliez derniérement, doivent mettre peu d'importance au choix qu'on fait pour elles. L'indépendance est le seul bien qu'elles desirent : délivrées du joug parternel, moins elles trouvent de vertus dans celui dont elles portent le nom, plus elles sont assurées que l'usage de leur liberté ne leur sera point contesté. De telles femmes doivent avoir été des filles

très-soumises...... Ma chere Constance, j'espere que vous serez contente de la longueur de cette lettre. La premiere que vous m'écrirez m'apprendra sans doute le retour de M. de Nainville. Votre satisfaction sera toujours une grande partie de la mienne.

Ne m'oubliez jamais auprès de votre estimable belle-mere ; elle méritoit bien de vous avoir pour belle-fille.

## LETTRE X.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

De Rennes, le......

LA campagne finira donc plutôt pour moi que pour vous. Je ne dois pas m'en affliger, puisque l'avancement de M. de Nainville se trouve dans cet arrangement, & que vous êtes assez raisonnable pour en être bien-aise. Effectivement, quand on a passé des années à trembler pour les jours des gens qu'on aime, leur

absence de quelques mois de plus, adoucie par la certitude qu'ils n'ont plus de risques à courir, ne peut être regardée comme un malheur.

Ah ! mon amie, vous aimez mon pere, comme il mérite de l'être. Vous le verrez avant moi : dites-lui bien tout ce que vous savez de mon attachement pour lui. Je crains de ne pas m'exprimer assez tendrement dans mes lettres. Je voudrois tant le convaincre, que s'il est le meilleur des peres, il est aussi le mieux aimé. Ma sensibilité est extrême ; mais elle se développe difficilement. Sans avoir rien changé à mon cœur ni à la vivacité de mes attachements, ma mere est parvenue à me faire prendre l'habitude de renfermer mes sentiments. On prend, dit-on, l'accent des gens avec lesquels on vit : si cela est, le mien doit être celui de la plus parfaite indifférence. Je n'ai pas encore trouvé le moment de lui montrer la lettre de mon pere. Elle paroît très-occupée depuis la certitude de la paix. Hélas ! ce n'est qu'hier que la nouvelle en est arrivée ; & j'en parle comme s'il s'étoit écoulé un temps considérable :

c'eſt que je le meſure par la multitude de mes penſées ; le déſordre qui y regne, m'a empêché de vous conter la révolution que la lettre de mon pere m'a cauſée.

Dès que j'ai ſu qu'il en étoit arrivé de l'armée, j'ai couru chez ma mere : elle liſoit les ſiennes d'un air calme qui ne me préparoit à aucun événement heureux : d'un ton plus froid encore que de coutume, elle m'a dit ( en me donnant la mienne ) quelques mots que je n'ai pas entendus. Son viſage ſur lequel je ne voyois nulle apparence de joie, ne m'en a point donné l'explication. J'ai cru que mon pere ne revenoit point. La triſteſſe s'eſt emparée de moi ; les larmes me ſont venues aux yeux. Je tenois ma lettre, ſans avoir le courage de l'ouvrir. Votre amie avoit l'air d'une vraie ſotte. » Qu'avez-vous donc, Sophie ? vous » êtes incompréhenſible ! Vous gé» miſſez continuellement ſur la durée » de la guerre ; la paix eſt faite, vous » gémiſſez encore. En vérité, votre » exceſſive ſenſibilité eſt auſſi ridicule » que déplacée «. Je ne ſais comment j'ai retenu ces dernieres paroles. Le

mot de paix, en m'expliquant tous les autres, m'a causé une joie si vive!... si inattendue!.... que mes organes n'ont pu la supporter sans ébranlement; & votre Sophie, toujours sa lettre à la main, ses jambes pliantes sous elle, seroit immanquablement tombée, sans un fauteuil qui s'est trouvé près d'elle. Malgré l'extrême desir que j'avois de lire ma lettre, il m'a fallu rester plus d'un quart-d'heure pour écouter des réflexions sur le danger de ne savoir se préserver ni des excès de la joie, ni de ceux de la douleur. Je n'ai rien repliqué. Je n'avois pas envie, je vous assure, d'allonger la dissertation.

Vous voyez qu'aucun événement ne peut affecter ma mere. Comment puis-je lui ressembler si peu? Ce n'est pas la premiere fois que je m'en étonne. Je sais bien que les années & la réflexion moderent la vivacité, & peuvent apprendre à contenir les premiers mouvements; mais les années ne chagent point le naturel. Un cœur vraiment tendre, loin de travailler à cesser de l'être, ne voit de malheur que dans l'indifférence. Ce que je

vous dis là, je le sens : je ne voudrois pas, pour tous les avantages dont l'humanité peut jouir, perdre la plus légere portion de la sensibilité de mon cœur. Si je perdois la faculté d'aimer, je perdrois le desir de vivre.

Je ne vous ai pas parlé de Madame de Tréville, dans mes dernieres lettres. Je vous en demande pardon ; elle n'est pas plus mal. Cependant le Docteur qui y a été hier, est inquiet de ce que sa convalescence est si lente. Il ira deux fois par semaine jusqu'à ce qu'elle soit entiérement rétablie. Son fils revient. Elle est dans une grande joie ; car elle l'aime, comme j'aime mon pere. Je ne sais quand je pourrai l'aller voir. Nous sommes à Rennes : vous l'avez vu par ma date. Cette Ville est dans l'enivrement. J'ai été étonnée de voir tant de gens se réjouir de la paix, tandis qu'il y en avoit si peu qui s'affligeassent de la guerre. Nous resterons ici jusqu'au retour de mon pere. Je n'en suis pas fâchée. A la Ville, M. de Mérac m'importune bien moins : je ne sais si depuis la rencontre du bois, il me redoute ; mais il

semble avoir changé de conduite envers moi. Moi, depuis que je ne le crains plus, je le traite moins mal; & ma mere m'en traite beaucoup mieux.

Depuis que nous sommes ici, nous avons fait & reçu les visites de tout le monde. Cette corvée a été adoucie par le plaisir d'entendre par-tout les louanges de mon pere.

Mon amie, (pardonnez-moi cette foiblesse-là) je me sentois vaine d'être sa fille. Ah! j'aime tous les gens que j'ai vus depuis six jours. Ils ont tous l'air d'avoir l'ame sensible. L'événement qui occupe tout le monde, fait sortir les gens les plus graves de leur caractere. L'un va revoir son fils, l'autre attend son mari ou son pere. On se félicite mutuellement; on s'interroge, on s'embrasse...... enfin on est joyeux..... C'est sûrement tout de même à Paris.

Vous allez y avoir des fêtes: il y a déja des bals ici. Ma mere veut me mener demain à celui de l'Intendance: comme j'imagine que cette complaisance lui coûte beaucoup, je l'ai priée de nous en dispenser toutes les deux. Pour terminer mes instances

réitérées, elle m'a dit : ( » j'exécute les » ordres de M. de Kerefmont. Je vous » donnerai toujours l'exemple de l'o- » béiffance « ). Je ne m'attendois pas à recevoir, à propos de bals, une réponfe fi férieufe..........

Mon pere, donner des ordres à ma mere !......... Voilà, ma chere amie, ce que j'ai de plus nouveau à vous mander. Vous ne vous y attendiez pas, j'en fuis bien fûre. Les indifpenfables préparatifs d'un jour de fête m'obligent de vous quitter ; mais cette lettre n'eft pas affez longue, pour être bien recue : auffi elle ne partira pas aujourd'hui........ Savez-vous bien que je n'ai point vu M. de Mérac depuis deux jours ?

C'eft à cinq heures du matin que je vous écris. Le repos me fuit, ma chere Conftance, aidez-moi à le retrouver. Ce n'eft pas le brouhaha du bal ; ce ne font pas les applaudiffements que j'y ai reçus, qui chaffent le fommeil. Je prife trop peu les avantages extérieurs pour être fort occupée des éloges qu'on leur donne. Je m'attendois bien qu'un objet nouveau pour lequel

on avoit employé toutes les recherches de l'art, attireroit les yeux de la multitude, & obtiendroit son suffrage.......... mais je ne m'attendois pas qu'un homme, que je méprise, profitât de la circonstance, pour me dire, sous le masque, qu'il ose prétendre à ma main......... Je ne sais comment vous conter son audace. Je suis dans une colere que je n'ai jamais ressentie. Ma mere !...... oui, ma mere, a voulu que je l'écoutasse. Il est vrai qu'elle n'entendoit pas ce qu'il me disoit : séparée d'elle par Mesdames de ***, avec lesquelles nous étions parties, elle n'a pu juger de ses discours que par mes réponses, dont la hauteur, en l'avertissant qu'on me déplaisoit, m'a valu de sa part un avis, selon moi, très-déplacé. » Ma fille, les propos de » bals n'offensent jamais «. Après cela il ne m'a plus été possible d'imposer silence. Mérac, que je n'avois pas reconnu d'abord, se voyant autorisé, n'a pas pris soin long-temps de déguiser sa voix. Et dès qu'il a vu à l'excès de mon indignation, qu'il étoit reconnu, il m'a fait valoir les bontés de ma mere pour lui ; la conduite qui les lui

a méritées ; ce qu'il a eu à souffrir pour renfermer depuis qu'il me connoît, les sentiments que j'ai fait naître....... Mais vous ne vous douteriez jamais, ma chere Constance de la principale raison qui l'a forcé de me les cacher ? Non, il est impossible de trouver tant d'extravagance dans la même tête ! C'est par une délicatesse dont il faut vraiment lui savoir gré. Il craignoit d'altérer mon repos !... Il est sans doute très-probable, qu'un homme comme lui ne peut soupirer long-temps seul ; &, pour m'épargner ses tourments, il m'a laissé ignorer son amour, jusqu'au moment où l'arrivée de mon pere lui permît d'espérer un bonheur prochain....... Voilà, mon amie, ce que, malgré mon dépit, malgré les clameurs des masques souvent attroupés autour de moi, j'ai été forcée d'entendre d'un homme qui m'a toujours déplu, & qu'à présent je hais.

Ce qui m'occupe actuellement, c'est bien moins son impertinente déclaration, que le desir de savoir si ma mere, en me forçant de l'écouter, connoissoit celui que je voulois faire taire.

Il n'a paru chez elle qu'un moment depuis que nous sommes ici. Dans quel temps auroit-elle su ?....... Mais, en arrivant au bal, M. d'Esd.... qui me donnoit la main, me disoit de ces choses qu'on adresse toujours aux jeunes personnes, qui n'ont point à se plaindre de la nature. J'ai très-bien remarqué qu'elle l'a forcé de changer de discours.

Ah ! mon amie, si mes craintes sont fondées ; si elle a arrêté dans son cœur le malheur de sa fille, quels combats à soutenir ? quel chagrin pour mon pere d'être forcé de prononcer entre ma mere & moi ! La fermeté de son caractere lui fera regarder ma résistance comme un attentat à son autorité. Elle traitera mes représentations de révolte ; & mon refus lui paroîtra un crime. J'ai trop desiré de m'en faire aimer, pour n'avoir pas cherché à la bien connoître. Ma mere a l'ame noble, généreuse, secourable ; l'esprit solide & très-orné ; une tenue dans sa conduite, qui annonce la fermeté de ses principes : mais cette derniere qualité entraîne après soi l'inconvenient

de

de ne jamais changer d'opinion. Et c'eſt ce qui me fait trembler. Je l'ai remarqué cent fois dans des choſes importantes ou frivoles : ce qu'elle a penſé, il y a dix ans, elle le penſe encore aujourd'hui. Ce ſeroit ſans doute un très-grand avantage, ſi on étoit certain d'avoir un jugement infaillible : mais, qui peut ſe flatter de n'avoir jamais pris une erreur pour la vérité ? Quand elle s'eſt ſéparée de ma grand'mere, ( je n'étois pas encore au monde, ) la cauſe en étoit légere ; elle en convient elle-même : mais, après avoir décidé de prendre ſa maiſon, rien ne put la faire changer de ſentiment. Sa belle-mere s'abaiſſa inutilement jusqu'à la priere ; elle manda à mon pere qui étoit pour lors à l'armée, que ſi ſa jeuneſſe lui faiſoit déſapprouver qu'elle vécût dans le monde, elle iroit au Couvent. La maniere dont elle s'eſt conduite, a juſtifié la liberté dont mon pere l'a laiſſé jouir. La vie qu'elle a menée dans ſes Terres qu'elle habitoit plus des trois quarts de l'année, lui a mérité, dès la premiere jeuneſſe, d'être donnée pour exemple à toutes les femmes de ſon

âge. Ce succès l'a encouragée à persister dans ses résolutions. Eloignée des conseils de Madame de Beaumanoir, elle ne pouvoit plus en recevoir de personne.

Fille unique d'une mere que la mort d'un époux chéri conduisit au tombeau en la mettant au monde, elle fut indépendante en naissant. Il n'est pas étonnant que l'habitude de faire sa volonté ait anéanti en elle la faculté de faire jamais celle des autres : aussi est-elle peu propre à la société. Je vois ce qui lui en coûte pour se prêter aux amusements du cercle. Cette remarque m'a engagé à lui montrer, depuis que je vis avec elle, plus de goût pour la campagne que pour la ville, afin de lui éviter du moins les contrariétés qu'elle y éprouve. Il faut que mon pere se soit expliqué bien positivement sur notre séjour ici, & sur la vie qu'il veut que j'y mene. Il me paroît impossible que ma mere soutienne jusqu'à son retour le dérangement de sa vie habituelle.

En vous écrivant, ma chere amie, ma tête se calme. L'amitié est bonne à tout. En renfermant son mal, on

l'irrite : en confiant ses peines, on les soulage. Je vais profiter de la tranquillité que je vous dois, pour prendre un peu de repos.

MON malheur n'est plus incertain. Ecoutez ce que j'ai à vous dire. Mon amie, secourez-moi ! Vous allez voir mon pere : peut-être est-il déja à Paris : Empêchez-le de mettre sa fille au désespoir. Je n'espere qu'en lui ; je n'espere qu'en vous. Ah ! Constance... Ma mere croit que j'approuve les prétentions de Mérac !... Elle croit que je l'aime. Ecoutez : il étoit quatre heures du soir, quand je m'éveillai. Laurence me dit que ma mere avoit demandé plusieurs fois de mes nouvelles, & qu'elle vouloit être avertie de l'instant de mon réveil ; cet excès d'attention, comme vous l'imaginez bien, me flatta. Je me hâtois de me mettre en état d'aller chez elle : elle arriva chez moi. Des discours sur le bal, & sur les gens qui le composoient, alloient sans doute l'amener à son but. Mesdames de Saint-Albin, qu'on lui annonça dans l'instant, nous forcerent de nous séparer. Je n'étois

pas habillée. Après ma toilette, je les trouvai encore chez ma mere, avec plusieurs autres personnes qui y souperent. Fatiguée de la veille, j'allois me retirer en même temps que ces Dames. Ma mere m'arrête..... m'embrasse... & me dit : »Sophie, vous me »traitez avec une réserve qui m'étonne : la crainte de me voir désapprou»ver vos sentiments, est apparemment »la cause de votre silence : vous vous »trompez, ma fille : depuis que je me »suis assurée que M. de Mérac a les »qualités qui le rendent digne de »vous, mon unique desir est de vous »voir à lui. Rassurez-vous, Sophie, (en me voyant pâlir) : »Votre pere, »instruit de son amour, consentira à »votre bonheur «......... -- Madame, le desir de vous plaire, ne peut........ »Sophie, allez vous reposer : votre »trouble me dit tout ce que vous pen»sez «. Elle m'embrasse encore une fois, & me laisse..... dans quel état !..... Les soins de Laurence, & les pleurs que j'ai versés, ont diminué l'étouffement qui me laissoit à peine la force de respirer. J'ai passé la nuit entiere à réfléchir, à pleurer. Mon embarras est

extrême ; mon pere instruit !...... consentira !...... Non, non ; c'est un piege qu'on tend à ma crédulité. Mon pere veut que *mon choix dirige le sien*.

Je viens de relire sa lettre ; on m'abuse. Mais n'est-ce pas moi qui cherche à m'abuser ? Si, sur un rapport infidele il croit faire mon bonheur ?....... Eh bien, je le détromperai ; je m'effraie mal à propos...... ma mere elle-même sortira de son erreur......... Je ne dois pas la vie à des barbares ! Ils entendront mes raisons : ils renonceront à leur funeste projet..... Mes raisons !..... Mais de quel poids seront-elles auprès de ma mere ? Que dirai-je pour justifier ma répugnance ?..... Je crois M. de Mérac faux, intéressé...... On le dit libertin......... Quelles preuves puis-je en donner ? Un récit qu'on démentira peut-être.......... Des discours incertains ?........ l'heure approche où je dois voir ma mere..... que lui dirai-je ?......... les traces de mes pleurs lui feront voir ce qui se passe dans mon ame......Ah ! mon amie, que ne donnerois-je pas pour être auprès de vous ? Laurence vient de voir entrer cet homme......... Quelle scene se

prépare !...... Je n'ai personne de qui prendre conseil...... mais en ai-je besoin ? En vérité, j'extravague ! Dans une affaire d'où dépend le bonheur de mes jours, mon goût ou ma répugnance doivent seules dicter ma réponse....... Sa visite est finie....... j'en suis quitte pour cette fois..... Il faut que je me détermine à parler à ma mere...... Mon silence seroit encore interprété en faveur de son protégé..... avant qu'il arrive du monde, je vais aller chez elle...... je me jetterai à ses pieds...... Non.... elle croiroit que je me sens coupable ; je n'ai pas besoin qu'elle me fasse grace .... C'est sa justice aujourd'hui qu'elle me doit. Ma timidité me grossit le danger..... Si mon pere étoit ici, je ne tremblerois pas. Mais tant qu'il n'y sera pas, qu'ai-je à craindre ? des propos durs, méprisants...... quelle enfance !...... Ah ! je crains bien que vous ne rougissiez d'avoir une amie si foible.

L'heure du Courier me force à faire partir cette lettre. Celui de Vendredi vous en portera une autre.... Je ne veux pas vous laisser dans l'inquiétude que je vous cause.

## LETTRE XI.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

N'AURAI-JE donc jamais que des sujets d'inquiétude ou d'affliction à vous donner ? Ah ! ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est terrible ! Il n'y avoit pas une heure que ma lettre étoit partie ; je m'étois enfin déterminée à cette explication si redoutable, lorsque des cris, un mouvement considérable, ces mots : *elle est morte*...... frappent mon oreille, & portent le saisissement dans mon ame ! je veux sortir de chez-moi ; Laurence, avec la pâleur de la mort, arrive, & me dit : Mademoiselle, venez vîte, Madame votre mere est sans connoissance. Une femme que nous n'avons jamais vue, est tombée morte à ses pieds.... Je cours.... on emportoit cette infortunée. Grand Dieu ! quel spectacle ! Maudirac, qui se fit attendre un temps infini, trouva ma mere sans mouvement : tous nos soins avoient été inutiles. Il ordonne une saignée ; & dès

que la veine eſt ouverte, ma mere revient à elle : mais, en reprenant l'uſage de ſes ſens, elle ſembloit craindre de voir le jour. *Où eſt-elle ?* furent ſes premieres paroles. Raſſurez-vous lui dis-je : oh ! ma mere, ouvrez les yeux, & voyez votre fille. Elle me ſerra la main. Maudirac, qui étoit au chevet de ſon lit, lui dit des choſes propres à la diſtraire, & lui recommanda le plus grand repos. Il m'aſſure qu'elle eſt ſans danger : elle a cependant beaucoup de fievre, & je crains bien que le ſouvenir de l'événement affreux qui lui a cauſé une ſi terrible révolution, n'en prolonge les ſuites.

Vous ſouvenez-vous, ma chere amie, d'avoir entendu parler à ma grand'mere, d'une petite Roſalie que ma mere aimoit tant dans les premieres années de ſon mariage, & qui tout à coup perdit ſes bontés ? Cette jeune fille, chaſſée de chez ſa protectrice, ne fut point rendue à ſes parents ; elle fut miſe au Couvent. Je ne ſais où ; & peu de temps après ma mere annonça ſa mort.

Ma chere Conſtance, la mere de cette même Roſalie, eſt venue demander ſa fille à ma mere, & lui reprocher

cher ſa dureté envers cette malheureuſe créature. Elle languit depuis près de dix-huit ans dans une maiſon où le moindre de ſes maux eſt la perte de ſa liberté ; tandis que depuis le même temps ſes parents ne ceſſent de donner des larmes à ſa mort.

Ma mere ſurpriſe...... offenſée...... voulant impoſer ſilence à cette malheureuſe femme, employa les prieres, & finit par les menaces. Hélas ! cette infortunée ne l'entendoit déja plus. Seroit-ce, ô ! mon Dieu, pour réveiller les remords dans l'ame d'une mere que vous auriez permis ?........ Mais, que dis-je ? Eſt-ce à moi de juger ma mere ? Eſt-ce à moi ſur-tout à la croire coupable ? Mon amie, qu'un éternel ſilence enſeveliſſe à jamais les criminelles réflexions de votre triſte Sophie ; & ne vous ſouvenez vous-même, s'il ſe peut, que de ſa douleur.

*Jeudi à midi.*

Ma mere eſt mieux ; on lui trouve moins de fievre, & la reſpiration plus libre : cependant la tête paroît toujours embarraſſée, elle ne parle point.

Absorbée par son mal ou par ses réflexions, elle paroît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Je ne la quitte pas. C'est dans sa chambre même que je vous écris. Les Médecins (Maudirac n'a pas voulu s'en rapporter à son seul avis) sans inquiétude pour ses jours, craignent néanmoins qu'elle ne soit très-long-temps à se rétablir.

Les saignées répétées n'ont pas produit tout l'effet qu'on en avoit attendu. Maudirac ne veut pas que je passe la nuit prochaine auprès de ma mere. Il prétend que j'ai besoin de repos. Mais, ma chere Constance, croyez-vous que je trouve ce repos qu'il croit m'être nécessaire ? Concevez-vous dans quel bouleversement j'ai la tête ? Accablée par mes inquiétudes personnelles, je croyois, il y a deux jours, que le plus grand effort de courage pouvoit me les faire supporter : & depuis ce temps j'éprouve des agitations si violentes, qu'elles ne m'ont seulement pas permis de m'occuper de ce qui me regarde. Ma derniere lettre vous arrive aujourd'hui.

Vous allez partager mes craintes

J'espere que votre réponse me donnera des forces : il m'en faudra, & beaucoup pour résister à ma mere, sur-tout dans l'état douloureux où je m'attends de la voir. Quel événement ! quel est le fonds de cette tragique histoire ? Des discours de valets méritent peu de confiance. Ma mere est crainte des siens, bien plus encore qu'elle n'en est aimée. Lambert, son Intendant, leur impose silence. Très-heureusement il s'est trouvé à Rennes le jour de cette malheureuse catastrophe. Sans ses soins la Justice en eût pris connoissance. Ah, mon pere ! mon pere ! quelles affaires peuvent vous arrêter, éloigné de votre famille, où vous êtes si nécessaire ? Je ne sais où lui écrire. Il ne m'a pas mandé précisément le jour de son arrivée à Paris : s'il y étoit, vous ne me le laisseriez pas ignorer. Ma chere Constance, je vous ai souvent entendu dire que vos amis vous devenoient plus chers, à mesure qu'ils avoient plus de chagrin. Je peux donc être assurée que vous ne m'avez jamais tant aimée.

*Vendredi, avant le départ du Courier.*

LE mieux eſt marqué depuis hier : la parole commence à revenir ; ſes premiers mots ont témoigné de l'inquiétude ſur l'excès de la fatigue qu'elle donne à tout le monde. Elle a demandé aux Médecins ſi elle étoit en danger ? Leur réponſe ne lui a pas ſuffi. En leur abſence, elle m'a commandé de lui dire, ſans nul déguiſement, ce qu'on penſoit de ſon état actuel. Je me ſuis trouvée heureuſe de n'avoir que des choſes ſatisfaiſantes à lui annoncer. J'ai vu qu'elle ſe raſſuroit ſur ma parole. Elle ſait qu'il m'eſt impoſſible de déguiſer la vérité. Je vous quitte, ma chere Conſtance, pour retourner auprès d'elle.



## LETTRE XII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

Lundi............

VOTRE exactitude à me répondre, ajoute au plaisir que me font vos lettres. J'avois bien prévu que ma chere Constance partageroit toutes mes peines; mais je n'ai pas eu assez de délicatesse pour les lui laisser ignorer. Je vous ai traité, ma chere amie, comme je voudrois l'être, si le sort étoit assez injuste pour vous persécuter.

Vous avez raison: depuis que ma mere m'a parlé du retour de mon pere & de leurs projets, j'aurois dû lui montrer plus de confiance: la sienne sembloit m'y inviter; cependant je n'avois alors que des soupçons: s'ils n'eussent pas été fondés, il eût été pour le moins inutile de lui laisser voir ma répugnance pour un homme qu'elle aime. A présent cela devient indispensable. Son erreur est un mal-

heur de plus, je le sens bien ; mais il m'est encore impossible de songer à la détruire. Son extrême foiblesse ne la met pas en état d'être contrariée. Elle l'est affreusement de ne pouvoir être transportée : sa maison lui est en horreur. L'hôtel que nous habiterons à l'arrivée de mon pere, ne peut nous recevoir. Les peintres y sont encore. Dès que les Médecins le lui permettront, nous retournerons à Keresmont. Le lieu où s'est passé cette affreuse scene, cause à ma mere un effroi mortel. La porte de sa chambre, qui donne dans le sallon, est totalement fermée. On arrive chez elle par sa garde-robe. Chacun évite de dire un mot qui puisse rappeller l'époque de sa maladie. Vous voyez par le bulletin, qu'elle n'a plus du tout de fievre, ni d'oppression ; mais le sommeil, les forces, l'appétit ne sont pas revenus. La dissipation est à présent le seul remede qu'on lui conseille : elle a vu hier un moment Mesdames de Novimont. M. de Mérac s'est présenté dans le même instant ; il est entré avec ces Dames. Elle a paru le voir sans plaisir. Ses yeux n'ont que le même regard

pour tous les objets qui se présentent à elle. Le Docteur l'a remarqué, comme moi. Il assure que le temps dissipera l'absorbement dans lequel elle paroît continuellement plongée. Je le desire bien ardemment ! On ne peut la voir sans être attendrie. Je passe tout le jour auprès d'elle, mais sans lui parler. Elle ne veut pas qu'on lui adresse la parole, seulement qu'on soit attentif à lui répondre. Ses femmes parlent entr'elles : ses Médecins viennent deux fois par jour. Elle leur demande : *suis-je en état d'être transportée ?* ensuite elle ne parle plus.

Ma chere amie, consultez vos plus habiles Docteurs. Si la fievre subsistoit, je serois moins alarmée.

*Mardi.*

NOUS allons partir pour Keressmont : les Médecins ont enfin consenti au desir de ma mere. En litiere, elle trouvera peu de fatigue. Le changement d'air & de lieu produiront peut-être l'effet qu'elle en espere. Son départ n'est su de personne. J'emmene Maudirac ; je ne serois pas tran-

quille dans ces premiers moments, s'il restoit à Rennes. La Clairet ira dans la litiere, & ma voiture suivra pas à pas. Ma mere voit les apprêts de son départ avec moins de joie, que son impatience n'en présageoit. Son esprit est préoccupé à l'excès. Cela commence à être long !.....

Depuis sa maladie, il semble que mon attachement pour elle soit plus vif & plus tendre. Je ne vois plus le passé, tel qu'il me paroissoit. Combien je me reproche les réflexions que je me suis permises !



## LETTRE XIII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à la même.*

Du Château de Keresmont, Jeudi...

MA mere a très-bien soutenu la fatigue de son voyage. Elle a paru sensible au plaisir de se retrouver dans son château. En descendant de sa litiere, nous l'avons mise dans son lit. Elle a voulu être seule; ce qui ne lui est pas

encore arrivé depuis qu'elle eſt malade. La nuit a été bonne.

J'ai cru trouver du changement dans ſes yeux. Il y en a beaucoup dans le ſon de ſa voix. La parole eſt moins breve, & les diſcours plus ſuivis. Quoiqu'elle ſoit infiniment mieux qu'il y a huit jours, je ſerois pourtant bien fâchée que mon pere la vît dans l'état où elle eſt. Me voilà donc réduite à la douloureuſe néceſſité de me réjouir de ſon abſence! Il n'y a pas quinze jours que ſon retour eſt aſſuré. Que d'événements ont troublé ma joie! que dis-je, troublé! ils l'ont anéantie!

*Dimanche.*

MA mere eſt bien, très-bien. Hier & aujourd'hui je l'ai menée juſqu'au bout du parterre : elle cauſe de temps en temps de choſes indifférentes, & paroît vouloir éloigner tout ce qui exige de l'attention. M. de Mérac ne s'eſt pas encore préſénté; mais j'ai ſu ce matin par Laurence, qu'elle a vu ſon valet apporter une lettre à Mademoiſelle Clairet, qui, après l'avoir lue, lui a dit, *il n'eſt pas encore*

*temps; qu'il se modere, & qu'il compte sur moi.* Cette fille ne croyoit pas être entendue : la vue de Laurence l'a déconcertée. Ce pauvre garçon me fait pitié, lui a-t-elle dit, en lui adressant la parole. Il meurt d'inquiétude de l'état de Madame, & d'ennui de ne pas voir Mademoiselle. Bon ! a dit Laurence : il meurt d'ennui ; c'est donc de ne la pas faire quereller ? Cette parole a été le début d'un dialogue très-long entre ces deux filles. Laurence ne s'est pas fait prier pour dire sa façon de penser, & pour laisser deviner la mienne ! je n'en suis pas fachée. La Clairet, dès qu'elle trouvera ma mere disposée à l'entendre, lui contera cette conversation. Ma mere alors aura quelques lumieres sur mes véritables sentiments, dont-elle m'a paru si loin de se douter. Je ne crois pas que ma mere prenne la peine de feindre avec moi : cependant je ne peux comprendre comment ma conduite avec M. de Mérac a pu lui laisser imaginer que c'est là l'être suivant mon cœur.

Vous savez ce que je vous en ai toujours dit. Ma franchise avec lui n'a été modérée que par la politesse. Ma mere

même pendant long-temps a été choquée de la fécheresse de mes réponses, & de la vivacité avec laquelle je foutenois mon avis, habituellement contraire à celui de cet homme. Jamais fon éloge n'eft forti de ma bouche. Quoique la joie que m'a caufée la certitude de revoir bientôt mon pere, m'ait peut-être fait mettre plus d'aménité dans mes difcours, je ne me rappelle rien... mais rien du tout qui ait pu donner lieu à l'erreur de ma mere.

Cet homme auroit-il été affez impudent pour interpréter favorablement mon filence? Je ne l'ai vu depuis la nuit du Bal qu'un moment, pendant cette terrible maladie. Il me parut embarraffé ; je ne contraignis point mes regards. Il n'a pu y voir que le plus parfait mépris. Dès que la Clairet ne le tiendra plus éloigné, je dois m'attendre à fes perfécutions. J'ai déja réfléchi fur la maniere dont je me conduirai quand il fera ici. L'état de ma mere ne me permet pas de fonger à une explication en forme ; il y auroit plus que de l'inhumanité à vouloir le tenter ; mais je tâcherai de lui faire

deviner ma façon de penser par mes démarches : & , pour cette fois du moins, ma conduite sera si claire qu'elle ne pourra pas s'y tromper. Je ne paroîtrai dans le sallon, que lorsqu'elle me fera appeller. Si quelqu'affaire inopinée l'en fait sortir, lorsque M. de Mérac y sera, je le quitterai à l'instant : à table je n'accepterai jamais ce qu'il pourra m'offrir. Jamais je ne lui adresserai la parole ; & s'il osoit me reparler du Bal, ma chere Constance, rapportez-vous-en à votre Sophie. J'espere que, malgré toute sa fatuité & toute son impudence, il n'aura pas l'effronterie d'aller se féliciter auprès de ma mere. Elle a reçu ce matin plusieurs lettres qu'elle n'a pas encore lues, quoiqu'il y en ait de mon pere. Le timbre m'apprend qu'il est encore en Flandre.... Hélas ! je le croyois à Paris....



## LETTRE XIV.

* *De Madame de Nainville.*

CALMEZ-VOUS, raſſurez-vous, ſoyez heureuſe & tranquille. Le meilleur des hommes, le plus juſte, le plus éclairé eſt auſſi le meilleur & le plus tendre des peres. Il n'eſt ici que d'hier au ſoir; & je ſais déja que jamais, non, jamais il ne contraindra ſa chere, ſon aimable fille. C'eſt ainſi qu'il la nomme. Si j'en avois cru mon impatience, avant de lui demander, comment vous portez-vous? je lui aurois dit: eſt-ce que vous prétendez rendre votre fille malheureuſe?..... Mais, Sophie, je ſais me modérer. Ce n'eſt que ce matin, après le déjeûner, que je me ſuis permis cet important éclairciſſement. Votre digne pere ne deſire que votre bonheur; il vous l'a mandé, Sophie. Comment avez-vous pu concevoir la moindre inquiétude, après

* Les précédentes ne ſe ſont pas trouvées.

de telles assurances ? Mais, pour achever de vous tranquilliser, il faut que je vous rende une partie de notre conversation. » Monsieur, lui ai-je dit, après qu'il m'eut assurée que votre félicité étoit l'objet unique de ses vœux, » votre fille ne peut être heureuse qu'a- » vec un époux qui lui ressemble. -- Il » s'en peut trouver, Madame. -- Pas » aisément, Monsieur. -- J'applaudis » à l'opinion que vous avez de ma fille, » Madame. J'ose croire qu'elle la mé- » rite : ( avec un air attendri, Sophie ) » cependant, malgré cette persuasion » que mon amitié pour elle me rend » si précieuse, je ne perds point l'es- » pérance de lui donnner un époux di- » gne d'elle. -- Je le veux croire, Mon- » sieur. Mais si cela est, votre choix ne » regardera pas M. de Mérac. -- S'il » n'est pas vertueux, ou qu'il manque » d'agréments aux yeux de Sophie, il » ne lui appartiendra jamais. -- Ah ! » le Ciel vous conserve ; vous me tirez » là d'une grande inquiétude. -- Com- » ment, Madame ? -- Eh ! vous le savez » sûrement. Toute la Bretagne le nom- » me votre gendre «. ( En effet plusieurs Bretons m'en ont parlé depuis huit

jours :) Je n'avois pas voulu vous le mander, de peur d'augmenter vos inquiétudes.

Ma franchise, loin de déplaire à M. de Keresmont, a excité sa confiance. Il sait que sa femme approuve les prétentions de Mérac, dont il ne connoissoit pas toute la déloyauté, mais dont cependant il n'avoit pas une assez haute opinion pour desirer qu'il fût son gendre. Vos lettres, ma chere amie, lui ont persuadé que votre cœur ne s'est déclaré pour personne. Je l'ai confirmé dans cette idée qui m'a paru lui causer de la satisfaction. Cette remarque me fait croire qu'il a ses vues. Mais voici comment il s'est expliqué.

» L'amour fait le destin des ames » sensibles : celle de Sophie, dès son » enfance, a connu le besoin de s'at» tacher. Elle est dans l'âge des pas» sions. Voilà l'instant qui va décider » du bonheur de sa vie. Si mes vœux » sont remplis, son cœur donnera sa » main ; avec beaucoup d'esprit & l'a» mour de la vertu, elle ne peut faire » qu'un bon choix «.

A présent, Sophie, tourmentez-vous : soyez inquiete tant qu'il vous

plaira; mais n'eſpérez pas que je vous plaigne.

Je vous preſſois d'inſtruire Madame de Kereſmont de votre éloignement pour ſon Mérac. Aujourd'hui éludez tant que vous voudrez, il n'y a plus d'inconvénients. Je conçois que cette explication produira des orages que la préſence de M. de Kereſmont appaiſeroit dans l'inſtant. Je ne lui ai point parlé des cauſes de la maladie de ſa femme. Je ne ſais s'il en eſt inſtruit... Tout franc qu'il eſt, je crois qu'il a plus de facilité que nous à mettre quelque choſe en réſerve.... Si je découvre qu'il n'aille pas droit avec moi... Mais je ne ſais pas d'où me vient cette idée; Sophie, comptez-la pour rien. Votre pere vous aime, comme vous l'aimez. Occupez-vous du plaiſir de le revoir. Ce ſera le plutôt qu'il lui ſera poſſible. Paris ne le retiendra pas une heure quand ſes affaires ſeront finies..... A propos, le Marquis de Tréville (arrivé avec votre digne pere,) eſt déja reparti. Il n'a fait ici qu'une apparition. En m'éveillant ce matin, je ne me reſſouvenois plus ſi je l'avois réellement vu, ou ſi ce n'étoit qu'un

qu'un rêve.... Mais.... comprenez-vous cela, Sophie? J'en demanderai raiſon à votre pere... Il ne m'a pourtant pas voulu dire, hier en ſoupant, ce qu'il en ſavoit. Voilà mes doutes qui me reviennent. Je crois vraiment qu'il ne me dit pas tout....

Je fus très-étonnée que le Marquis, en ſortant de table, me demanda mes ordres pour la Bretagne. -- Mes ordres! M. le Marquis... il ſera temps de vous les donner la veille de votre départ. -- Je pars demain, Madame, avant votre lever: -- M. Le Comte, cela eſt-il vrai? -- Je le crois, Madame, puiſqu'il vous le dit. -- Quelles affaires ſi preſſées?...... Il y a deux ans que vous n'êtes venu à Paris... Eh!... il ne vous déplaiſoit pas alors.... Aujourd'hui vous ne daignez pas vous y arrêter.... Cela me confond!... Il faut que des raiſons bien preſſantes.... vous rappellent en Bretagne... Mot, ni l'un ni l'autre... Votre ſilence m'apprend que je ſuis une indiſcrete: mes queſtions vous apprennent que je ſuis curieuſe, n'eſt-ce pas?.... Mais je ne ſuis pas diſſimulée; & c'eſt ce que tout

le monde ici ne peut pas dire... toujours mot.... Eh bien, gardez votre secret... gardez-le tant que vous voudrez Dès que vous serez en Bretagne, il n'en sera plus un pour moi. Mademoiselle de Keresmont m'apprendra vos démarches; je tirerai mes conjectures, & je ne vous aurai pas obligation de mes découvertes. Mon amie, ne trouvez-vous pas singulier que cette attaque, peut-être assez déplacée, n'ait pas produit un mot d'éclaircissement? Votre pere, je m'en souviens à présent, m'a dit que l'empressement de revoir une mere si tendrement aimée, justifioit de reste un départ si précipité; mais cette raison, ou plutôt ce prétexte..... C'est le Comte qui l'a trouvé, & non M. de Tréville. J'étois convaincue qu'il passeroit l'hyver à Paris. M. de Nainville me l'avoit mandé. Ils s'aiment tous deux, comme nous nous aimons.... mais avec moins de confiance, apparemment; car vous voyez qu'il savoit très-mal sa marche, & nous ne nous cachons rien.

J'ai toujours pensé que les hommes connoissent moins bien que les fem-

mes le charme de l'amitié. Tant d'objets différents les occupent ou les distraient, qu'ils ne peuvent en avoir le même besoin. Pour nous, livrées à l'oisiveté, nos sentiments font notre seule occupation. Par la même raison nous sommes moins en garde contre les passions, & nous avons moins de moyens pour les combattre. La fuite, le meilleur de tous l'étude, les exercices du corps, l'embarras des affaires, &c. leur font des ressources dans le danger; tandis que nous, foibles & malheureuses créatures! sédentaires par état, fragiles par nature, de frivoles amusements remplissent notre vie, & nous disposent à la séduction, loin de nous en garantir.

L'histoire de Madame de Vermeuil m'inspire ces réflexions. Vous la savez, sans doute, à présent? Cette femme est coupable, cela est certain. L'objet de son choix ajoute à ses torts; mais ses amis, ses parents n'ont-ils pas à se reprocher d'avoir permis, à celui qui la déshonore aujourd'hui, de faire depuis deux ans sa société habituelle? Les trois quarts de ceux qui s'élevent contr'elle, ne condamnent

que la bassesse de sont goût. Quelle inconséquence! Se souvient-on de l'état de l'homme avec lequel on soupe tous les jours, sur-tout quand il est plus aimable & plus intéressant que ceux chez qui il est admis? Je ne prétends pas excuser cette malheureuse femme; mais je voudrois que sa honte rejaillît sur ses complices; & je comprends dans ce nombre tous les gens qui l'ont exposée au malheur dont elle est aujourd'hui la victime. Mon avis, quoique bon, n'est pas celui de la multitude. Heureusement j'ai pour moi les gens sensés, & cela me suffit. Madame de Nainville pense comme moi. Elle disoit très-judicieusement à ce sujet: »Le pere, la mere, le mari de cette »étourdie, ont tous oubliés que B..... »n'étoit pas fait pour être leur ami. Il »n'est pas étonnant qu'elle ait aussi »manqué de mémoire«.

M. de Keresmont me fait espérer que je reverrai M. de Nainville avant la fin de cette année. Un mois après, ma chere amie, je serai à Rennes, vous en pouvez être sûre. Rien n'a dû pendant son absence me faire quitter sa mere, qui m'est aussi chere qu'à

lui. Mais dès qu'il sera auprès d'elle, j'irai passer trois mois avec vous ; ce sont nos conventions. Rien ne peut m'en détourner. A demain.

Ah ! mon amie, que j'ai un bonne histoire à vous conter. Mérac en est le héros ; mais, avant tout, je veux vous donner des nouvelles de M. de Keresmont : il se porte très-bien ; il n'est plus fatigué : & si la moitié de son visage n'étoit un peu de couleur africaine, on le prendroit pour un de nos courtisans qui ont préféré le tranquille honneur de faire la partie du Roi, aux dangers de commander ses armées..... Mais je suis forcée de convenir que ce hâle fait le plus singulier effet du monde.

Je ne m'en étois pas apperçue d'abord. Un habit de voyage, des cheveux en désordre, & sûrement le plaisir de le voir ne m'avoient pas permis de le remarquer.

Aujourd'hui une toilette très-recherchée a mis son teint dans la plus parfaite évidence, & m'a très-insolemment fait éclater de rire, lorsqu'il est entré chez moi. Son sang-froid m'a fait craindre un instant de l'avoir cho-

qué. J'allois lui faire des excuses. Il ne m'en a pas laissé le temps. » Riez, riez, » m'a-t-il dit: j'en ai fait autant tout » à l'heure. Je ne voulois pas mettre » cet habit dont l'étoffe ne me paroissoit bonne que pour un vêtement » de jolie femme; mais mon Tailleur, » en m'assurant que le Maréchal de*** » a le pareil, m'a déterminé à le garder. A cinquante ans on ne peut » être ridicule, en suivant à cet égard » l'exemple d'un homme de quatre-» vingt «.

Je lui ai procuré la satisfaction de dîner avec dix Bretons ou Bretonnes. C'étoit là une fête digne de lui; car il aime à l'excès sa patrie & ses compatriotes. Je n'en suis pas tout à fait si folle. Je les aime quand ils sont aimables, & pas autrement. Vous de même, ma chere Sophie, nous avons raison. Le lieu de la naissance n'influe pas plus sur le mérite des gens, que leur propre nom. On pourroit s'appeller Montmorenci, & n'être qu'un plat homme: souvent un Gascon n'est qu'un sot; un Breton peut être l'un & l'autre. Celui qui n'en convient pas, est un enthousiaste. Mon jugement

vous paroît peut-être hasardé ? Sophie, souvenez-vous que c'est toujours sans réfléchir que je vous écris. Mes idées se présentent, & les voilà sur le papier. Pour vous, vous n'êtes pas si scrupuleuse à remplir les conditions de notre traité. Vous vous reprochez quelquefois de me parler trop vrai ; & vous devriez souvent faire le contraire. Après cette réflexion dont j'espere que vous profiterez, je vais vous rendre compte du reste de ma journée.

J'ai préféré le plaisir d'entendre parler de M. de Mérac, à celui de voir un Opéra nouveau. Un mot qui avoit été dit à table par la Vicomtesse de*** m'avoit fait comprendre qu'elle connoissoit bien notre homme. Son mari, d'un coup d'œil, lui avoit fait changer de discours. Après le dîner je me suis assez adroitement conduite, pour me défaire de tout le monde : je n'ai gardé que le mari & la femme ; & je n'ai pas eu besoin d'employer d'artifice pour les engager à me donner les éclaircissements que je desirois.

La Vicomtesse a un de ces naturels heureux qui inspirent la confiance dès les premiers moments. La candeur de

ſon ame eſt peinte dans ſes yeux. Il lui eſt impoſſible de céler une de ſes penſées. Dès que j'eus prononcé le nom de ſon pays, elle ſe livra au plaiſir ſi naturel de parler de ſes amies & de ſes connoiſſances. Loin de l'arrêter, je l'interrogeai ſur toutes les jeunes perſonnes de Rennes, que j'ai laiſſées enfants ou à peu près : un éloge plus ou moins flatteur ſuivoit le nom de chacune. J'admirois le plaiſir qu'elle prenoit à louer, & je lui en donnois de nouveaux ſujets, à meſure que je me rappellois quelques nouveaux noms. Le Vicomte, qui nous écoutoit, ſe mit enfin de la partie. » Le pinceau de » Madame de *** eſt flatteur, me dit- » il : ne comptez pas, Madame, trou- » ver tous ces portraits reſſemblants ; » mais je lui défie de peindre en beau » Mademoiſelle de Kereſmont. Elle » eſt au-deſſus de tous les éloges. Vous » l'avez vu déja charmante, il y a deux » ans : vous croyez qu'il eſt impoſſi- » ble qu'elle ſoit mieux ? Vous vous » trompez ; elle n'eſt pas reconnoiſſa- » ble. C'eſt une nobleſſe ! ce ſont des » graces ! une fineſſe ! un regard !.... » Ah ! c'eſt un ange ( dit la Vicomteſſe,

en l'interrompant à ſon tour. ) » C'eſt
» un ange ; mais non pas ſeulement par
» la figure : c'eſt ſon ame qu'il n'eſt pas
» poſſible de louer autant qu'elle le
» mérite.

» Mais, Madame, vous êtes ſon
» amie ; vous ſavez tout cela : &,
» quand vous devriez m'accuſer d'im-
» prudence, dit-elle en regardant
» ſon mari, je ne peux m'empêcher de
» vous avouer combien je ſuis outrée
» que ſon pere la deſtine au petit-fils
» du Préſident de Mérac. Si vous ſa-
» viez quelles ſont ſes mœurs, conti-
» nua-t-elle avec vivacité, vous frémi-
» riez du deſtin de votre amie «. Je la
détrompai ſur les projets qu'elle ſup-
poſoit à M. de Kereſmont, & lui de-
mandai ſur quoi étoit fondée l'opinion
de cette alliance ? » Sur les ſoins dé-
» clarés de Mérac, ſur l'approbation
» de Madame de Kereſmont, ſur les aſſu-
» rances de Mérac lui-même qui tran-
» quilliſe ſes créanciers, par l'eſpoir
» d'un mariage ſi avantageux. Mais
» comment, dis-je, Madame de Ke-
» reſmont peut-elle donner ſon appro-
» bation aux recherches d'un tel hom-
» me ? La Comteſſe, reprit le Vicomte,
» peut ignorer ſa mauvaiſe conduite. Ses

» dépenses ne sont point apparentes :
» le luxe & la magnificence supposent
» au moins de la grandeur d'ame ou
» de la générosité. Mérac est prodi-
» gue, sans être généreux. Les fausses
» vertus qu'il affecte, le forcent de
» répandre l'or à pleines mains, pour
» acheter le secret de ses honteux dé-
» sordres. Les plus mauvais sujets de
» la Province sont admis à ses débau-
» ches; elles ont été long-temps ca-
» chées; mais il est arrivé dernière-
» ment une aventure à un jeune homme
» de Rennes, qui en a divulgué une partie.

» C'est le fils d'un Négociant riche,
» & fort honnête-homme, nommé
» Langlois. Cet enfant (car il n'a pas
» dix-huit ans) étoit devenu amou-
» reux de la fille d'un Ouvrier de son
» pere. Il ne fut pas long-temps à ob-
» tenir du retour. La mere de cette
» fille s'apperçut de leur intelligence;
» elle lui défendit de revoir Langlois,
» & joignit aux menaces la plus ex-
» trême vigilance. Ne pouvant soute-
» nir cette contrainte, notre jeune
» homme loua, dans un village voi-
» sin, une maison de paysan, la mit
» en état de recevoir sa maîtresse, &
» guetta si bien le moment de lui par-

» ler, qu'il le trouva. Il lui persuada » que le bonheur l'attendoit au vil- » lage : Langlois resté à Rennes, ne » donnoit aucuns soupçons qu'il eût » part à l'évasion de cette fille. Il ne » lui faisoit que des visites nocturnes, » & se conduisoit avec plus de prudence » qu'on n'en a communément à cet âge.

» Ils passerent un mois à peu près » sans éprouver d'autres inquiétudes » que celles que leur causoient les re- » cherches des parents de la fille. Au » bout de ce temps, Mérac passa » par ce village pour aller à une de » ses Terres, vit la petite personne : » sa figure le frappa. Dès qu'il fut ar- » rivé chez lui, il prit l'habit d'un de » ses gens, & revint lui offrir de l'ar- » gent pour passer deux heures avec » elle. Cette fille avoit le cœur ten- » dre, mais non pas corrompu : elle » le menaça d'appeller ses voisins à son » secours, s'il ne la quittoit pas promp- » tement. Voyant qu'elle résistoit de » bonne foi, & craignant qu'elle ne » tînt parole, il se retira, en lui fai- » sant des menaces qui lui donnerent » de l'inquiétude. Elle la communiqua à » son amant. Ils résolurent de se souf- » traire à ce nouveau danger. Un autre

» village fournit une autre demeure. Langlois vint avertir sa maîtresse du lieu » où elle étoit située. Ils devoient s'y » rendre le lendemain. Il falloit bien, » avant de changer d'asyle, se jurer de » s'aimer toujours. Après les serments » vinrent........ « Abrégez donc, dit la Vicomtesse, qui connoissoit assez son mari pour craindre les détails..... En vérité, votre récit est d'une longueur assommante! » Eh bien, Madame! ces » jeunes gens, après avoir bien causé sur » un banc de gazon, adossé contre » leur maison, dans une petite cour » fermée seulement d'une haie; après » avoir bien causé...... ils s'endor» mirent. Je ne sais s'ils firent d'heu» reux rêves, mais leur réveil fut af» freux! Ils se sentirent emportés par » des inconnus qui, malgré les cris de » la jeune fille, & la résistance de son » amant, les firent entrer dans une » voiture; où deux de leurs ravisseurs » se mirent avec eux.

» Trouvant fort plaisant d'avoir fait » double capture, ils s'égayoient sur » le compte de leurs prisonniers. La » rage de Langlois étoit impuissante, » & son désespoir en étoit plus vio» lent. On les conduisoit chez Mérac,

» qui ne fut pas peu surpris de trouver dans l'amant de celle qu'il vouloit séduire, le fils d'un homme puissant par ses richesses, & redoutable par ses protecteurs. Il sentit combien il étoit important de l'engager par ses procédés à ne pas divulguer la violence qu'il avoit employée. Il fit mille excuses à Langlois; lui dit que ses gens s'étoient mépris, qu'ils agissoient par ordre d'un de ses amis, à qui il avoit eu la foiblesse de prêter sa maison; mais qu'il se trouvoit heureux que le hazard lui fournît la possibilité de leur rendre la liberté. Ils se séparerent avec plus de calme qu'ils ne s'étoient abordés. Mais Langlois plein du mépris que lui a justement inspiré l'action de Mérac, ayant depuis épousé celle qu'il aimoit, & n'étant plus forcé au secret, s'est permis de raconter une anecdote qui dépose également contre l'honnêteté & la délicatesse de Mérac «.

Cette narration du Vicomte fut suivie de beaucoup d'autres traits qui prouvent sans replique l'indignité du personnage. Ce n'est pas pour vous en convaincre, ma chere Sophie, que j'ai recueilli avec tant de soin les

circonſtances de ſa vie qui lui ſont défavorables, vous connoiſſez trop bien l'homme pour être difficile à perſuader. Mon but eſt ſeulement de vous donner des armes, dont votre timidité me prouve que vous aurez beſoin. Si Madame de Kereſmont n'attend pas le retour de ſon mari, pour vous déterminer en faveur de ſon protégé, je ne crains point d'être compromiſe, ainſi nommez-moi ſans balancer. Votre mere fut-elle aſſez injuſte pour me haïr (ce que je ne ſaurois penſer) ſoyez certaine, ma chere Sophie, que je n'en aurai pas la plus légere douleur. Le ſentiment qui produiroit ſa haine, me conſoleroit de l'avoir pour ennemie. Je crois même que je m'en réjouirois.

L'ordonnance que je vous envoie, eſt de nos plus fameux Médecins. Mais le mieux, qui commence à s'établir, par le changement d'air, la rendra peut-être inutile. Je le deſire, & ſurtout que ma chere Sophie retrouve ſon repos, conſerve ſa ſanté, & ſon amitié pour ſa fidelle amie.

## LETTRE XV.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

A MESURE que ma mere reprend ses forces, l'absorbement de l'esprit se dissipe, mais il est remplacé par la douleur la plus amere.... Les larmes qu'elle répand lorsqu'elle est seule, laissent sur son visage des traces que toutes ses précautions ne peuvent effacer. Jusqu'à présent aucun mot n'a décelé l'amertume de son cœur : ses efforts pour la renfermer ajoutent à ses peines, sans la faire arriver au but qu'elle se propose. Son état me pénetre. Le Docteur m'est d'une grande ressource ; il fait tout ce qu'il peut pour l'égayer : mais je ne le garderai pas encore long-temps ; il faut absolument qu'il retourne à Rennes. Madame de Tréville chez qui il a été il y a deux jours, m'a fait prier de l'aller voir. Je ne sais si je le pourrai. Ma mere est dans un état qui ne me permet pas de lui demander à m'éloigner d'elle. Je lui suis cependant peu utile.

Auſſi réſervée avec moi que ſi j'étois une étrangere, je ne peux lui porter de conſolation. Elle ignore les douceurs attachées à la confiance ; elle n'en fera pas l'eſſai dans un moment où tous ſes ſoins paroiſſent employés à renfermer ſa douleur.

Pourquoi donc vouloir cacher des regrets ſi juſtes & ſi naturels ? Tout ce qui a rapport à ce funeſte événement eſt incompréhenſible ! Cette fille peut avoir mérité de perdre les bontés de ma mere, qui de ſon côté a cru être en droit de la punir ſans conſulter ſes parents. Mais quel crime peut mériter un châtiment éternel ? Ma mere, l'appui des malheureux ! Ma mere, qui depuis qu'elle eſt au monde, n'a connu que le plaiſir de ſoulager les miſeres humaines, a pu pendant tant d'années laiſſer gémir un enfant, dont la jeuneſſe ſeule devoit donner l'eſpoir de ſon retour à la vertu !

Cette exceſſive ſévérité me fait trembler, & ce qui va vous ſurprendre autant que moi, Conſtance, c'eſt que cette fille aſſez malheureuſe pour avoir coûté la vie à ſa mere, n'eſt pas encore en liberté. Les premieres paroles que ma mere a prononcées, me ſembloient

devoir être l'ordre de son retour. J'imaginois la voir en la comblant de bienfaits, lui faire oublier ses malheurs & leur cause. Je l'imagine encore. Il n'est pas possible que revenue à elle-même, elle cherche sa consolation dans une autre source. Elle commence a s'occuper : elle a beaucoup écrit hier. Je lui ai demandé des nouvelles de mon pere ; il doit être à Paris aujourd'hui. Peut-être dans ce moment êtes-vous ensemble. Ah ! mon amie, ne lui parlez pas de tout ce qui s'est passé ici avant qu'il vous en paroisse instruit.

Mesdames de Novimont viennent d'arriver : elles ont amené Mérac. Vous savez qu'il est leur parent. Jamais cependant je ne leur ai vu d'attrait pour lui .... On ne m'a pas encore demandée. Je ne me presserai pas de descendre. Vous concevez, ma chere Constance, tout l'embarras de ma position. Cette cruelle maladie ne m'a pas permis de chercher vis-à-vis de ma mere, une explication qui la mécontentera, j'en suis sûre. Depuis quelques jours elle paroît en état de m'entendre ; mais n'a-t-elle pas assez de chagrins sans que je les irrite par l'opposition que j'apporte à ses vo-

lontés ? Il faudra bien un jour en avoir le courage, ſans doute ; mais en la voyant moins accablée de ſes peines, j'en deviendrai moi-même plus forte. On ne m'a demandée qu'un inſtant avant le ſouper. La compagnie, en forçant ma mere de s'occuper d'elle, l'a diſtraite des profondes rêveries dans leſquelles elle tombe, lorſqu'elle eſt ſeule avec moi. Ces Dames ont ſaiſi un moment d'abſence de Mérac, pour faire ſon éloge. Leur ton à ſon égard eſt entiérement changé ; j'ai cru y remarquer de l'affectation. Ma chere Conſtance, il croit certainement ſes affaires très-avancées, il leur aura parlé en conſéquence ; & ces femmes qui sûrement le connoiſſent, & qui prétendent avoir de l'amitié pour moi, loin d'éclairer ma mere, ſe croient obligées de la laiſſer dans l'erreur !... elle n'y reſtera pas ! Son vertueux époux, diſſipera les ténebres dans leſquelles Mérac s'enveloppe. Ma tranquillité renaît dès que je penſe à mon reſpectable pere : elle n'auroit jamais été troublée s'il ne ſe fût jamais éloigné de ſa maiſon.

## LETTRE XVI.

*De la même.*

J'ARRIVE de Guitri, ma chere Constance ; j'ai vu M. de Tréville ; je lui ai parlé de mon pere. C'eſt ce cœur-là qui eſt digne de lui ! c'eſt là une ame ſenſible & tendre ! Voilà pourtant un homme, comme on m'a dit ſi ſouvent qu'il n'y en avoit point ! La reconnoiſſance n'a jamais été portée plus loin : en voyant la fille de ſon bienfaicteur, il a reſſenti tant de ſentiments divers, & les a exprimés avec tant de véhémence, que je m'en ſuis ſentie moi-même attendrie...... Un jour plutôt je ne l'aurois pas trouvé. Mais, je devrois bien vous dire d'abord comment s'eſt arrangé ce bienheureux voyage.

C'eſt encore ce bon Docteur qui m'a procuré cette ſatisfaction. Ma ſanté lui a ſervi de prétexte ; il a dit à ma mere qu'un peu d'exercice me ſeroit néceſſaire..... Elle n'a fait aucune objection ; nous ſommes partis, lui, Laurence & moi.

La joie que je reſſentois m'étois

un préſage certain de celle que j'allois cauſer. Ah ! ma chere amie, il n'eſt de bonheur que pour les ames ſenſibles ! Madame de Tréville m'a reçue comme, ſix heures après, elle a reçu ſon fils. Elle m'a prodigué les mêmes careſſes, s'eſt ſervie des mêmes expreſſions ; ſa foibleſſe qui étoit extrême, en la retenant dans ſon fauteuil, m'a donné le temps avant d'arriver juſqu'à elle, de voir à quel point elle étoit émue. Je l'étois auſſi, ma chere Conſtance. J'aime & je reſpecte cette excellente femme ; mais quand je n'aurois pas pour elle tous les ſentiments que ſes vertus m'inſpirent, il m'auroit été impoſſible de recevoir de ſang-froid, d'auſſi tendres marques de ſon affection. Après avoir parlé de ſa ſanté, qui ſeroit bonne ſi ſes jambes ſe fortifioient, le Docteur nous a laiſſé libres. Mon amie, j'ai été bien étonnée, & bien humiliée ! ..... Elle fait tout. La mere de Roſalie, avant d'arriver à Rennes eſt venue à Guitri, croyant y trouver ma mere, qui effectivement l'habitoit, dans le temps que cette Roſalie a diſparu.

Les parents de cette malheureuſe la ſuppoſant morte, n'ont plus eu de re-

lation avec mes proches. Leur fille n'avoit pu trouver aucuns moyens de leur donner de ſes nouvelles, quoiqu'elle l'eut tenté plus de vingt fois. Le détail des chagrins qu'elle a éprouvés vous feroit frémir. Madame de Tréville dont l'ame reſſemble à la vôtre, verſoit des larmes, en me les racontant; ma pitié, me dit-elle, ne pouvant ſoulager la douleur de cette mere infortunée, je lui conſeillai d'aller à Rennes, demander à Madame de Keresmont la grace de ſa fille, & je ne doutai pas qu'elle ne l'obtînt aiſément. Cette fille doit peu priſer la liberté, puiſqu'elle a été l'occaſion de la mort de ſa mere.

Je vis ſon erreur ſans la déſabuſer. Devois-je augmenter ſes préventions contre ma mere? La triſteſſe qu'elle remarqua ſur mon viſage, l'engagea à changer de diſcours: elle me parla du deſir qu'elle avoit de revoir ſon fils; tout ce qu'elle me diſoit, je le ſentois pour mon pere. Elle a une facilité d'expreſſions que je lui enviois... Ma chere Conſtance, ma mere ne lui fait pas juſtice, en ne lui accordant que les qualités du cœur. Il eſt vrai qu'elle l'a peu vue: d'ailleurs la gêne nuit aux opérations de l'eſprit; & je

ſuis bien sûre que Madame de Tréville ne s'eſt jamais trouvée à l'aiſe avec ma mere. Elle y eſt complettement avec moi, & ce qui eſt plus ſingulier, c'eſt que malgré l'extrême diſtance de nos âges, j'y ſuis complettement auprès d'elle.

Le plaiſir que je prends à vous en parler, ma chere Conſtance, ne doit pas me faire oublier de vous rendre une partie fort intéreſſante de notre converſation. Il eſt très-néceſſaire que vous en ſoyez inſtruite pour que mon pere ne l'ignore pas, car je penſe qu'il eſt enfin avec vous.

» Je vous aime comme mon enfant. » Votre bonheur m'importe autant » que celui de mon fils. Pénétrez-» vous bien de cette vérité, « m'a-t-elle dit, » afin de ne pas trouver » étranges les queſtions que je vais » vous faire. Etes-vous inſtruite des » prétentions de M. de Mérac ? Les » approuvez-vous ? L'aimez-vous ? -- Non, Madame, non, & je ne l'aimerai jamais. -- » Pourquoi donc, en » conçoit-il l'eſpérance ? « --- Lui ! Madame ? --- » Lui-même, mon bel ange : » il ſe flatte d'être bientôt poſſeſſeur » d'un bien, que l'homme le plus ver-

»tueux mériteroit à peine«. --- Madame ! -- » Oui, mon enfant ; il y a »long-temps que je lui en suppose le »téméraire projet ; mais à présent je »suis certaine qu'il ne voit plus d'obs-»tacle à son bonheur..... Les gens »de bien s'en affligent, & tout le »monde s'en étonne. Les relations »que j'ai conservées à Rennes, me »mettent à portée de savoir ce qui »s'y dit Je sais l'admiration générale »que vous y avez inspirée : je sais que »les vœux des premieres maisons de »la province, seroient de vous devoir »des héritiers, & que les discours de »Mérac ne leur laissent que les regrets »de vous avoir connue..... Il est »sans cesse dans votre maison : une »exception si flatteuse donne du poids »à ses discours. Je ne doute pas de »votre franchise... Cependant il est »traité en homme heureux«. -- Son bonheur, Madame, ai-je repondu, est d'être le parent de ma mere ; voilà le prétexte qui l'a fait admettre. Les soins qu'il a pris de lui plaire, lui ont réussi, parce qu'il a de l'esprit, & qu'elle lui croit des vertus....-- » Lesquelles, ma chere Sophie, lesquelles ? « Je lui répétai alors ce que

j'entends dire tous les jours à ma mere, sur sa raison, ses mœurs, sa prudence; mais incapable de la tromper, je lui ai bientôt laissé voir que son opinion n'avoit jamais pu entraîner la mienne, & je lui ai montré mon cœur comme à ma chere Constance. Rassurée sur mes sentiments, Madame de Tréville n'a pas mis de bornes à sa confiance. Mon amie, Mérac est un homme affreux! Tout ce que le Docteur en sait, n'est rien en comparaison de ce qu'il ignore. Le désordre de la jeunesse la plus corrompue ne peut aller plus loin. Le voile dont il couvroit ses excès vient d'être déchiré; & le petit nombre que son hypocrisie avoit rendu ses partisans, est enfin désabusé; ma mere seule est restée dans l'erreur. Que je la plains! Elle se consolera difficilement de s'être laissée tromper. Madame de Tréville m'invite à ne plus retarder l'explication qui lui fera connoître mes véritables sentiments. Puisque la confiance est la plus sûre marque de l'amitié, ma réserve auroit droit de lui déplaire : je conviens qu'elle a raison; je sens que mon silence autorisé jusqu'à présent par les circonstances, ne peut plus trouver

d'excuſes ; mais je ſens auſſi une répugnance extrême à m'expoſer à ſon courroux, ſans autre appui que la bonté de ma cauſe : votre amie, ma chere Conſtance, élevée par ſon indulgente grand'mere, n'a point appris à ſe ſoumettre à un autre empire que celui de la raiſon. D'accord avec ſon vertueux fils, elle n'exigeoit rien de moi, qu'elle ne m'en eût fait concevoir & approuver le motif. Je veux, lui diſoit mon pere, qu'elle aime la vertu, & qu'elle méconnoiſſe la crainte. Mon éducation fondée ſur ces deux principes, ne m'a pas diſpoſée à recevoir avec docilité, des réprimandes que je crois injuſtes : depuis deux ans, des faits peu importants m'en ont ſouvent fourni la preuve. Mes efforts pour acquérir la fléxibilité de caractere qui me manque, ont toujours été ſans ſuccès. N'ai-je pas lieu de craindre que cette roideur, qu'il m'eſt impoſſible de vaincre, n'augmente aux yeux de ma mere, le tort déja ſi grand de réſiſter à ſes volontés ? Malgré ces réflexions, j'ai promis de profiter de la premiere occaſion, & je ſuis déterminée à tenir ma parole. Croiriez-vous que je l'ai donnée auſſi au Mar-

quis de Tréville ? Il n'a pas été un quart-d'heure auprès de sa mere, que laissant à part tout ce qui n'avoit rapport qu'à eux, ils ne se sont plus occupés que de votre Sophie..... En vérité, Constance, depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas ressenti une satisfaction si pure. Ah ! si je pouvois vous peindre leur joie au moment de l'arrivée du Marquis..... je vous la ferois partager. Il n'étoit point attendu. Madame de Tréville le croyoit à Paris, & à Paris pour trois mois. Il comptoit aussi y rester tout l'hiver. C'est la volonté de mon pere, sa volonté seule, qui l'a fait changer de résolution..... Mais, ne trouvez-vous pas cela admirable ? A trente-cinq ans cette soumission, cette docilité pour un homme, qui n'est que son ami !.... & ne croyez pas qu'il se fasse un mérite de sa condescendance ! point du tout ; il n'imagine seulement pas qu'un autre à sa place se fût conduit autrement. Sa mere étoit dans un ravissement que je partageois, en l'entendant s'exprimer si tendrement sur mon pere ! Il seroit le sien, qu'il ne pourroit l'aimer davantage. Il me disoit, sans craindre de blesser le tendre cœur

de ſa mere, » Madame de Tréville » ne m'eſt pas plus chere, que M. » de Kereſmont. Le ciel me préſerve » d'avoir à les tirer d'un péril égal! » je m'y précipiterois avant de pouvoir » choiſir entr'eux une victime «. Pour juſtifier ſon enthouſiaſme, il nous rappella les principaux événements de ſa vie, qu'il nous donne comme autant de preuves, que loin de s'exagérer ce qu'il devoit à mon pere, il ſe croyoit dans l'impoſſibilité d'avoir pour lui les ſentiments qu'il mérite. La force de ſes expreſſions, qu'il ſeroit difficile de vous rendre; le feu qui brilloit dans ſes regards & l'attendriſſement de ſon cœur, qui changeoit juſqu'au ſon de ſa voix, me firent partager ſi vivement ſon émotion, que je fus au moment de m'évanouir. Je me remis, & me jettai dans les bras de ſa mere, qui reçut mes embraſſements, avec un attendriſſement pareil au mien : ſon fils prit bientôt ma place; ſes pleurs ſe mêlerent à ceux de Madame de Tréville, qui avoit réellement beſoin d'en répandre. Sa joie trop imprévue, lui avoit cauſé un ſaiſiſſement, qui ſe diſſipa avec ſes larmes.

Ma chere Conſtance, je n'aurois pas

trouvé, depuis que j'existe, tous mes plaisirs dans l'amitié, qu'il me seroit impossible à présent de supposer au bonheur une autre source ; & cette réflexion, M. de Tréville l'a faite lui-même. » Vous me faites un mérite, disoit-il » à sa mere, d'avoir sacrifié les amu- » sements que Paris pouvoit m'offrir : » croyez-vous que je n'en sois pas » déja bien dédommagé par ce que j'é- » prouve depuis que je suis ici ? Vous » connoîtriez mal un cœur, qui a toute » la sensibilité du vôtre ». Sa tendre mere nous regardoit alternativement. » Voilà, disoit-elle, les seuls objets de » toute ma tendresse. Le bonheur de » tous deux est également nécessaire » au mien. Mais, mon fils, savez-vous » les projets de Madame de Keref- » mont ? Votre respectable ami ne » vous en a-t-il pas parlé ? Il veut la » marier... --Oui, Madame, il revient » avec l'espérance de trouver son bon- » heur, dans celui de son admirable fille. » Mais que ce moment est éloigné, » s'il ne veut lui donner qu'un époux » digne d'elle ! « Sa mere applaudit à cette galanterie, & lui apprit que M. de Mérac avoit le suffrage de ma mere. Avant qu'elle se fût expliquée

davantage, le Marquis laissa voir son indignation. Elle augmentoit à mesure qu'il écoutoit les détails dont Madame de Tréville n'omettoit pas la plus légere circonstance.

» Mais pourquoi Madame de Keresmont ignore-t-elle tout ce que » vous venez de me dire, reprit le » Marquis ?....... Je n'ai nul titre » pour l'en instruire, répondit Ma» dame de Tréville ; je ne la vois » qu'une fois par an.... Les amis ont » seuls le droit de donner des conseils. » Mais, n'a-t-elle point d'amis, en » s'adressant à moi, reprit encore le » Marquis ? «...... Je n'osois avouer que ma mere ne peut donner ce titre à personne : je cherchois une réponse, aucune ne me satisfaisoit ; mon embarras le trompa ... » Elle en a sans doute, » continua-t-il ; mais ils craignent peut» être de cesser d'être les vôtres «... J'étois apparemment destinée à chercher tout le jour mes réponses, & je fis attendre si long-temps celle-ci, qu'il prit mon silence pour un aveu des sentiments qu'il me supposoit. Sa mere s'apperçut de son erreur, & voulut la détruire. » Non, mon fils, non ; » elle a trop de raison pour préférer les

» graces extérieures aux qualités de
» l'ame..... La raison, Madame, re-
» prit son fils, peut nous faire rougir
» d'un goût qu'elle condamne, mais
» non pas nous en faire triompher «.
Ces mots prononcés d'un air froid & pensif, me rendirent enfin l'usage de la parole. Vous imaginez bien que je n'eus pas de peine à le détromper. Il m'avoua que son imagination échauffée par son sincere attachement, l'avoit fait frémir sur le malheur d'une si indigne alliance. Mon amie, je vous le répéterai souvent, excepté vous, je n'ai vu personne me marquer un plus vif intérêt.

L'heure du départ arriva sans que je me fusse apperçue que la journée se fût écoulée. Adieu, mon amie, le Marquis ne vous a vue qu'un moment, mais c'est toujours un bonheur que je lui envie.

## LETTRE XVII.

*A la même.*

Du Château de Guitri.

N'ÊTES-vous pas extrêmement surprise de cette date, ma chere Constance? Hier au soir je vous écrivois de Keresmont, & vous entretenois de l'a-

gréable journée que j'avois passée à Guitri. J'étois loin d'imaginer que je dusse y retourner si-tôt.

Je ne vous ai pas dit, je crois, qu'en rentrant, je trouvai ma mere non-seulement triste, mais inquiete. Le Docteur à qui elle parla bas, nous quitta à l'instant.

Je voulus m'acquitter auprès d'elle des commissions que j'avois reçues de la mere & du fils, elle ne sembloit pas m'écouter. Je sais des nouvelles de mon pere par le Marquis de Tréville, lui dis-je, comptant que je pourrois par là fixer son attention. Il est à Paris depuis lundi. --- » Je le sais, me dit-» elle ; j'ai reçu une lettre de lui, il » me prie de retourner à Rennes. J'ai » écrit à Lambert pour savoir précisément le jour où nous pourrons » habiter l'hôtel de Keresmont. Je » voudrois que nous y fussions déja «. -- La campagne cependant paroît être favorable à votre santé. - » N'importe, » je voudrois être à Rennes «. -- Ce desir me parut être une suite de l'état de son ame : on croit, en changeant de lieu, trouver le repos qui fuit. Le Docteur rentra ; dès qu'elle le vit : » allez-vous reposer, me dit-elle, je » ne vous reverrai pas de ce soir «. Je

la quittai fort contente d'avoir une longue soirée à donner à mon amie.

A mon réveil, j'ai su par Laurence que les filles du Receveur avoient la petite vérole & le pourpre; que ma mere avoit pris la résolution de me renvoyer à Guitri, ne pouvant encore habiter son nouvel hôtel, & n'ayant pas, sans doute, la force de vaincre la répugnance qui l'éloigne de son ancienne maison. Je vous avoue que je ne serois point surprise qu'elle ne pût se déterminer à y rentrer de sa vie.

Laurence m'avoit à peine instruite de mon prochain départ, que je vis entrer ma mere une lettre à la main. » Le » Docteur ne veut pas que vous restiez » ici, me dit-elle; quelques enfants sont » menacés de la petite vérole; partez, ma » fille; vous aimez Madame de Tréville, » donnez-lui cette lettre. J'irai moi-mê» me la remercier du service que je lui demande «. -- Mais, Madame, vous resterez ici? -- » Il n'y a rien à craindre » pour moi; cette maladie n'attaque pas » deux fois la même personne. Partez, » Sophie écrivez-moi dans quelques » jours. J'espere être bientôt en état de » vous conduire à Rennes. Dissipez-vous, » soyez assurée que loin ou près de vous, » je m'occupe sans cesse de votre » bonheur.

» bonheur. La certitude qu'il n'eſt pas
» éloigné, eſt l'idée conſolante qui
» adoucit l'amertume de mes peines «...
— Ma mere ne croyez pas. — » Tout
» eſt prêt........... Sortez par le parc ;
» la voiture vous attend à la grille.......
» Laurence vous ſuivra ce ſoir. Aſſurez
» Madame de Tréville de toute ma re-
» connoiſſance : ma confiance lui eſt
» une forte preuve de mes ſentiments «.
Elle m'embraſſe & s'éloigne.

L'éclairciſſement que j'ai cru ſi prochain eſt encore retardé, j'en ſuis bien fâchée, ma chere Conſtance ; mais, eſt-ce ma faute ?

Ce départ ſi prompt, ſi imprévu ; la joie que j'allois cauſer ; celle que je reſſentois, m'occupoient trop agréablement, pour que la route me parût longue. Il étoit ſi matin que toutes les fenêtres du château étoient encore fermées. Je penſois à la ſurpriſe de Madame de Tréville ; je vis ſon fils qui de loin cherchoit à reconnoître les gens & l'équipage : en un inſtant je me trouvai ſi près de lui, que le Cocher quoiqu'à quelque diſtance de la grille, s'imagina ne pouvoir ſe diſpenſer d'arrêter. Saint-Jean croyant

que c'étoit par mon ordre, vint ouvrir la portiere. Le Marquis m'offrit la main, & moi ne trouvant aucune bonne raison pour le refuser, je descendis de ma voiture, assez embarrassée cependant, de me voir au milieu des chemins seule avec lui.

Son inquiétude sur l'objet de mon retour, ne lui permit pas de la renfermer un moment. » Qu'est-il arrivé, » Mademoiselle ? Qu'a produit cette » explication ? Pardonnez à l'intérêt » le plus vif, des questions dont le » motif ne peut vous déplaire «.......... Je lui raconte la petite vérole.......... le pourpre.......... les alarmes de ma mere, & tout ce qu'elle m'avoit dit sur sa confiance en Madame de Tréville. » Ma mere va goûter une joie » bien véritable, me dit-il........ Nous » n'avons parlé que de vous toute la » soirée «......... Mais, ma chere Constance, malgré votre amitié pour moi, qui vous exagere si souvent mes avantages, n'êtes-vous pas étonnée que cette Dame d'un âge si disproportionné au mien, ait pris une affection si vive pour votre Sophie ? J'étois presqu'un enfant à la mort de Madame de

Beaumanoir ; depuis ce temps je ne l'ai vue que des moments : ma mere ne l'a jamais attirée chez elle, & ne permettoit pas que j'y allasse souvent : en vérité je lui dois bien de la reconnoissance. Je demandai au Marquis si elle étoit éveillée. Non, assurément, Mademoiselle, me dit-il ; à quatre heures elle n'étoit pas encore endormie ; ainsi, je pense qu'elle répare ce matin une si longue veille ; en effet, le silence qui régnoit dans le château nous annonçoit son sommeil.

J'eus beau prier son fils de ne pas perdre le plaisir de la chasse, car vous saurez que c'étoit là le but qu'il s'étoit proposé en sortant si matin ; je ne pus le déterminer ; il m'assura d'un air si vrai, qu'il préféroit à tous les amusements possibles, la douceur de parler raison avec moi, que je ne le pressai plus de me quitter. Réellement il ne ressemble en rien à tous les gens de son temps & de son espece. Il ne lui échappe pas un mot qu'on puisse croire dicté par la flatterie : sa politesse est simple & naturelle ; il n'exagere jamais & persuade toujours.

Vous imaginez bien, ma chere Conſtance, quel plaiſir j'ai pris à lui parler de mon pere ! Il a aſſurément de nouvelles raiſons de reconnoiſſance, dont il ne pouvoit divulguer le motif. Il s'exprime avec tant de force, lorſqu'il eſt queſtion de ſentiment, qu'on ne peut douter que c'eſt ſon cœur qui l'inſpire. Je ne ſuis pas encore aſſurée du moment où j'aurai le bonheur de revoir mon pere. Tous les officiers qui ont ſervi ſous ſes ordres, n'attendent que de ſes démarches, la récompenſe de leurs ſervices. Leur intérêt le retiendra à la Cour, juſqu'à ce qu'il ait obtenu les graces qu'il s'eſt chargé de ſolliciter : cela peut le mener fort loin, ma chere Conſtance. Je ſuis bien étonnée qu'il ſe ſoit privé, pendant ſon ſéjour à Paris, du plaiſir d'y vivre avec le Marquis : il me ſemble même que pour l'avantage de celui-ci, il auroit dû le faire paroître à la fin d'une guerre, pendant laquelle il s'eſt ſi bien conduit. Je ne peux deviner ſon motif ; & puiſque M. de Tréville ne me l'a point dit, je ne crois pas devoir le lui demander. Quoique ſa ſanté, &

le rapport qui se trouve dans nos sentiments, me fassent oublier souvent que nous ne sommes pas du même âge, sa réserve me prouve qu'il s'en souvient. Mais de quelque nature que soient les affaires qui le ramenent en Bretagne, je me réjouis de son retour : en m'entretenant sans cesse de mon pere, il calmera l'impatience avec laquelle je l'attends.

Il étoit plus de midi lorsqu'on nous avertit que Madame de Tréville étoit éveillée. Je voulois qu'on ne la prévînt pas sur mon arrivée ; son fils m'assura qu'il étoit nécessaire de la lui apprendre avec précaution, afin que l'incertitude de l'objet de mon voyage ne troublât pas la joie qu'elle auroit de me revoir. » Les premieres idées qui » se sont présentées à mon imagina-» tion, en vous appercevant, (me dit-» il,) me font redouter pour ma mere » la même inquiétude que j'ai ressen-» ti : « Je n'insistai pas.......... Il entra seul chez elle, & lui donna la lettre de ma mere. Dès qu'elle en eût lu les premiers mots, allez la chercher, s'écria-t-elle assez haut pour que je l'entendisse du sallon où j'étois restée.

Allez, mon fils. Mademoiselle Morel, partez avec lui. Il n'est pas nécessaire, dit cette fille, en m'appercevant ; & dans l'instant je me saisis d'une des mains de sa maîtresse, que je baisai à plusieurs reprises ; cette ame sensible me prodigua les plus tendres caresses. La lettre de ma mere l'avoit tellement effrayée, que le plaisir de me revoir n'auroit pas été plus vif, si j'eusse échappé à quelques grands périls. J'eus la satisfaction de lui entendre dire mille choses flatteuses sur le compte de ma mere. La confiance qu'elle lui marquoit, lui fit oublier dans l'instant les procédés dont autrefois elle avoit cru devoir être mécontente. Je dis tout ce que je crus capable d'entretenir ces heureuses dispositions : mais je fus bien embarrassée lorsqu'à la seconde lecture, elle vit que ma mere ne parloit pas de son fils. » Aviez-vous dit à » Madame de Keresmont que je jouissois » du plaisir de le revoir, dit-elle, en » le regardant ? « — Madame, je n'ai été avec elle qu'un instant......... Cependant, mon amie, je me ressouviens fort bien de lui avoir demandé ce matin ses ordres pour le Mar-

quis........... il eſt vrai qu'elle n'étoit occupée que de mon départ. Ma chere Conſtance, quand je crois entrevoir quelques marques d'affection dans ſa conduite, je ſuis prompte à me livrer à l'eſpérance d'obtenir un jour le retour dû à mes ſentiments pour elle.

La journée d'hier doit vous donner une idée de celle d'aujourd'hui ; elle m'a paru toute auſſi courte. Nous ſommes reſtés ſeuls exactement : la mere & le fils m'en ont paru auſſi contents que moi. Mais on nous menace d'avoir, demain ou après, nombreuſe compagnie. L'arrivée du Marquis s'eſt répandue dans les environs : Meſdames de L........... veulent venir prendre part à la joie de Madame de Tréville ; il me ſemble que c'eſt la troubler, que de l'interrompre dès les premiets moments.

Laurence m'a donné d'aſſez bonnes nouvelles de ma mere : elle a écrit toute la journée. Les trois filles du Receveur ſont également en danger. Mérac eſt encore au château de........ Ma mere apparemment a voulu reſter ſeule.

Adieu, ma chere amie. Savez-vous

qu'il y a bien long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles.

## LETTRE XVII.

*De Madame de Nainville.*

POUR la premiere fois de ma vie je me réjouis du mal d'autrui. Cette petite vérole est venue très-à-propos. Je vous voyois avec douleur dans le palais de la tristesse, & je ne savois comment vous en tirer. Mon imagination, toute vive que vous la supposez, ne me suggéroit aucun moyen qui me satisfisse. Je disois à ma belle-mere, sa santé n'y résistera pas; sa mere est dans un état plus fâcheux que la maladie; ses chagrins personnels!.......... Personne pour y prendre part! Sa sensibilité par-dessus tout, la fera succomber, cela est sûr. L'arrivée de cet insupportable homme, soutenue par Mesdames de Novimont, a comblé mes inquiétudes. Je m'interrompois à tous moments en lisant votre lettre. Pauvre Sophie! Ah Dieu! Que ne puis-je l'aller chercher tout à l'heu-

re ! Entre ſon pere, vous & moi, elle retrouveroit la paix & le bonheur.

Vous me reconnoiſſez bien à ce dialogue, n'eſt-ce pas ? Mais ne vous en moquez pas, Sophie. Cette vivacité que tant de gens me reprochent, parce qu'ils ne ſont pas dignes d'en connoître le principe, vous ſavez bien qu'elle ne vient pas de ma tête, mais de mon cœur ; & ſi quelqu'un a droit de s'en plaindre, c'eſt moi toute ſeule, parce qu'il n'y a que moi qui en ſouffre. Je ne me contente jamais de la douleur du moment : celle de demain me tourmente pour le moins autant que celle d'aujourd'hui, & bien ſouvent il n'y a rien de réel dans mes craintes que le chagrin qu'elles m'ont cauſé.

Votre derniere lettre m'en donne une nouvelle preuve ; je vous croyois livrée aux plus cruels ſouvenirs, tourmentée par des craintes perſonnelles, iſolée, abandonnée à vos ſeules réflexions. Vous étiez à Guitri parfaitement tranquille, goûtant les charmes de l'amitié. En vérité il étoit temps que vous trouvaſſiez des cœurs tendres, & des eſprits juſtes. Je ne peux plus ſavoir mauvais gré au Marquis

de nous avoir quittés si promptement. Vous en avez su un peu plutôt les heureuses dispositions de votre vertueux pere. Sa volonté entraînera sûrement celle de Madame de Keresmont. Si elle s'opiniâtre, ce débat ne vous regardera pas : je sens bien qu'il vaudroit mieux qu'ils se trouvassent d'accord; mais l'essentiel, c'est que vous soyez délivrée du malheur d'épouser un homme aussi odieux, ou bien de résister à la volonté du meilleur des peres. L'alternative étoit cruelle, & je l'ai craint pendant quelque temps. Il se pouvoit que des dehors trompeurs, eussent également fait illusion au mari & à la femme. Par la conduite de Madame de Keresmont, on pouvoit croire qu'elle agissoit de concert avec son mari. Vous voyez l'opinion qu'en avoit votre digne amie.......... *Il est traité en homme heureux*, Sophie; il est très-ridicule que ses assiduités dans votre maison aient pu donner une pareille idée. Madadame de Keresmont est le modele de la vertu, de la raison. Tout, jusqu'à ses paroles, sont, dit-on, la suite des plus mûres réflexions; moi, je ne suis

qu'une étourdie, je ne réfléchis point; je dis tout ce qui se présente, je fais tout ce qui me plaît; mais il ne me plaira jamais d'exposer ma fille, ma sœur, mon amie, à la séduction d'un jeune homme beau, bien fait; de le faire vivre avec elle dans une isolation qui le rend d'autant plus dangereux, qu'aucune comparaison ne peut balancer ses avantages, avant d'être certaine que ses vertus le rendent digne d'être son époux. Grondez-moi tant qu'il vous plaira, vous ne me corrigerez pas d'être franche avec vous, aux dépens de qui il appartiendra; fût-ce aux miens, fût-ce aux vôtres, je vous dirai tout ce qui me paroîtra vrai. Il me semble que Monsieur de Tréville n'a pas la même facilité à dire tout ce qu'il pense. Il me paroît aussi mystérieux avec vous qu'avec moi. Cette réflexion me fait souvenir que M. de Keresmont s'est fait aussi un plaisir de voir ma curiosité sans la satisfaire. Ah! si je pouvois mettre assez de finesse, pour lui tirer son secret........... mais il verra dans l'instant mon projet; même au bal, je ne sais pas me déguiser. Réellement,

Sophie, malgré mon goût pour la vérité, je suis forcée de convenir qu'il est fort désagréable de ne pouvoir jamais cacher sa pensée. Il est bien heureux que la nature m'ait donné aussi l'amour de la vertu ; si elle me l'eût refusé, ma franchise n'en eût gardé le secret à personne. Les lumieres que Madame de Tréville vous a données, assurent la vérité du récit du Vicomte ; servez-vous en, si le redoutable entretien ne peut s'éviter. Je pense comme vous ; votre mere sera fortement humiliée ; cette mortification lui sera salutaire : en perdant l'opinion avantageuse qu'elle avoit de son jugement, elle apprendra à s'en défier : c'est le moyen le plus sûr pour se tromper rarement : vous voyez que je lui offre des motifs de consolation : ........ elle n'en auroit point trouvé si elle vous eût rendu malheureuse, & vous l'auriez été autant qu'on peut l'être. Je le dis d'après vous, ma chere Sophie ; avec la sensibilité que vous avez reçu de la nature, l'état auquel vous êtes destinée, comblera votre infortune, s'il ne comble votre bonheur......... Une femme ordinaire qui peut estimer son mari

est souvent contente de son sort. Mais ma Sophie ne peut trouver la félicité qu'en remplissant son ame des sentiments, qu'elle est faite pour inspirer. Heureux ! cent fois heureux ! celui qui se livrant aux transports de l'amour, méritera de les lui faire partager ! Quoi qu'en dise votre pere, cet être-là n'est pas aisé à rencontrer...........
Mon amie, je ne veux pas embarrasser votre modestie ; mais il faut bien qu'elle s'accoutume à m'entendre vous dire vos vérités. Vous êtes à mes yeux ce qu'il y a de plus parfait, & tous les gens qui vous connoissent, disent que je vous vois exactement ce que vous êtes. S'il falloit nommer un être qui fût votre égal, certainement je ne le chercherois pas parmi les femmes ; & il est fort douteux qu'après les plus longues recherches, je le trouvasse parmi les hommes. L'amour paternel sera peut-être plus éclairé, si j'en voulois croire M. de Nainville : mais quand je l'en croirois, son phénix n'a pas à se louer de la fortune......... & quel que soit le désintéressement de M. de Keresmont, il ne donnera pas sa fille à une homme sans bien, & sans espé-

rances. Il eſt à Verſailles depuis hier ; je ne vous écrirai qu'à ſon retour.

---

## LETTRE XIX.

*De Mademoiſelle de Kerſmont.*

LEs raiſons du retour du Marquis, ne ſont plus un myſtere pour moi, mon amie ; mon pere veut qu'il ſe marie : peu content de ce qu'il a fait pour lui juſqu'à ce jour, c'eſt par de nouveaux bienfaits qu'il prétend mériter la reconnoiſſance dont ſa mere & lui paroiſſent pénétrés. Cette admirable femme m'a confié le ſujet de ſa joie. Son bonheur & celui de ſon fils ne pouvoient me trouver inſenſible, quelle qu'en fût la cauſe ; mais il m'eſt bien doux de penſer, qu'ils le doivent à mon pere, & qu'ils ſavent à quel point je l'approuve ! Peu touchée des éloges des gens qui me ſont indifférents, l'opinion de ceux que j'aime, a droit de flatter mon amour-propre. Celle de Madame de Tréville m'a fait éprouver une ſatiſ-

faction véritable. » C'est de votre bien,
» me disoit-elle, que votre pere veut
» enrichir mon fils, & je peux m'en
» réjouir avec vous : aussi supérieure
» aux femmes ordinaires, par les sen-
» timents, que par la figure, je suis
» sûre que vous en chérirez davanta-
» ge le bienheureux mortel, à qui je
» vais devoir le bonheur de me voir
» revivre dans les enfants de mon
» fils «......... Elle a raison, Constance;
il me semble que j'en aime encore mieux
mon pere.

Madame de Tréville ne s'étoit jamais flattée de voir goûter à son fils les charmes d'un heureux mariage. Les bornes de sa fortune lui en ôtoient l'espoir; il n'auroit certainement jamais pu trouver le bonheur dans ces mésalliances si fréquentes de nos jours; & sans l'amitié de mon pere, il n'auroit pu prétendre à une alliance proportionnée.

Quel prix on met aux richesses, quand on les préfere aux vertus de l'ame, aux charmes de l'esprit & de la figure! Le Marquis réunit tous ces avantages, & sans ceux de la fortune ils lui seroient insuffisants. Il ignore

que je sois instruite de ses projets. Arrivée ce matin avant lui dans l'appartement de sa mere, elle a saisi ce moment pour me donner une nouvelle preuve de sa confiance. Le desir d'aimer sa bru, lui a fait souhaiter qu'elle me ressemblât ; il est certain que si elle avoit mon cœur, elle mériteroit toute son affection, car je lui suis tendrement attachée. Elle m'a nommé quelques maisons, où elle desire que son fils porte ses vues : je connois si superficiellement les personnes de mon âge, que je n'ai pu joindre mon avis au sien. Mes souhaits pour la félicité du Marquis sont bien sinceres. Emue peut-être par l'expression de ma sensibilité, » mon enfant, » m'a-t-elle dit, en me tenant fortement embrassée, vous serez éternellement l'objet de mes regrets «. Sa flatteuse amitié, me peint à ses yeux sous une forme qui remplit l'idée qu'elle s'est faite de la perfection. Je sais tout ce que je dois à sa prévention ; & je ne suis pas étonnée que m'aimant déja comme sa fille, elle voie avec douleur l'impossibilité de m'en donner jamais le titre.

Je

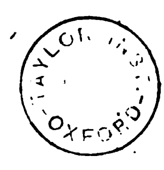
Je m'attendois au départ du Marquis. Il nous eſt reſté encore aujourd'hui. Demain Meſdames de Bellain viennent ici, par conſéquent il ne pourra encore nous quitter. Mademoiſelle de Bellain eſt une de celles qui plairoit à la Marquiſe; la connoiſſez-vous, ma chere amie? Elle n'eſt pas embellie depuis votre abſence, mais on dit qu'elle a un excellent caractere, & c'eſt ce qui eſt eſſentiel dans une aſſociation de tous les jours. Unis par les liens que la mort ſeule peut briſer, deux êtres diviſés par les ſentiments, doivent être les plus malheureuſes gens du monde. Cette infortune, dit-on, n'eſt pas rare, je le crois; le nombre des maiſons dont je connois l'intérieur eſt fort court; cependant, il en eſt plus d'une où j'ai vu régner la diviſion : la cauſe d'un déſordre ſi commun, n'eſt pas difficile à trouver. Occupés uniquement d'aſſortir les fortunes & les états, les parents ſont ſatisfaits dès que ces deux avantages ſe rencontrent, & l'on voit ſouvent des victimes de l'autorité paternelle, immoler leurs propres enfants aux faux & barbares principes,

auxquels ils ont été eux-mêmes sacrifiés.

Que ce malheur s'éloigne de moi, ma chere Constance ! il seroit au-dessus de mes forces. La sensibilité de mon cœur, en me faisant concevoir toute la félicité de deux êtres unis par le goût, m'éclaire également sur l'horreur d'une alliance formée sans le consulter. Si j'étois réservée à cette infortune, le désespoir seroit ma seule ressource ; je me sens le courage nécessaire pour repousser & combattre le malheur ; mais je ne m'en servirai jamais pour consentir à l'endurer. Nous avons eu toute la compagnie qui nous avoit été annoncée. Vous ne pouvez imaginer, ma chere amie, à quel point le Marquis est aimé dans ce canton. L'attachement que j'ai pour sa mere, me faisoit prendre ma part de tous les éloges qu'on donnoit à son fils. Je suis pourtant forcée de convenir qu'il ne s'est pas montré avec tous ses avantages. Il a été presque toute la journée d'une préoccupation si forte, qu'il lui a fallu tout son esprit, pour se tirer de deux ou trois bévues que la distraction lui a fait faire ; mais elles ne lui

ont pas nui, je crois, auprès de Mademoiselle de Bellain; elle m'a paru donner une approbation générale à tous ses discours. Pour moi, j'ai donné peu d'attention aux amusements de la soirée. Maudirac est arrivé à la fin du jour; les nouvelles qu'il m'a apportées de ma mere, ont renouvellé le souvenir de mes peines : il m'a dit que le calme ne se rétablissoit pas parfaitement dans son esprit, & qu'elle avoit souvent des absences de mémoire inquiétantes : je crains bien que ce fatal événement qui a pensé lui coûter la vie, n'ait détruit pour jamais sa tranquillité. Je ne me le rappelle pas moi-même sans en être pénétrée d'horreur. *Ah! mon amie, quel souvenir!*





## LETTRE XX.

*De Madame de Nainville.*

De Paris.

DEPUIS dix jours au moins, toutes nos lettres ſe croiſent, ma chere Sophie; je ne trouve rien de plus déplaiſant; déſormais j'y mettrai bon ordre; je ne vous écrirai qu'en réponſe; faites-en de même, je vous en prie; ſans cela on ne fait que radoter. M. de Kereſmont qui ne radote point, eſt enfin revenu de Verſailles avanthier; il y eſt reſté bien plus long-temps qu'il ne l'avoit projeté; ſes affaires lui paroiſſent avancées, il eſpere qu'un mois ou ſix ſemaines, tout au plus, les termineront entiérement. C'eſt être au port, ma chere amie, que de le voir de ſi près.

La reconnoiſſance de la mere & du fils, eſt très-méritée. Leur bienfaicteur m'a confirmé avec tant de ſimplicité & de modeſtie les nouvelles que vous me mandez, qu'il ne paroiſſoit pas ſe

douter d'être le plus généreux des hommes. Vous êtes bien digne, ma chere Sophie, de l'avoir pour pere, mais il mérite bien aussi de vous avoir pour fille. L'effet de la plus extrême générosité ne lui paroît qu'un acte de justice. » Ma fille, me disoit-il, pen- » sera comme moi, j'en suis sûr. Pos- » sesseur des biens des ancêtres du Mar- » quis, ce qu'il appelle mes bienfaits, » sont moins des dons de mon amitié, » qu'une restitution que l'équité exige «.

Une restitution, Monsieur ! & votre pere ? & votre grand pere ? — » Ma- » dame, on a pu les aveugler sur les » principes qui sont ma regle ; mais » rien n'en peut diminuer la force. « — La loi cependant vous rendant pro- priétaire ?............ » La loi me force » de conserver à ma fille, les terres » qui lui sont substituées. Mais rien » ne peut me dispenser de dédom- » mager le Marquis de l'injustice de » son aïeul. Son opinion fort diffé- » rente de la mienne, excite en lui » des sentiments de reconnoissance qui » ne me sont point dûs. « — Ah ! Monsieur, il seroit l'homme le plus in- grat, s'il n'étoit pas le plus reconnois-

sant, il vous doit tout; votre fils ne vous seroit pas plus cher. — » Il me » chérit autant que si j'étois son pere «. — Dès sa plus tendre jeunesse il a joui de votre confiance. — » Dès son en» fance il ne m'a rien caché; & la con» trainte imposée si souvent par le ti» tre de bienfaicteur, n'a jamais enchaî» né la vérité au fond de son cœur. J'ai» merois mieux, m'a-t-il dit cent fois, » vous déplaire que de vous tromper. » Il n'a fait ni l'un ni l'autre; & depuis » l'âge de quinze ans que je le regarde » comme mon ami, il ne s'est pas écou» lé un seul jour, qui ne m'ait fourni » de nouvelles raisons de m'attacher à » lui. Mais, Madame, continua votre » digne pere, vous devez savoir que » mon amitié ne me rend point aveu» gle, & celle que M. de Nainville a » pour le Marquis, ne peut vous laisser » ignorer à quel point il en est digne «. Je n'eus pas de peine à en convenir; il est certain que le Marquis de Tréville ne me paroît pas moins mériter l'estime & l'admiration de tous ceux qui le connoissent, que celle du vertueux mortel qui se plaisoit si fort à faire son éloge. Cet entretien

m'a fait naître une pensée........... Mais il est bien temps que je réponde à votre lettre.

Je serai tranquille tant que vous serez à Guitri ; l'amitié de Madame de Tréville ne peut étonner que vous. Sa confiance me paroît aussi bien fondée que ses regrets. Quand on vous connoît, ma chere Sophie, on n'est plus content de personne. La préoccupation de son fils est singuliere. Je l'ai vu empressé auprès des femmes, & jamais distrait. Sans doute que l'importance du motif, qui le ramene en Bretagne....... Mais je ne veux pas risquer mes conjectures ; d'ailleurs, il y a bien assez long-temps que je vous parle de lui.

Maudirac a tort de s'inquiéter Le temps rétablira sa malade, mais il en faut & beaucoup. Je n'ai parlé de rien à M. de Keresmont. Je fais exactement la volonté de mon amie. A propos, M. de Nainville me fait espérer qu'il sera ici au mois d'Octobre. S'il dit vrai, je serai auprès de vous avant peu. En serez-vous aussi contente que moi, ma chere Sophie ?

## LETTRE XXI.

*De Mademoiselle de Kerefmont.*

VOTRE lettre m'a fait un plaifir infini ; vous vous en doutiez bien, ma chere Conftance ; vous connoiffez le prix que j'attache aux marques de votre amitié. Mais mon bonheur croît fenfiblement, lorfque je trouve de nouvelles raifons d'aimer les gens que j'aime. Ce que vous me dites de mon pere, produit cet effet-là. Peut-on porter la générofité plus loin ? & cette modeftie fi rare, même parmi les gens médiocres, donne un nouveau luftre à fes vertus ! Le rapport étonnant qui fe trouve entre mon pere & fon ami, eft fans doute, la bafe de leur mutuel attachement. Je ne fuis pas de l'avis de ces gens qui difent, que les caracteres les plus oppofés, font ceux qui fe conviennent le mieux. Avoir les mêmes principes, les mêmes vertus, les mêmes goûts, c'eft felon moi, ce qui fait naître l'amitié, & c'eft fur-tout ce qui la rend durable.

Je

Je ne suis point surprise que mon pere vous ait fait souvenir que M. de Tréville est l'ami de votre mari; en vérité vous aviez l'air de l'avoir oublié. Cependant, si j'ai bien compris vos précédentes lettres, il est pour M. de Nainville ce que je suis pour vous..... & si vous aviez pris la peine d'achever toutes vos phrases, je n'aurois pas à mon tour un petit reproche à vous faire. Constance, pourquoi donc des réticences avec votre amie? Sont-ce là nos conventions? Vous vous êtes plainte des miennes sans sujet. Ce n'est pas sans sujet que je me plains des vôtres Qu'est-ce que ce phénix de M. de Nainville? Qu'est-ce que cette pensée, que votre entretien avec mon pere, vous a fait naître? Et ces conjectures?..... Je ne suis pas aussi vive que vous, cependant je vous avoue, que mon imagination s'est beaucoup fatiguée à chercher l'explication de vos énigmes.

Vous êtes tranquille sur mon compte, parce que je suis à Guitri: mais d'un instant à l'autre je peux en partir. Ma mere m'a fait dire qu'elle y viendroit bientôt. Est-ce pour m'emmener? Je

l'eſpere. L'amitié que j'ai pour Madame de Tréville, me feroit ſouhaiter de ne la quitter, que pour aller recevoir mon pere. Cependant il ne me paroît pas poſſible que je reſte ici ſi long-temps: j'y ſuis depuis plus de quinze jours; ils ont paſſé comme un ſonge. Je crois que M. de Tréville les a trouvés plus longs que moi. Les hommes ne ſont pas faits pour des plaiſirs ſi tranquilles. Il paroiſſoit dans les premiers moments les préférer à tous ceux dont il avoit l'idée..... Sa mere le preſſoit vainement, il y a huit jours, d'aller à Rennes. J'étois préſente à leur entretien, la force des raiſons qu'il lui donna pour la faire conſentir à remettre ſon départ ne m'avoit pas préparée à le voir ſi promptement changer d'avis. Il faut bien payer par quelqu'endroit le tribut à l'humanité: en effet, la vie que nous menons, délicieuſe pour des femmes qui aiment la tranquillité, eſt un peu triſte & monotone pour un homme accoutumé à vivre dans le tourbillon. Par honnêteté, ſans doute, il a paru s'en amuſer d'abord, mais la franchiſe de ſon caractere, ne lui a pas permis

de dissimuler plus long-temps. » Il faut » que j'aille à Rennes, a-t-il dit hier à sa mere..... » Vous me disiez que l'automne, ( a-t-elle répondu) » attirant » tout le monde dans ses terres, il » étoit inutile qne vous vous mon-» trassiez sitôt? --- Je m'abusois, Ma-» dame; à chaqu'instant je m'expose » à devenir un ingrat. — Vous n'y pen-» sez pas, mon fils. --- Madame, par-» donnez.... permettez - moi de par-» tir «. Mon amie, je n'ai jamais vu un embarras pareil au sien. J'ai déja remarqué que depuis plusieurs jours il n'est pas dans son état ordinaire. Livré au plaisir de causer avec confiance, entre sa mere & moi; tout à coup il nous quitte sans raison, sans objet qui l'appelle ailleurs; je l'en ai plaisanté une ou deux fois; mais le sérieux avec lequel il répond à mon badinage, m'a fait éviter depuis, de paroître y faire attention. Tout ceci, ma chere Constance, n'est uniquement que pour vous. On peut avoir toutes les qualités qui approchent le plus de la perfection, sans posséder encore cette égalité dans le caractere, qui fait le principal ornement des femmes,

mais dont les hommes, par le genre de vie qu'ils menent, se passent beaucoup plus aisément que nous. Sa respectable mere, par une bizarrerie assez singuliere, vouloit qu'il partît lorsqu'il vouloit rester; & elle desireroit qu'il restât, à présent qu'il veut partir. Elle m'a dit ce matin: » mon ange, faites » donc rester mon fils avec nous, au » moins jusqu'au jour où Madame de » Keresmont doit venir. Que dira- » t-elle, après s'être fait annoncer, » de ne le plus trouver! « En vérité cette proposition m'a fort déconcertée. --- Moi, Madame, lui ai-je dit, le déterminer! Ne sait-il pas vos intentions?..... » Ne me refusez » pas, je vous en prie, a-t-elle ajouté, » il a tant d'amitié pous vous, tant » de respect, qu'il ne vous résistera » pas, j'en suis sûre ».... Comment trouvez-vous cette commission, Constance? Pour moi, je ne sais quel parti prendre;..... je sens bien que ma mere aura lieu d'être offensée de ce manque d'égards; son éloignement pour le Marquis en augmentera.... Nouvelle raison de division, entre mon pere & elle..... Je le sens bien,

de plus, sa bonne, sa respectable mere sera fâchée de mon peu de complaisance; je serois désolée de mériter ses reproches.... Cependant, quelle apparence que j'aille prier M. de Tréville de me faire la grace de rester avec moi! Cette démarche me paroît méséante... Mais, si elle étoit si ridicule, Madame de Tréville ne l'exigeroit pas. C'est de sa part, non de la mienne, que je lui dois parler..... Je lui dirai, *Monsieur, vous affligerez Madame votre mere si vous partez*... Oui... Oui... c'est un avis que je lui donne, non une priere que je lui fais. Vous saurez, ma chere Constance, le succès de ma négociation, si je me détermine à l'entamer.

Une heure avant de dîner, je suis descendue, suivant ma coutume, dans le sallon; Madame de Tréville y étoit seule. — » Mon enfant, me dit-elle, » avec les larmes aux yeux, les ordres » sont donnés, il part ce soir; que dira » votre mere? Elle croira qu'il veut » la fuir «. Dans l'instant son fils entre, l'air sérieux, presque triste. — » Venez-» vous prendre l'air, Madame? « (Vous saurez, Constance, que j'ai obtenu,

qu'elle se fit porter tous les jours sur la terrasse, du côté du grand chemin). Elle y consent, nous la suivons. A peine étoit-elle en place. » Promenez-vous, mes enfants, je veux parler » à Mademoiselle Morelle «. Si je n'eusse pas profité de l'occasion qu'elle me fournissoit, j'aurois marqué un mépris formel pour ses instances; j'eus besoin de me le répéter plusieurs fois, pour vaincre ma répugnance. L'air sombre de son fils qui gardoit un profond silence, servoit encore à l'augmenter. Nous étions presqu'à l'extrémité de la terrasse, avant que j'eusse ouvert la bouche. Je me déterminai enfin: votre départ, Monsieur, afflige beaucoup Madame votre mere; en le retardant, vous êtes sûr de lui faire le plus grand plaisir- -- » Mademoiselle, » (avec une voix tremblante) si elle sa» voit mes raisons..... elle me feroit » partir dans l'instant « -- Que ne les lui dites-vous, Monsieur? -- » Je l'affligerois «. -- Mais, vous l'affligez en vous éloignant d'elle avant l'arrivée de ma mere. Elle craint qu'on n'interprête mal. — » C'est mon séjour ici » qui doit être mal interprété... Mon

» départ est nécessaire.... Je manque
» aux devoirs les plus saints, je trom-
» pe les espérances les plus heureuse-
» ment conçues «.... Que pensez-vous, Constance, de cette réponse, qui fut prononcée du ton le plus tragique? Pour moi dans cet instant il me vint cent idées différentes..... Je me rappellai que depuis le jour de la visite de Mesdames de Bellain, j'avois remarqué de l'altération dans sa gaieté & dans sa douceur..... Il a été depuis chez ces dames..... Elles sont à Rennes depuis deux jours.... Peut-être son cœur a-t-il devancé les desirs de sa mere... Il se pourroit.... Oui... il y a quelque vraisemblance. Je me hâtai de lui répondre : partez, Monsieur; me préserve le ciel, de vous inviter à manquer aux engagements prescrits par l'honneur! Je n'agis que par les ordres de Madame votre mere. Sans ses instances réitérées, vous concevez-bien, que j'aurois gardé le silence sur un sujet qui doit m'être parfaitement égal.... Elle ignore l'importance de vos motifs. Sans prétendre être plus pénétrante qu'elle, je vois que vous desirez trop vivement d'être

à Rennes, pour qu'elle doive persister à vous retenir plus long-temps ici. Les homes sont nés pour l'indépendance, on ne peut les arrêter que par l'attrait du plaisir. -- » Si je méritois l'application de ce principe, Mademoiselle, » je n'aurois pas pensé à m'éloigner » d'ici ; « (sa physionomie alors changea entiérement) » en y arrivant j'ai » goûté une félicité qui m'étoit in» connue ; il est impossible que vous » n'ayez pas remarqué combien j'étois » heureux auprès de vous.... Pour» quoi ? ... « Nous nous trouvâmes tout près de Madame de Tréville ; — elle lui dit, » mon fils, je vois dans » tes yeux que tu n'as pu résister aux » invitations de cette charmante per» sonne.... Tu m'aurois fait une vraie » peine de t'obstiner à partir sans voir » Madame de Keresmont, ce manque » d'égards l'auroit aigrie de nouveau «. J'allois la détromper, il ne m'en donna pas le temps ; il lui baisa la main, & à mon grand étonnement, les choses qu'il lui dit, la confirmerent dans son opinion..... En effet, il est resté, & n'en a pas paru de plus mauvaise humeur, au contraire. Constance,

vous y attendiez-vous ? Peut-être bien. L'expérience assure le jugement..... J'ai grand besoin d'en acquérir; à tous moments je l'éprouve.

Je suis montée chez moi, en sortant de table, pour laisser à sa mere le temps de rester seule avec lui; peut-être obtiendra-t-elle sa confiance; il est incapable de la donner à personne s'il la lui refuse.

Malgré moi j'ai réfléchi pendant le dîner, aux étonnants discours qu'il m'a tenus; plus je me les rappelle, & moins ils me paroissent intelligibles..... *Il manque à ses devoirs en restant ici !*... Cela est extravagant!... En vérité, Constance, je n'y comprends rien.

C'est pour la troisieme fois du jour que je reprends la plume. Mon amie ne pourra pas douter que je ne sois continuellement occupée d'elle..... Je suis certaine que vous vous êtes répondue vous-même à la question qui termine votre derniere lettre; car si vous ne mesuriez pas ma joie à la vôtre, vous n'auriez pas pour moi cette tendre amitié, dont vous payez la mienne:

Ma confiance en vous ne m'a jamais permis le moindre soupçon. L'absence

m'a paru une privation aussi douloureuse pour mon amie que pour moi-même. Je ne distingue pas mes sentiments des vôtres ; vous les exprimez avec plus de force & avec plus de grace ; voilà toute la différence.

Ainsi que vous, j'avois formé le projet de ne vous écrire qu'en réponse. Vos trois dernieres lettres sont restées très-long-temps en chemin, parce que Robert qui les reçoit, n'a pas osé les envoyer à Laurence par les gens de ma mere, qui m'ont apporté de ses nouvelles. N'est-il pas bien ridicule que nous soyons forcées de voiler notre correspondance ? La prudence est une vertu, sans doute, bien nécessaire à une mere de famille : mais la méfiance entraîne plus d'inconvénients qu'elle n'en prévient : Madame de Beaumanoir en étoit bien convaincue ; elle disoit souvent, *il est difficile de résister au plaisir de tromper la défiance.* Je retrouve ses principes dans Madame de Tréville ; elle lui ressemble étonnamment. Sa gaieté l'a rendue charmante ce soir. Son fils apparemment, pour lui faire oublier la résistance qu'ils avoit apporté à ses volon-

tés, n'a rien négligé pour l'amuſer & pour lui plaire ; la confiance eſt le premier charme de la converſation. Dans la crainte de mettre le Marquis mal à l'aiſe, je n'ai rien dit qui pût ramener les propos de la terraſſe. J'aurois inquiété ſa mere, & j'aurois troublé tout le plaiſir dont elle jouiſſoit. Elle aime ſon fils à la folie. En vérité, Conſtance, c'eſt le terme. Ah ! qu'elle a dû ſouffrir de ſon abſence & de ſes dangers ! Adieu, ma chere amie, il eſt plus de deux heures après minuit ; mais je n'ai pu réſiſter au plaiſir de finir ma journée comme je l'avois commencée.

## LETTRE XXII.

*De Mademoiſelle de Kereſmont.*

QUOIQU'IL ſoit plus de midi, j'aurai le temps avant le dîner, de vous rendre compte de la ſcene du monde la plus étrange. Je ne veux pas que mon amie ignore rien de ce que je fais, ni de ce que je penſe. Je vous ai mandé hier combien le Marquis m'avoit paru étonnant ; il l'eſt cent

fois plus aujourd'hui. A l'heure du déjeûné, sa gaieté n'a jamais été plus franche; il n'a pas eu de peine à la communiquer à la Marquise dont il dirige tous les mouvements. Malgré un mal de tête causé, sans doute, par le défaut de sommeil, je me suis mise à leur ton, & je me disois intérieurement, les gens qui sont à Rennes ne croient pas qu'on supporte si gaiement leur absence... Les réflexions de la nuit m'avoient presqu'entiérement persuadée que Mademoiselle de Bellain, avoit été le motif du départ du Marquis. Je remarquois bien de la contradiction dans ses discours; mais à présent, que je tiens moins à cette premiere idée, je ne vois rien de bien clair dans ses raisonnements. Mon amie, aidez-moi à débrouiller ce cahos. Souvenez-vous de l'idée que votre mari vous a donnée de son ami; croyez qu'à mille égards il la mérite. Relisez tout ce que je vous ai écrit hier; & pesez bien tout ce qui me reste à vous dire. Sa mere naturellement caressante, me traite comme un enfant chéri. Persuadée, qu'elle me doit la condescendance de son fils,

elle n'a cessé depuis hier, de me dire de ces choses flatteuses, que le cœur seul peut inspirer. Au milieu des touchantes expressions de sa sensibilité, je veux, m'a-t-elle dit, m'assurer que vous penserez toujours à votre vieille amie. Tandis que je lui protestois que rien ne pourroit l'effacer de mon cœur, ni de mon souvenir, elle a tiré de son écrain une très-belle bague, & m'a fait les plus vives instances pour me la faire accepter. J'ai pensé à la fierté de ma mere..... Recevoir un présent considérable d'une personne qu'elle n'aime pas!... Le refuser, c'étoit offenser Madame de Tréville; l'accepter, c'étoit l'exposer à un procédé d'autant plus humiliant qu'il seroit réfléchi, car je ne doutois pas que ma mere ne m'obligeât à la lui rendre. Mon embarras étoit extrême. Mes yeux parcouroient son écrain sans rien voir. Le Marquis en prenant un brasselet pour l'examiner, a fixé mon attention. J'ai vu que cette miniature étoit le portrait d'une jolie enfant de dix à douze ans, & qu'elle ressembloit à la Marquise; Madame, lui ai-je dit, en prenant le brasselet de la main

de son fils, si vous voulez me faire un présent, que je préfere à tous les diamants de la couronne, donnez-moi ce charmant portrait, mon cœur me dit que c'est le vôtre. -- Non, mon ange, en riant & regardant son fils. -- Il vous ressemble cependant, Madame. -- » Oui, cela est vrai, autant » que l'enfance peut ressembler à la dé» crépitude «. -- Avez-vous eu une fille? -- » L'original seroit ma fille, » qu'il ne m'en seroit pas plus cher «. -- Hé! bien, Madame, cela me suffit, faites-m'en le sacrifice, je vous le demande en grace. Pendant ce dialogue mon embarras l'avoit gagnée;... elle regardoit son fils, qui jettoit les yeux alternativement sur sa mere & sur moi, ne disoit pas un mot, & sembloit attendre avec impatience les suites de notre contestation: Mon enfant, acceptez cette bague; & moi tout en renouvellant mes instances pour garder le portrait, je l'attachois à mon bras; j'obtins enfin après un long débat, la permission de le garder. Pour la convaincre de la satisfaction que je ressentois, je me permis peut-être, d'exagérer les charmes que je trouvois

à ce joli enfant. Il est cependant vrai que c'est la plus charmante créature que j'aie vue. Elle est dans un désordre qui lui sied à ravir ; ses cheveux sont sans art ; son bonnet tient à peine sur sa tête........ On diroit qu'elle est prête à parler. La vivacité brille plus dans ses yeux que la décence ; mais à son âge l'innocence en tient lieu. » Que » je suis enchantée, me dit Madame » de Tréville, que cette miniature » vous plaise ! Que ne puis-je aussi vous » donner l'original « ! Pourquoi pas, Madame ? Où est-il ? A cette question le Marquis s'approcha de moi, & me prit la main qu'il porta à ses levres, tandis que je ne lui croyois que le projet d'examiner de nouveau ce portrait. Je la retirai avec précipitation........ » Permettez, dit-il, à peine l'ai-je » apperçu «. Je ne pus m'empêcher de rire de son sang-froid. Quand il vit que je n'étois pas fâchée, il se permit de me plaisanter sur la vivacité de mes goûts, qui ne laissoit pas présumer qu'ils fussent durables. Souvenez-vous, Constance, que jusqu'à ce moment, il n'avoit pas dit une seule parole, & qu'intérieurement je lui en savois mau-

vais gré ; il dit à sa mere qu'il falloit bien se garder de me montrer l'original, que ma sensibilité épuisée par la copie, ne lui laisseroit que de l'indifférence. Il m'attaqua si vivement sur ma prétendue légéreté, que perdant patience, je lui dis qu'il auroit droit de croire à l'inconstance de mes goûts & de mon humeur, s'il m'avoit vu dans ce même jour, passer de la tristesse à la gaieté, sans qu'aucuns événements justifiassent cette variété apparente. Son air qui étoit déja devenu plus sérieux, en s'arrêtant sur le traitement qu'obtiendroit cet être dont je prise tant le portrait, devint pour lors complétement triste. Mais, Constance, comment se peut-il que d'un instant à l'autre on soit si différent de soi-même ? Ah ! je me suis trompée, ce n'est pas là *le phénix* de M. de Nainville, ( & je vous avoue que je le croyois ). Cette inégalité est un défaut d'autant plus grand, qu'elle est moins dans l'humeur que dans le sentiment. Je ne suis pas fâchée, ( & je dois vous le dire, parce que je veux que mon amie lise aussi-bien que moi jusqu'au fond de mon cœur, ) je ne

suis

suis pas fâchée d'avoir trouvé enfin un côté, par lequel il ne mérite aucunes louanges : il auroit peut-être été dangereux pour mon repos, que l'opinion que j'en avois conçue se fortifiât. Mon amie, vous voyez ma bonne foi, mérite-t-elle que vous me cachiez quelques-unes de vos pensées ? Mon récit n'est point achevé : je l'ai interrompu à l'instant où, blessée du sérieux avec lequel il me contrarioit sur le goût que m'inspiroit ma jolie miniature, je manquai de délicatesse, en lui rappellant ce chagrin momentané, qu'il avoit si promptement surmonté la veille. Il fut si sensible à ce reproche, que les mêmes apparences de douleur qu'il m'avoit laissé voir hier sur la terrasse, se peignirent de nouveau dans son air & dans ses yeux. Madame de Tréville occupée à remettre ses diamants à leur place, nous donnoit peu d'attention ; je craignis qu'en prolongeant l'entretien elle ne s'apperçut de la tristesse de son fils. Je me levai pour sortir, en lui disant que j'allois m'habiller : il sortit aussi le premier, sans daigner attendre que j'eusse quitté le sallon. En montant

chez moi je ne trouvai pas Laurence dans mon appartement ; je retournai sur mes pas, la croyant avec les femmes de Madame de Tréville ; je n'avois pas remarqué en passant dans le corridor, que la porte du Marquis étoit ouverte ; cette fois je le vis au fond de sa chambre paroissant plongé dans la plus profonde méditation. Au milieu de l'escalier je trouvai Madame Morelle qui se chargea d'avertir Laurence ; je remontai, & passant de nouveau devant la porte de M. de Tréville, il leva les yeux & m'appercevant il vint à moi. Mademoiselle, me dit-il, en me reconduisant dans mon appartement, » l'opi-» nion que j'ai été assez malheureux » de vous donner de mon caractere, » ne me permet pas seulement de pré-» tendre à votre estime ; j'ose pour-» tant vous assurer que si l'honneur » ne m'interdisoit pas.......... il s'interrompit un instant, » oui, Made-» moiselle, si je pouvois vous faire » lire dans mon ame, je crois pou-» voir me flatter que vous ne me re-» fuseriez pas ce sentiment, & que » vous y joindriez peut-être celui de

» la pitié. Je vais partir. — Je vais » partir, répéta-t-il encore, avec le » ton du désespoir ! « Il s'interrompit de nouveau, & je n'eus pas la force de prendre la parole. Attentive à tous ses mouvements, je vis successivement se peindre sur son visage, des sentiments entiérement opposés. Enfin, reprenant l'air calme, » je vais partir, » Mademoiselle, daignez justifier mon » départ aux yeux de ma mere «. — Cette priere, Constance, à laquelle j'étois loin de m'attendre, m'étonna, & m'affligea beaucoup. Pourquoi me choisir, pour chagriner sa mere? Monsieur, lui dis-je, personne ne peut mieux que vous, justifier vos démarches. Madame de Tréville approuvera vos motifs dès qu'elle les connoîtra. Vous craignez de l'affliger, vous vous trompez. Je crois pouvoir vous assurer que ses vœux ont devancé les vôtres, & qu'elle desire aussi vivement que vous la conclusion des affaires qui vous attirent à Rennes... ... » A Rennes, Ma» demoiselle, je n'y vais que pour at» tendre une lettre de Monsieur de » Keresmont ; & je sors de la Bretagne » dès que je l'aurai reçue «.

A présent, ma tendre amie, vous savez tout. L'arrivée de Laurence fit prendre au Marquis le parti de se retirer en me faisant de froides excuses de son importunité. Mandez-moi ce que vous pensez du plus étrange des hommes; mais soyez aussi vraie avec moi, que je le suis avec vous.

J'ai vu ma mere, nous avons été deux heures ensemble; imaginez, mon amie, tout ce que j'ai à vous dire. Ma lettre se ressentira sûrement du désordre de mon esprit; mais en attendant que le calme se rétablisse, je laisserois peut-être échapper quelqu'importantes circonstances. Ah! mon amie, quelle journée! Vous savez comment elle a commencé........ Il est parti! L'arrivée de ma mere a semblé lui servir de prétexte; j'attendois le bonheur de vous voir, a-t-il dit, en lui donnant la main pour descendre de sa voiture; je ne voulois point quitter Guitri sans vous avoir assuré de la bonne santé de M. de Keresmont. Dans ce moment ils joignirent Madame de Tréville, qui s'étoit fait porter sur le chemin par lequel arrivoit ma mere; je fus témoin du triste

accueil qu'elle fit à cette tendre & respectable femme. Sa santé peut-être y a contribué ; mais quelle qu'en soit la raison, il faut être Madame de Tréville pour ne pas s'en offenser : les expressions de la plus froide politesse à peine furent employées ; la Marquise se servit inutilement du langage du cœur ; elle ne reçut, tant que son fils fut présent, que des remerciements froids & contraints. Son départ qui ne tarda pas un moment après le dîner, sembla la mettre plus à l'aise. Avec qui peut-elle donc se plaire, si le meilleur ami de mon pere, lui est un objet désagréable ? Madame de Tréville nous laissa seules : quoique j'eusse prévu dès l'arrivée de ma mere, que le jour ne se passeroit pas, sans amener l'explication retardée depuis si longtemps ; l'instant qui la rendit indispensable, ne m'en parut pas moins à redouter. Son air cependant moins froid, sembloit m'inviter à bannir la crainte, dont il étoit aisé de s'appercevoir que j'étois agitée. Ses premieres paroles tendirent à me rassurer. Mais les raisons qui, selon elle, devoient me donner de la sécurité, étoient pré-

cisément celles qui augmentoient mon embarras. Il fit bientôt place à la sensibilité & à la reconnoissance. En vérité, mon amie, j'en dois beaucoup à ma mere; quel que soit le succès de ses soins, le sentiment qui les a produits, est celui de l'amitié la plus tendre & la plus soutenue. Le desir de me faire trouver mon bonheur dans mes devoirs, lui a fait former le projet, presqu'au moment de ma naissance, de ne donner ma main qu'avec mon cœur; effrayée des dangers d'un hymen formé par la seule raison, elle ne se consoloit d'avoir donné le jour à une fille que par l'espérance de la soustraire au malheur d'être immolée à des vues d'intérêt ou d'ambition. Elle m'a peint les suites d'une union mal assortie, avec des traits dont elle paroissoit elle-même alarmée. Jamais je ne lui ai vu tant de feu & de vivacité. Je ne reconnoissois plus ma mere. Ses principes me paroissoient entiérement opposés à ceux que je croyois les siens; je ne pouvois revenir de mon étonnement, & je n'ai point cherché à le lui cacher. Elle a bien voulu m'expliquer cette incon-

ſéquence apparente. Mon amie, ma mere eſt abſolument changée, ou plutôt ce n'eſt que d'aujourd'hui que je la vois telle qu'elle eſt. J'ai honte d'avoir oſé déſapprouver, ou ſes diſcours ou ſes actions. Incapable de me juger moi-même, comment ai-je pu prétendre avoir le droit de la condamner?....... Ma jeuneſſe me déplaît quand je ſens ſi vivement le beſoin que j'ai de l'expérience de l'âge mûr.

Ah! je ſuis bien mécontente de moi; j'ai bien raiſon, Conſtance. Si j'avois joint au reſpect que j'ai toujours eu pour ma mere, la confiance qu'elle méritoit, je n'aurois pas laiſſé ſubſiſter l'eſpoir qu'elle en avoit depuis ſi long-temps. Sa prévention en faveur de M. de Mérac, lui avoit fait croire, que le lien qui m'uniroit à lui, feroit mon bonheur. Elle prétend (& je trouve à préſent qu'elle a raiſon) que j'aurois dû, ne pouvant méconnoître ſes projets, en voyant ſa conduite, lui déclarer, que l'eſprit, la figure, les talents, la naiſſance & la fortune, étoient des avantages inſuffiſants pour me plaire........... Vous comprenez qu'il y a eu des moments

pour l'aigreur & pour l'ironie; mais je m'attendois à de la colere. Je la méritois, sans doute, puisque je l'afflige; car elle a réellement de la douleur, ce n'est pas d'avoir fait un mauvais choix, puisque je ne l'ai point éclairée sur les fausses apparences de vertu, dont s'enveloppe son protégé. Dès que je l'ai vue attendrie par les instances que je lui ai faites, de ne point contraindre ma volonté, qui, hors ce point, lui sera toujours soumise, je n'ai plus cherché à justifier mes répugnances en humiliant son amour-propre. C'est au temps à la désabuser; son erreur n'étoit dangereuse que par ses suites: puisqu'elle renonce à ses projets, il est égal de la lui laisser; je suis même plus touchée de sa condescendance, que si elle eût connu l'indignité du sujet. Son amitié seule lui fait redouter de me contraindre........... Jamais je ne l'aurois pensé........... Que j'étois injuste, ma chere Constance, & que de torts il me reste à expier! Je croyois sa vanité flattée de la soumission affectée de Mérac; point du tout, elle s'applaudissoit de me donner pour mari, un

homme

homme dont la douceur lui garantissoit qu'il ne seroit jamais mon tyran. Elle le croit ce qu'il paroît être, alors sa prévention est excusable ; elle a cru aussi qu'une très-belle figure, quelques talents agréables, feroient sur moi leur impression ordinaire. Assurée, à ce qu'elle prétend, des sentiments de Mérac, elle voyoit l'avenir remplir toutes ses vues ; & l'aigreur avec laquelle je soutenois quelquefois mon avis contre le sien, ne lui paroissoit qu'une petite coquetterie de femme, qui veut qu'on lui cede même quand elle n'a pas raison. Plus son aveuglement étoit complet, plus je lui ai d'obligations d'avoir cédé si promptement à mes instances ; elle croit Mérac à plaindre ; mais aucune considération ne pourra l'engager à user de son autorité de mere ; si mon incroyable répugnance se détruit, elle en aura de la joie ; si elle subsiste, quelque mal fondée qu'elle lui paroisse, elle ne dira pas un mot pour la combattre. Le droit des parents, m'a-t-elle dit, consiste à rejetter un choix qui leur déplaît ; celui des enfants est le même......... Aurions-nous

jamais imaginé qu'elle mît cette égalité entre ses droits & les miens? ....... Mon amie, je suis vraiment punie de vous avoir donné de si fausses idées sur son compte; votre amitié pour moi vous aura peut-être engagée à la peindre à mon pere, telle que je vous la montrois. Je serois inconsolable, s'il lui croyoit des torts qu'elle n'a pas... Le seul qu'elle ait réellement, c'est celui de tous les gens vertueux, qui sont trop loin du vice pour le reconnoître. Se tromper est le propre de l'humanité; ne pas tenir à ses opinions, est un excès de modestie auquel peu de gens savent atteindre. Adieu, mon amie; cette lettre est immense, j'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. La joie égare la mémoire autant que la douleur, & j'ai le cœur plein de l'un & de l'autre; ma mere n'est pas encore rétablie....... Je l'ai vu partir à regret......... Dans huit jous nous serons à Rennes.

## LETTRE XXIII.

*De Mademoiselle de Keresmont.*

Du Château de Guitri.

J'AI été deux jours ſans vous écrire, ma chere Conſtance. Madame de Tréville eſt ſi triſte depuis le départ de ſon fils, qu'il m'a été impoſſible de la quitter un inſtant. J'avois cependant mille choſes à vous dire; je n'ai pu vous conter en détail tout ce qui s'eſt paſſé dans cet entretien que je redoutois tant. Je voulois profiter du Commiſſionnaire qui va à Rennes le Lundi, pour faire partir ma lettre. J'eſpérois que ma mémoire retiendroit toutes les choſes dont mon eſprit étoit rempli; aujourd'hui je ne retrouve plus ces traits frappants, que je me croyois incapable d'oublier. Mais ſi les paroles de ma mere ſe ſont effacées de mon ſouvenir, je ſuis bien ſûre au moins que ma reconnoiſſance ne ſortira jamais de mon cœur. Elle ne s'eſt permis aucune plainte amere; elle avoit

l'air affligé, mais non pas irrité. Mes excuses ont été bien reçues ; elle m'a quittée en demandant au ciel qu'il se chargeât de mon bonheur, puisqu'il ne permettoit pas qu'il fût l'ouvrage de sa tendresse.

Madame de Tréville est transportée d'un changement si inespéré ; elle a réellement beaucoup d'amitié pour moi ; elle me répete bien souvent qu'elle n'en pourroit pas avoir davantage quand je serois sa fille ; & je lui réponds avec la même vérité, que je ne l'aimerois pas plus tendrement si elle étoit ma mere. Je n'ai pourtant pas eu assez de confiance, pour lui conter les étonnants discours que m'a tenu son fils, & sur la terrasse, & le jour du portrait. Je vous les ai mandés mot à mot ; vous m'en direz votre avis, ma chere Constance, je vous en ai priée ; j'ai besoin de le savoir. Je crains de m'en rapporter au mien ; après avoir affligé ma mere par un refus raisonnable, si j'allois irriter mon pere par des vœux indiscrets ?............ Que je serois infortunée ! Mon amie, vous connoissez mon cœur......... Ai-je raison de m'alarmer ? L'instant du

malheur seroit-il déja arrivé pour votre Sophie ?

Rien de plus étrange que ce que j'ai à vous dire : le Marquis est de retour. La mere, malgré la joie qu'elle a de le voir, a peine à concevoir une marche si inconséquente : il ne tient pas à lui que je ne devine la raison qui le ramene ; que dis-je ? il ne me laisse pas même la peine de la deviner. Ses discours, malgré le voile dont il les couvre, ne m'ont que trop fait entendre, que son courage épuisé par l'effort qu'il s'est fait en s'éloignant de moi, n'a pu lui faire supporter une plus longue absence. Quelle conduite, mon amie ! & que peut-on attendre d'un homme si peu d'accord avec lui-même ? S'il a trouvé dans son cœur des sentiments qu'il faut éteindre ; s'il a cru l'éloignement nécessaire ; si l'honneur, le devoir & la reconnoissance ont marqué l'intervalle qui doit nous séparer, comment ose-t-il le franchir ? Que vouloit-il dire alors, & que prétend-il aujourd'hui ? Je suis loin de le comprendre, & plus loin encore de l'approuver. Si un amour sans espoir est né malgré lui dans son cœur, je

conçois son départ, j'admire ses efforts & je plains son malheur ; mais quel sentiment peut inspirer une vertu momentanée, qui cede avant le combat, qui s'éclaire sur ses devoirs sans lui donner la force de les remplir ? Ah ! Constance, que je suis mécontente & de lui & de moi ! de lui, qui se montre si peu digne de l'opinion que j'en avois conçue ; de moi, qui regrete trop vivement cette opinion. Mon amie, je ne vous apprends rien ; je suis persuadée que mes lettres vous ont fait lire dans mon ame, mieux que je n'y lisois moi-même. La peinture naïve de mes sentiments vous en aura fait découvrir la nature, avant que je les crusse repréhensibles ; l'inquiétude de les porter trop loin, ne s'est fait sentir qu'au moment de son départ ; & ma crainte s'est fortifiée par l'ennui que m'a causée sa trop courte absence. Je ne puis plus me dissimuler la profonde impression qu'il a faite sur mon cœur ; & je prévois avec autant de douleur que d'effroi, l'impuissance des efforts que je vais tenter pour la détruire. Toute ma sensibilité vous est connue........ Vous savez que la tendre

amitié n'est ressentie plus vivement par personne ; & cependant vous avez toujours imaginé qu'elle ne seroit pas seule le destin de ma vie. L'objet d'un sentiment inconnu, mais dont je concevois l'existence, s'est peint cent fois à mon esprit & à mon cœur, tel que j'ai cru voir celui qui trouble aujourd'hui mon repos. Mon imagination depuis long-temps occupée de cet être chimérique, est, sans doute, la premiere cause du trouble que je ressens.

Quel malheur pour moi d'être éloignée de vous, ma chere Constance ! ce n'est pas seulement le plaisir de vous voir que je regrete, ce sont vos conseils, les seuls qui puissent m'être utiles : car à qui donnerai-je ici ma confiance ? Madame de Tréville la mérite : mais est-ce la mere de celui que je dois fuir qui m'apprendra à rejetter ses vœux ? Cette digne femme a-t-elle atteint ce dégré d'héroïsme, qui fait préférer à tout autre intérêt, l'intérêt de la vertu ? & dans cette circonstance la croira-t-elle blessée, en affoiblissant à mes yeux, les droits de l'autorité paternelle, pour en for-

tifier ceux de l'amour? Vous ſavez ce qu'elle m'a fait entendre, dès les premiers jours de l'arrivée de ſon fils. Sa reconnoiſſance pour les exceſſives faveurs de mon pere, ne rempliſſoit pas ſi totalement ſon cœur, qu'il n'y eût place encore pour des regrets, que je ne partage que trop aujourd'hui. Vous comprenez que je ne peux tirer aucun parti, ni de ſon expérience, ni de ſon amitié. Entiérement iſolée, ma raiſon ſeule me reſte; j'eſpere qu'elle me ſuffira, du moins, pour renfermer des ſentiments qu'elle n'a pu empêcher de naître. Nos lettres ſont un ſiecle en chemin : quand je ſerai à Rennes, je les recevrai deux jours plutôt. Mais le départ de ma mere eſt remis au 15, ainſi j'en ai encore douze à reſter ici........ Douze jours, ma chere Conſtance! Mon foible cœur, preſqu'en auſſi peu de temps, a reçu une impreſſion peut-être ineffaçable : quelle honte pour votre amie, ſi ſon ſecret lui échappoit! Avec vous je m'épanche ſans rougir; le regard de l'amitié ne ſauroit m'alarmer; vous me plaindrez comme je me plains moi-même, mais vous me blâmerez peut-être

moins........ Le préjugé ſeul peut nous faire un crime d'un penchant donné par la nature, je le ſais ; & tant que j'en réglerai les effets, je ne m'en croirai pas moins digne de votre eſtime & de la mienne. Ce langage eſt-il bien celui de mon ſexe & de mon âge ? Mais je ne connois pas de moment dans la vie, où ce ſoit un devoir de tromper ſon amie, & de ne pas lui dire tout ce qu'on penſe.

Si tous les jours qui me reſtent à paſſer à Guitri, reſſemblent à celui-ci, ma tâche ſera plus pénible encore que je ne l'appréhendois. Cette inégalité dont je vous ai conté de ſi ridicules effets, a diſparu entiérement depuis le retour du Marquis. Tous les moyens de plaire ſont employés alternativement ; & la certitude du ſuccès ne pourroit pas cauſer une gaieté plus ſoutenue : l'eſpoir & le bonheur ſont peints dans ſes yeux. Le changement que ſix jours ont produit eſt incompréhenſible ; avant de me quitter, la joie la plus vive étoit ſuivie de l'air du déſeſpoir : une parole ſouvent indifférente, lui cauſoit le plus grand attendriſſement ; il me quittoit au milieu

d'un discours sérieux, ou d'un amusement frivole, avec autant de précipitation que s'il se fût dérobé aux plus cruels dangers. A présent il ne perd pas un des instants où il peut être avec moi. Plus attentive qu'avant son départ, je ne conserve de la familiarité ci-devant établie, que ce qui est nécessaire pour éviter les remarques. Je suis persuadée que ma réserve ne lui a pas échappé; j'ai cru même m'en appercevoir : eh ! bien, il n'en est pas mécontent, au contraire, il semble qu'il a fait vœu d'être content de tout. Cependant il fuyoit, il n'y a qu'un moment, le piege dans lequel, il vient s'enfermer aujourd'hui : où prend-il sa sécurité ? Comment a-t-il accordé l'honneur, le devoir & la reconnoissance ? Sa gaieté met le comble à mon étonnement, & quelquefois elle augmente ma tristesse ; je la cache avec assez de soin, pour que Madame de Tréville ne s'en soit pas apperçue : ce seroit mal reconnoître ses excessives attentions. Encore dix jours & je serai loin de la mere & du fils, il le sait & n'en est pas plus triste. Pour moi, ma chere Constance, je

voudrois qu'ils fussent déja écoulés. Je sens que l'absence est un remede nécessaire ; puisse-t-il être efficace, & me mettre en état de donner au meilleur des peres, la douceur de retrouver sa fille aussi soumise que tendre. Je ne sais par quel motif on m'a demandé trois fois depuis deux jours, s'il y avoit long-temps que je n'avois reçu de ses nouvelles. Ce matin, à l'arrivée du Commissionnaire, qui apporte les lettres au château, la curiosité étoit extrême pour savoir si j'en avois reçu ? Madame de Tréville qui a remarqué que cette affectation me donnoit de l'inquiétude, a demandé pourquoi il renouvelloit si souvent la même question : si vous imaginez, a-t-elle dit, que ma chere Sophie ait quelque chose d'important à apprendre, j'enverrai à Keresmont ; c'est là que ses lettres lui sont adressées. Il a protesté que mon pere se portoit très-bien. Néanmoins je ne suis pas tranquille ; peut-être veut-il me cacher.... Ah ! mon amie, si j'avois à craindre pour une santé si précieuse !.... Il faut absolument qu'il s'explique.

La joie que je ressens, acheve de

m'ouvrir les yeux sur l'état de mon cœur. Ah ! Constance, qu'il m'a fallu de force pour l'empêcher d'éclater ! vous allez en savoir la cause. Il manqueroit quelque chose à mon bonheur si je ne vous le faisois partager à l'instant.

Je vous contois, hier au soir, les alarmes que m'avoient données des questions trop répétées, pour être seulement produites par le hazard : elles m'ont occupée toute la nuit, & peut-être aussi celui qui les avoit faites. Ce matin, devançant l'heure du déjeûné, je suis descendue chez Madame de Tréville, dans l'intention de prévenir l'arrivée de son fils, & de la prier de savoir précisément ce qu'il s'obstinoit à me taire. J'ai trouvé le Marquis dans le Sallon, plaçant des papiers dans un porte-feuille. C'étoit, depuis son retour, la premiere fois que je le rencontrois sans sa mere. Constance, son trouble étoit égal au mien. Alors rappellant tout mon courage, je me suis hâtée de lui parler de mes inquiétudes sur mon pere. Monsieur, lui ai-je dit, vous m'avez donné les plus vives alarmes ; certainement

vous savez des nouvelles inquiétantes.... Il sembloit qu'il n'osoit parler... J'étois véritablement effrayée. Ah ! mon pere est malade, me suis-je écriée ... Non, Mademoiselle, avec l'air de la vérité & de l'attendrissement, sa santé est parfaite : eh ! comment pouvez-vous le croire en danger, en voyant ma sécurité ? —Monsieur, elle ne peut me rassurer; si vous refusez de m'éclairer, je conserverai mes craintes; c'est vous qui les avez fait naître, c'est à vous de les dissiper. Quittez l'air du mystere, parlez-moi sans détour..... Ah ! c'est tout ce que de desire, a-t-il dit, d'un ton singuliérement ému. Ne vous appercevez-vous pas du besoin que j'ai de vous faire lire dans mon cœur ? Il alloit continuer. — Monsieur, je vous demande de me rassurer sur mon pere. —» Je ne peux mieux y parvenir, » Mademoiselle, qu'en vous remettant sa derniere lettre «. Alors il a tiré de son porte-feuille deux lettres qu'il a mises l'une dans l'autre ; il me les a présentées d'une main tremblante. Si vous confirmez celle-ci, m'a-t-il dit, elle deviendra le sceau de mon bon-

heur. L'écriture de mon pere éloignant toute défiance, me les a fait prendre ſans héſiter. J'ai lu avidement quatre lignes qui décident du ſort de votre amie. --- Je vous les envoie, ma chere Conſtance, avec la lettre dont elles ſont la réponſe, le Marquis en ayant gardé une copie. Après les avoir lues, vous jugez dans quel état j'étois moi-même; l'arrivée de Madame de Tréville m'a délivrée, pour le moment, de l'embarras de répondre à ſon fils, qui ne ceſſoit de demander ſi je ratifiois les engagements de mon pere; » il » m'aſſure que je ne peux pas être mal- » heureux (a-t-il ajouté); ſes bontés » ne me ſuffiſent pas, ce ſont les vôtres » qui feront mon deſtin «... Mes yeux ont dû lui apprendre ma parfaite ſoumiſſion aux ordres de mon pere. Mon amie, un bonheur ſi grand, ſi inattendu, ne peut qu'être ſenti, il eſt impoſſible de l'exprimer : il combleroit mes veux, quand je n'aurois pour le Marquis que l'attachement qu'il m'inſpiroit avant cette heureuſe époque. L'ami de mon pere, le vôtre, m'auroit toujours paru l'homme le plus digne de mon choix; mais ſes

ſentiments, & ceux qu'il a fait naître, aſſurent à votre amie une félicité ſans bornes. Adieu, ma chere Conſtance; ma lettre va partir. Mais quand aurai-je donc de vos nouvelles ?

## LETTRE XXIV.

*Du Marquis de Tréville au Comte de Kereſmont.*

Du Château de Guitri.

UN des témoignages que je me rends avec le plus grand plaiſir, Monſieur le Comte, c'eſt que toutes les fois qu'il a dépendu de moi d'exécuter vos ordres, ou de ſuivre vos conſeils, je n'ai point héſité. Cette habitude que je place, depuis long-temps, au rang de mes devoirs, ne peut vous laiſſer douter, qu'en vous priant d'approuver mon retour à Paris, les plus fortes raiſons m'y engagent : celles que vous avez daigné employer, pour me faire enviſager le bonheur dans un état que je n'avois jamais cru fait pour moi, m'ont perſuadé avant de me convaincre. En un moment vous avez dé-

truit mes préventions, éclairé ma raiſon & pénétré mon cœur de la plus vive reconnoiſſance, ce ſentiment que vous m'inſpirez par vos bienfaits, depuis que j'exiſte, m'eſt auſſi doux que celui de la tendre amitié; & je vous nomme avec autant de plaiſir mon bienfaicteur, que mon ami. Pour mériter de vous donner ce titre, il faut que je retourne auprès de vous. En m'en éloignant, je me ſuis expoſé au malheur de perdre non-ſeulement vos bontés, mais auſſi votre eſtime; un obſtacle invincible s'oppoſe à vos généreux projets : laiſſez-moi partir, un jour, un ſeul jour, peut me rendre auſſi malheureux que coupable.



## LETTRE XXV.

*Du Comte de Kereſmont au Marquis de Tréville.*

De Paris.

RESTEZ. Mon ami ne peut être coupable; & s'il ne s'oppoſe lui-même à ſa félicité, il ne peut être malheureux. Sa vertu depuis long-temps lui donne

droit au bonheur dont il n'ose se croire digne. Qu'il le sollicite, & qu'il compte sur l'aveu du Comte de Keresmont.

## LETTRE XXVI.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

Du Château de Guitri.

A L'INSTANT où ma lettre partoit pour Rennes, la vôtre, (*a*) ma chere Constance, m'arrivoit par Robert, qui l'avoit depuis deux jours; vous me confirmez les dispositions de mon pere. Ma derniere épitre vous apprendra que j'en étois instruite Sa généreuse bonté ne pouvoit tomber sur des êtres plus reconnoissants : mais, mon amie, quel que soit le desir que j'ai de lui exprimer tous les sentiments dont mon cœur est pénétré, je ne peux me livrer à mon empressement, avant qu'il ait daigné lui-même m'apprendre ses volontés : ce tyrannique usage m'im-

(*a*) Cette lettre ne s'est point trouvée.

pose une loi bien dure : dans l'instant où le meilleur des peres ne s'occupe que de mon bonheur, il faut que je me prive de la douceur de l'assurer de toute ma reconnoissance. Mon amie, ne la lui laissez pas ignorer ; peignez-lui la sensibilité de sa fille ; vous savez quelle place il a toujours tenue dans mon cœur. Je ne peux m'affliger que vous lui ayez laissé voir mes lettres, il m'en coûtera toujours plus de lui cacher mes sentiments, que de les lui faire connoître, & si j'avois été assez malheureuse pour qu'il les désapprouvât, je serois soumise à ses volontés, sans lui faire entendre mes plaintes ; je l'ai dit à celui à qui il donne le titre de son ami : si j'ai remarqué en lui des qualités qui le font distinguer des autres hommes, c'est l'amitié dont mon pere l'honore, qui m'en a fait connoître le prix.

Mais ce pere si bon, si indulgent, si occupé du bonheur de tous ceux qu'il aime, approuvera-t-il que je reste ici, après les explications que je me suis attirées ? Sans mon importune imagination qui m'a donné des inquiétudes, heureusement très-mal

fondées, je n'aurois appris que par mon amie, ses favorables dispositions, & ma réserve alors auroit prolongé le silence, que mon indiscrétion a fait rompre. Mais à présent, comment arrêter des discours que la volonté de mon pere autorise, & dont Madame de Tréville est le témoin; je ne vous ai pas encore parlé de sa joie... Ma chere amie, vous devinez bien que ma tête n'est pas parfaitement calme, & vous me pardonnerez de ne pas penser à tout..... Je reviens à mes doutes sur ce qu'il me convient de faire. Dois-je rester avec la plus tendre mere, & la plus enivrée du bonheur de son fils? Dois-je rester avec ce fils, dont l'ame pénétrée de tout ce qu'il doit à mon pere, ne peut renfermer l'expression d'aucuns de ses sentiments? En vous faisant ces questions, vous voyez ma délicatesse: cependant, où irois-je? Ce n'est pas le mauvais air que je redoute à Keremont: mais, que dire à ma mere pour justifier mon retour? Le secret de mon pere ne m'appartient pas: d'ailleurs je ne suis pas sans craintes... Vous connoissez l'éloignement de ma

mere pour Madame de Tréville & pour ſon fils... Faites, je vous en ſupplie, ces obſervations à mon pere. Adreſſez-moi ſes ordres directement ici; je ne recevrai votre réponſe que dans ſix jours; mais j'ai déterminé Monſieur de Tréville à les aller paſſer chez Monſieur de V......, qui le preſſe depuis long-temps d'être d'une grande partie de chaſſe. Quelque raiſonnable que ſoit cet arrangement, je n'ai pas eu le plaiſir de le voir accepter à la premiere propoſition; à la fin le Marquis s'eſt rendu, ſous condition qu'il ſeroit rappellé, s'il arrivoit des lettres qui approuvaſſent ſon retour. Sans oſer donner des conſeils à celui que je regarderai éternellement comme mon guide, je prends la liberté de le ſupplier d'inſtruire promptement ma mere de ſes intentions. Elle ſeroit doublement affligée, ſi elle les apprenoit par une voie indirecte. Malgré les ſoins de Madame de Tréville & de ſon fils, il pourroit arriver que leur ſecret ſe divulgât; la joie, lorſqu'elle eſt exceſſive eſt bien difficile à contenir: vous vous en appercevez, ma chere amie, en dépit de

mes efforts ..... Mais pourquoi ne la pas laiſſer éclater, cette joie ſi vivement reſſentie ? Mon pere l'a fait naître, il l'approuve & la partage ..... Quand verra-t-il à ſes pieds ſon heureuſe fille, lui rendre d'immortelles actions de graces ?



## LETTRE XXVII.

*De Madame de Nainville, à Mademoiſelle de Kereſmont.*

De Paris.

DE toutes les heures de ſa vie, il n'y en a jamais eu de ſi longues, que celles que M. de Kereſmont a employées à lire votre lettre. Ma chere Sophie, je ne vivois pas. Si cette eſpece de ſupplice eût duré quelques inſtants de plus, il ſeroit devenu inſupportable : tous les fâcheux réſultats que pouvoit produire mon imprudence, ſe préſentoient à la fois à mon imagination. J'oubliois que vous êtes bien née, raiſonnable ; que votre pere eſt

juste, indulgent & sensible; j'oubliois tout, hors le danger de confier les secrets d'un cœur foible, à celui qui a droit de se faire obéir. Mon amitié pour vous ne s'est jamais plus impérieusement fait sentir, que dans l'instant où je craignois qu'elle ne vous fût funeste. Le ciel n'a pas permis que j'éprouvasse ce malheur. Tout succede à vos vœux & aux miens: vous serez heureuse, ma chere Sophie, & vous la serez pour toujours. Les goûts que la raison approuve, loin de s'affoiblir, se fortifient avec le temps.

M. de Keresmont, à qui vous ne doutez pas que je n'aie montré votre lettre, ne l'a pas lue de sang-froid. De douces larmes échappées de ses yeux, montroient bien visiblement, que le héros n'a point anéanti l'homme sensible.... Mais, écoutez-le lui-même, le jour où il m'avoit donné de si vives inquiétudes, & vous aurez aussi bonne opinion de sa raison que de son cœur.

Il vit trop bien en me rapportant vos lettres, les alarmes qu'il m'avoit causées, pour ne pas se croire obligé à quelques dédommagements. » Félicitez-moi, (me dit-il en m'embras-

» ſant) ce jour eſt le plus heureux de ma » vie ; je n'ai rien deſiré ſi vivement, que » le bonheur des deux êtres qui parta- » gent mon cœur. Ils vont être heu- » reux l'un par l'autre, & leur félicité » ſera mon ouvrage : avec l'ame ſen- » ſible que le ciel vous a donnée ( con- » tinua-t-il ) vous devez concevoir » l'excès de ma joie «. Oui, lui ai-je dit, & je la partage : votre fille ne vous eſt pas plus chere qu'à moi. Mais, ce qui m'étonne, c'eſt qu'avec l'air de franchiſe & de vérité, qui ne laiſſe pas imaginer à la plus nouvelle connoiſſance, que vous ayez un ſecret en réſerve, il vous ait été poſſible de garder celui-là avec vos meilleurs amis, & de les laiſſer s'inquiéter d'un *Mérac* & de ſes prétentions. » Ce re- » proche n'eſt pas fondé ( a-t-il repris ) ; » rappellez-vous tout ce que je vous » ai dit, ſur l'inutilité de la fortune, » ſur mon averſion pour les mariages » de convenance ; ajoutez-y les éloges » mérités que j'ai donnés au Marquis » de Tréville, & vous conviendrez » que ſi je ne vous ai pas dit mon ſe- » cret, du moins je ne vous l'ai pas » caché : d'ailleurs il n'étoit qu'en pro-

» jet «.--- En projet, Monsieur! votre volonté suffisoit de reste..... Je ne pense pas que vous ayez douté un instant du consentement, ni de l'un ni de l'autre. --- » Madame, ce n'é-» toit pas leur soumission que je vou-» lois, mais leur félicité. Il falloit pour » arriver à la plénitude du bonheur » dont je jouis, que l'amour leur fît » former le même vœu, que celui que » je formois pour eux depuis long-» temps. Sans cet heureux rapport, » j'aurois agi comme ceux que je con-» damne. Le Marquis seul auroit fait » ce qu'on appelle un mariage avan-» tageux, & ma fille auroit pu être » sacrifiée à mon amitié pour lui «. -- Mais, Monsieur, l'opinion des autres ne pouvoit vous arrêter, & l'excellence du sujet que vous choisissiez pour gendre -- » me justifiera, Mada-» me, d'approuver le choix de ma » fille, mais n'auroit pas suffi si ma » volonté l'eût seule déterminée. Sans » priser l'opinion publique plus qu'elle » ne vaut, il est certainement vrai » qu'elle influe trop sur le bonheur de » la vie, pour ne pas influer aussi sur » nos résolutions. Cependant, quand

» je

» je ferois du nombre de ces misan-
» tropes, qui loin d'acquiefcer aux ufa-
» ges, fe plaifent à y déroger; j'aurois
» gardé la même conduite. -- Monfieur, vous rifquiez, ce me femble, en laiffant ignorer fi long-temps au Marquis le bonheur que vous lui prépariez. Il a près de trente-cinq ans; fon cœur auroit bien pu ne pas attendre fi tard à fe donner. -- » J'en fuis
» d'accord, Madame, mais les cir-
» conftances diminuoient le danger;
» ce n'eft pas au milieu des camps,
» que l'amour vient chercher fes vic-
» times; & comme vous le favez, il
» y a un temps confidérable que nous
» faifons la guerre. Si les courts inter-
» valles qu'elle laiffe au repos, rendent
» le Militaire plus avide de plaifir, le
» cœur n'a point de part à cet eni-
» vrement momentané: & je crois
» que s'il eft réellement un inftant où
» toutes les femmes paroiffent les
» mêmes, c'eft celui où il y a fix mois
» qu'on vit loin d'elles. Jufqu'au mo-
» ment de la paix je n'avois donc rien
» à redouter: la jeuneffe de ma fille
» étoit une raifon de plus qui me né-
» ceffitoit au filence. Qu'aurois-je pu

» dire à un homme fait ? Je vous des-
» tine une fortune considérable ; gar-
» dez votre cœur pour un enfant, qui
» ne vous donnera peut-être pas le sien.
» Je le connoissois trop pour craindre
» que des vues d'intérêt réglassent sa
» conduite ; mais lié, comme il croit
» l'être, par mes bienfaits, il l'auroit
» été réellement par la crainte de me
» déplaire, & l'acte qui doit être le
» plus libre, auroit été le plus con-
» traint. Je n'aurois pas eu lieu d'être
» plus tranquille sur les sentiments de
» ma fille. Sa tendresse pour moi &
» son attachement à ses devoirs, ne
» lui auroient seulement pas permis
» d'examiner mes ordres avant de s'y
» soumettre ; conduite à l'autel par la
» soumission, elle se seroit immolée
» sans connoître toute l'étendue de son
» sacrifice. En laissant développer sa
» raison, j'ai conçu l'espérance qu'elle
» l'éclaireroit sur les excellentes qua-
» lités du Marquis, & qu'elle dispo-
» seroit son cœur à le préférer. J'ai
» pensé aussi qu'en laissant perfection-
» ner ses traits, elle réuniroit tous les
» avantages pour se faire aimer du
» Marquis : mais il falloit avant de le

» mettre à portée de la voir, détruire
» en lui des préventions que son peu
» de fortune faisoit naître : je lui ap-
» pris, avant d'arriver à Paris, que
» l'aimant comme s'il étoit mon fils,
» je voulois le traiter comme si j'étois
» son pere ; & que le sort que je lui
» destinois, lui permettoit de préten-
» dre au plus riche parti de la Bre-
» tagne. Son étonnement fit bientôt
» place à la plus vive reconnoissance.
» Parvenu à en modérer les effets, je
» lui dis que notre amitié mutuelle ne
» me laissoit pas douter qu'il ne don-
» nât la préférence aux lieux où j'allois
» enfin fixer ma résidence. Appar-
» remment (continua M. de Keres-
» mont) que mon discours lui avoit
» fait naître l'idée que j'avois déja fait
» un choix pour lui, car il fut d'une
» surprise qu'il ne chercha point à
» me dissimuler..... Lorsqu'il com-
» prit que je ne me chargeois que du
» soin de sa fortune : Mettez le comble
» à vos bienfaits, me dit-il, nommez-
» moi celle avec qui je les dois parta-
» ger. Des chaînes que vous aurez for-
» mées me paroîtront plus légeres.
» Des chaînes ! mon cher Marquis...

» Mais, Madame, me dit alors votre
» généreux pere, si je n'abrege mon
» récit, j'abuserai de la patience avec
» laquelle vous daignez m'écouter. —
Non, non, Monsieur, cela est impossible, j'ai un plaisir singulier à vous entendre, & si vous voulez m'obliger, vous n'omettrez aucunes circonstances. Souvenez-vous donc, que rien ne m'est aussi cher que votre admirable fille, & que les discours d'un homme qui va devenir son époux, ne peuvent m'être indifférents : ce mot sur lequel vous venez de vous arrêter, me prouve qu'il envisageoit le mariage comme le tombeau de son bonheur. -- » Non, (me dit votre pere)
» je vis avec plaisir, dans la suite de
» notre entretien, que sa répugnance
» ne portoit pas sur une base assez so-
» lide, pour qu'il fût difficile de la
» détruire : mais, j'eus à combattre
» une opinion qui paroissoit plus for-
» tement enracinée. Accoutumé de
» juger d'après les autres, les avanta-
» ges & les inconvénients d'un état
» qu'il n'avoit jamais cru fait pour lui,
» il pensoit que la raison seule devoit
» présider à son choix, & que le mal-

» heur étoit inévitable, lorſque ce
» lien indiſſoluble étoit formé par l'a-
» mour. Notre conteſtation ſur ce
» point fut aſſez longue : les exemples
» particuliers vinrent à ſon ſecours :
» notre province, vous le ſavez, lui
» en fournit un mémorable ; il s'étayoit
» de tout ce qui pouvoit rendre ſa
» cauſe bonne ; « .... J'interrompis
votre pere à mon tour.... En vérité,
lui dis-je, un tiers qui vous auroit
entendu ſans vous voir l'un &
l'autre, vous eût pris pour le jeune
homme à marier, qui veut obtenir
le droit de n'écouter que ſa tête ; &
le Marquis auroit paru un pere ſévere,
qui prédit à ſon fils tous les maux
qui peuvent ſuivre une union déraiſonnable.
Mais, mon reſpectable ami,
continuai-je, qui vous avoit répondu
que ſon inclination le conduiroit aux
pieds de votre charmante fille ? » Les
» charmes ! la vertu de Sophie ! Le
» Marquis devoit partir pour Rennes,
» y trouver ma fille ; & ſans être aveu-
» glé par l'amour paternel, il me ſem-
» bloit que je pouvois eſpérer que
» Sophie ne ſeroit effacée par per-
» ſonne, aux yeux du Marquis. L'ha-

» bitude de la voir, devoit ensuite
» ajouter à l'impression du premier
» moment. Cependant je vous avoue
» que je n'étois pas absolument exempt
» de crainte; mes années ne m'ont
» que trop appris combien la fortune
» se plaît à déconcerter la prudence;
» j'attendois avec impatience des nou-
» velles du Marquis : je fus comblé
» quand il m'eut mandé qu'il étoit
» resté chez sa mere, où, en suivant
» son plan, il ne devoit s'arrêter que
» deux jours; il me parloit de Sophie,
» d'abord avec admiration, ensuite
» avec retenue; pendant ce temps,
» Madame de Keresmont, m'avoit
» appris les raisons de santé qui l'a-
» voient ramenée à sa terre; & les
» craintes qui l'avoient forcée d'en
» éloigner ma fille. Je l'approuvai, &
» ne pressai plus le Marquis de retour-
» ner à Rennes. Vous voyez (ajouta
» votre pere) que si le hazard m'a servi,
» c'est uniquement en nécessitant le
» séjour de ma fille à Guitri. Le
» reste étoit prévu; le ciel approuvant
» mes intentions, leur a donné un
» plein succès : puisse-t-il verser abon-
» damment ses faveurs sur mes en-

» fants ! « Mon amie, je n'ai pas changé un mot ni une pensée au récit de votre pere ; n'en faites pas honneur à ma mémoire ; le cœur n'a que faire d'elle quand il est fortement affecté. Votre pere trouve les loix que vous avez imposées un peu rigoureuses. Il approuve cependant la délicatesse du motif ; mais, pour ne pas exiler long-temps un fils de chez sa mere, il vient d'écrire, comme vous le desirez, à Madame de Keresmont. Quand vous recevrez cette lettre, la sienne lui sera parvenue..... Elle sera surprise ; n'est-ce pas, Sophie ? Oui, très-surprise. J'aurois desiré que la présence de son mari, eût contenu les éclats de l'orage que je prévois. Ses affaires, quoique finies, ne lui permettent pas de partir avant la Toussaints ; c'est une quinzaine de jours de crise. Souvenez-vous de cette maxime d'Opéra.... *Il faut passer pat les peines pour arriver aux plaisirs.*

Si je suis gaie, en vérité tout l'honneur vous en appartient : sans vous je n'aurois pas ri depuis huit jours.... Je n'ai point de nouvelles de M. de Nainville : je ne sais ce que cela signi-

fie ; il est dans un pays affreux ; il devoit m'annoncer son retour par une lettre que je n'ai pas reçue ; il seroit assez ridicule qu'un homme qui n'a compté pour rien les bombes & le canon, se trouvât pris par la fievre dans quelque village de Flandre : il ne tiendroit qu'à moi de m'inquiéter ; mais vous ne m'en laissez pas le temps. Je suis si occupée de la Bretagne depuis un mois, qu'il ne m'est pas possible de penser à autre chose : d'ailleurs votre pere rit avec Mademoiselle de Nainville quand je les questionne ; & ce rire m'est d'un bon augure. A propos, savez-vous de qui est le portrait ? Votre pere m'a expliqué cette énigme, qui sans doute n'en est plus une pour vous !.... Ah nature ! nature !...

## LETTRE XXVIII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

Du Château de Guitri.

QUE je vous sais gré, ma chere Constance, d'avoir si bien recueilli

toutes les paroles de mon pere ; cette délicate attention ajouteroit à ma tendre amitié, si elle étoit encore susceptible d'accroissement : le nouveau sentiment qui s'est introduit dans mon ame, loin de faire diversion à votre souvenir, semble m'y ramener plus souvent. Lorsque je redoutois les progrès de ma foiblesse, je ne me croyois dans un état inquiétant, que parce que j'étois privée des conseils de l'amitié, & quand la douleur & l'abattement se joignoient à la crainte, votre présence me paroissoit la seule source où j'aurois pu puiser la force & la consolation qui m'étoient nécessaires. Depuis que les jours d'alarmes ont fait place à ceux du bonheur, je n'ai pas eu un instant de joie, sans vouloir la partager avec mon amie.

Si votre inquiétude étoit fondée, certainement votre Belle-mere ne seroit pas tranquille, & la gaieté de mon pere me paroît, comme à vous, d'un bon augure.

Vos réflexions sur la surprise de ma mere, viennent souvent troubler la tranquillité dont je jouis, auprès de cette digne femme, qui va bientôt

me nommer ſa fille. Croirez-vous, Conſtance, que j'ai eu moins de peine à réſoudre ſon fils à s'éloigner, qu'à y faire conſentir Madame de Tréville?... A la fin elle eſt convenue que je me ſuis conduite en perſonne prudente; j'ai honte, m'a-t-elle dit, d'être forcée de vous avouer, que de nous trois, vous ſeule aviez raiſon. Mais, ma fille, a-t-elle ajouté, l'amitié, ainſi que l'amour, a ſes moments de délire; voilà mon excuſe & celle de mon fils. Voyez, Conſtance, ſi je dois aimer cette excellente femme! Je mets tous mes ſoins à la dédommager du bien dont je l'ai privée. Les jours s'écoulent dans des entretiens qui n'ont pas moins de douceurs pour mon cœur, que pour le ſien : ſa ſanté qui ſe fortifie, nous donne l'eſpérance de la voir à Rennes, au retour de mon pere, ainſi qu'il paroît le deſirer par la lettre qu'il lui a écrite. Elle ne l'a pas lue ſans verſer des larmes. Son cœur eſt digne d'entendre celui de mon reſpectable pere. Ah! mon amie, ne diſons plus, les bons cœurs ſont à plaindre. C'eſt un blaſphême qui ne doit plus nous échapper.

Il faut que je vous diſe que l'exilé

est venu dîner mardi avec nous. Dans le premier instant je me livrai au plaisir de le revoir ; mais la réflexion me fit désapprouver son retour ; il ne tarda pas à dissiper le mécontentement que je lui laissois voir. Il me dit que la chasse l'ayant mené au bois de L... il n'avoit pu se trouver si près de nous, sans venir lui-même savoir de nos nouvelles ; dès que je compris qu'il venoit pour s'en retourner, je lui fis très-bonne mine : à quoi bon, Constance, parer la vertu d'ornements inutiles ? Je trouve que l'affectation sied aussi mal au moral qu'au physique : la décence m'a forcée à l'éloigner de moi ; mais, je cesserois de mériter la condescendance qu'il a pour mes volontés, si j'exigeois des sacrifices qu'elle ne prescrit pas.

C'est en sortant de table que cette énigme, qui vous a fait vous égayer à mes dépents, m'a enfin été expliquée... Pas plutôt, Sophie.... Pas plutôt, Constance !... On ne peut porter plus loin la sottise ; car depuis que je suis au fait, je me suis rappellée mille propos de Madame de Tréville qui auroient dû m'éclairer. Mon erreur me

faisoit dire & faire cent extravagances tout le long de la journée. Je parlois à ce joli visage comme s'il eût pu m'entendre. Je faisois pis quelquefois..... Après avoir embrassé Madame de Tréville, je baisois aussi cette miniature, que j'appellois sa ressemblance... Elle me laissoit faire... En vérité! quand même nous avions un tiers.... Ce tiers se donnoit souvent les airs de vouloir m'en empêcher; & la contrariété produisoit son effet ordinaire; alors il regardoit sa mere, & je n'y comprenois rien.... Mardi, sortant de table, comme je vous l'ai déja dit, je jettois les yeux sur le pere du Marquis, qui est peint en grand, dans le sallon. Je dis à Madame de Tréville qu'il étoit bien étonnant que son portrait ne fût dans aucun endroit de sa maison, & que si elle avoit la complaisance de se faire peindre, je mettrois un grand prix à une simple copie. Je ne pus l'y faire consentir. » Rien n'est plus triste, me » disoit-elle, que d'arrêter les yeux » sur une figure, où les années ont » marqué leur passage. Tant qu'on est » jeune, n'eût-on que cet avantage,

» on multiplie ses plaisirs, en multi-» pliant son image : dès que la jeu-» nesse est passée, bien loin de faire » faire son portrait, on seroit tenté » d'effacer ceux qui sont faits, pour » les punir de n'avoir pas vieilli com-» me l'original «. Elle s'opiniâtroit, & moi aussi..... » Mais, me dit-elle, » que me demandez-vous, vous avez » un autre moi-même ? « Pour le moment je ne pensois pas à mon bracelet; j'expliquai mal son propos, & je me sentis rouge jusqu'aux cheveux : & la maniere dont ils me fixerent l'un & l'autre, acheva de me déconcerter. Madame de Tréville répondant toujours à son idée, au lieu de répondre à la mienne, me dit, en me prenant la main : » mon enfant, la bonne fortune de la » copie a devancé celle de l'original. » Le jour que vous vous emparâtes de » ce bracelet, j'étois loin d'imaginer » alors d'avoir jamais le droit de vous » l'offrir «. Comment, Madame ?.... Qu'est-ce donc ? Que voulez-vous dire ? — Quoi, ma fille, vous ne savez pas ?-- Je ne sais rien. --- Ce portrait... c'est... ---Qui ?.... le plus tendre & le plus heureux des hommes, s'écria le Mar-

quis, en tombant à mes genoux. -- Vous! --Oui, mon ange, dit sa mere. -- Ah ! Madame, avez-vous pu?... & dans ma surprise, je mis la main sur le ressort... Ce mouvement n'échappa pas au Marquis. Qu'allez-vous faire, me dit sa mere? -- Ce que je devrois sans doute, pour me venger d'avoir été trompée.... Par qui, ma fille? -- Par.... Par vous-même, reprit-elle; votre vengeance ne doit tomber que sur vous; gardez ce bracelet; c'est la punition que vous devez vous imposer. Je pensai que mon pere ne désapprouveroit pas cette décision, & je m'y conformai; ainsi finit cette ridicule scene, après laquelle j'appris qu'un bal où M. de Tréville avoit paru avec succès, vêtu en fille à l'âge de douze ans, avoit fait naître à sa mere l'envie de le faire peindre sous ce déguisement : à présent que je sais qu'il a servi de modele à cette miniature, je crois retrouver quelque-uns de ses traits : mais, savez-vous d'après qui il a réellement l'air d'avoir été fait? d'après moi, Constance; sans son air enfantin, & ses yeux un peu trop vifs, la ressemblance seroit parfaite : je ne

J'ai remarqué que le jour de l'explication; après avoir radoté deux heures sur le même sujet, nous avons renvoyé notre chasseur, qui n'a pas retourné à la chasse d'aussi bon cœur qu'il en étoit parti.

Un homme à cheval entre dans la cour;.... c'est un des gens de ma mere. Oh! Dieu, quel effroi me saisit! Elle a dû recevoir hier la lettre de mon pere.... On demande Laurence... Ah! mon amie, renvoyez-moi mon pere; ses affaires sont finies. Quels jours je vais passer jusqu'à son retour!... On m'apporte un billet de ma mere..... inlisible,.... effacé, les caracteres tremblants.... » Partez : je vous attends » à la poste de Ch...... je ne me sens » pas bien...... Partez!...... Sans voir Madame de Tréville! Ah! le puis-je? Je lui paroîtrois un monstre!.... Elle m'attend..... Pourquoi ne pas venir jusqu'ici?... Laurence est effrayée! ma mere a passé la nuit dans des crises pareilles à celles de sa derniere maladie..... On ne sait ce qui a causé ce nouvel assaut. Ah! je le sais bien moi. C'est le bonheur d'un homme qu'elle hait.... Mon amie, m'y voilà

donc arrivée à ce fatal moment ! & c'eſt moi qui l'ai hâté !.... Imprudente que je ſuis ! J'ai preſſé mon pere de l'inſtruire de ſes intentions ! .... La chaiſe eſt arrivée ; je ne ſais à quoi me déterminer ; Laurence me preſſe de partir.... Le bruit vient d'éveiller Madame de Tréville .... Oh ! Dieu, quel préſage ſera pour elle la conduite de ma mere !

*Fin de la premiere Partie.*

# LES SUITES

*D'UN*

# MOMENT D'ERREUR.

*SECONDE PARTIE.*

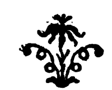


# LES SUITES
## D'UN
# MOMENT D'ERREUR.
## OU
# LETTRES
## DE MADEMOISELLE
## *DE KERESMONT,*
PUBLIÉES
PAR MADAME DE***.

---

*SECONDE PARTIE.*

---



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.
*Et se trouve à PARIS,*
Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.



# LES SUITES D'UN MOMENT D'ERREUR; OU LETTRES DE MADEMOISELLE *DE KERESMONT.*



## LETTRE PREMIERE.

*De Mademoiselle de Keresmont à Madame de Nainville.*

De Rennes, le .... 1748.

JE sors de la chambre de ma mere; depuis quelques instants elle semble livrée au repos, & mon esprit trop

agité pour se livrer au sommeil, a besoin de s'épancher avec mon amie : que ne puis-je verser tous mes pleurs dans son sein, & retrouver dans ses conseils, la force nécessaire, pour résister à mes peines. Ah ! Constance, la haine la plus invétérée, est le sentiment qui remplit le cœur de ma mere : elle ne daigne pas voiler son aversion, ni la motiver. Ses premiers mots, en me glaçant d'effroi, m'ont appris, que rien ne pourra jamais la faire consentir aux volontés de mon pere, qu'elle qualifie de projets odieux. Hélas ! j'ai perdu bien promptement, la tranquillité que j'avois retrouvée auprès de Madame de Tréville .... La sachant éveillée, je ne pus me déterminer à partir sans la voir. Elle s'apperçut que j'avois les larmes aux yeux : notre séparation lui parut en être la seule cause ; elle crut les tarir, en m'assurant qu'avant trois jours elle seroit à Rennes, qu'elle iroit en litiere, & que le desir de me revoir, & de présenter son fils à ma mere, augmenteroit son courage & ses forces. Je ne pus lui dissimuler qu'à la douleur de la quitter, se joignoit la crainte de

ne pas trouver ma mere dans des dispositions favorables. Que son procédé me paroissoit malhonnête..... Après m'avoir confiée à ses soins; me rappeler sans la prévenir, sans la remercier !.... me sembloit un indice de son mécontentement. » Ne vous alar» mez pas sans sujet «, me dit cette chere & tendre amie, » Madame de » Keresmont se souvient avec raison, » que son mari est pour moi un Dieu » tutélaire. Le titre de bienfaicteur » qu'elle partage avec lui, la dispense » des égards ordinaires ; d'ailleurs, » quand je ne serois pas redevable » aux auteurs de vos jours, de tout le » bonheur de ma vie ; dans la circons» tance actuelle, ce seroit certaine» ment à moi à faire les avances ; votre » mere n'est pas femme à l'oublier, » ni moi non plus, mon enfant. Jus» qu'à présent, je n'ai pu faire vis-à» vis d'elle aucunes des démarches que » mon cœur me suggéroit. J'attendois » qu'elle fût instruite par M. de Ke» resmont. Désormais, rien ne me re» tiendra; je vais lui écrire, & j'es» pere, lui peindre avec assez de force, » ma joie & ma reconnoissance, pour

» lui faire trouver un plaisir à com-
» bler un bonheur si vivement senti.
» Souvenez-vous, continua-t-elle, ma
» chere Sophie, des reproches que
» vous vous êtes faits pour avoir mal
» jugé Madame de Keresmont. Son
» amitié pour vous, en lui faisant sa-
» crifier des projets formés depuis
» long-temps, ne peut vous laisser dou-
» ter qu'elle ne consente à ceux de
» votre pere, quand elle saura que
» votre cœur les approuve «. Il est si doux de croire ce qu'on desire, que Madame de Tréville n'eut pas de peine à me faire partager sa sécurité; je la quittai calme & tranquille. L'espérance de la voir incessamment, & de ne la voir pas seule, rendit la joie à mon ame. Elle étoit si visible, que Laurence s'en apperçut. » Ah! Ma-
» demoiselle, me dit-elle, je vou-
» drois bien que votre satisfaction fût
» durable, mais je crains bien le con-
» traire: il y a quelque chose de
» surprenant dans tout ceci. Madame
» se portoit bien avant d'avoir reçu ses
» lettres: c'est en les lisant qu'elle est
» tombée dans cet état, dont tous
» ses gens sont si effrayés: il faut

» être fortement affectée, pour que » la santé en soit altérée dans l'instant » même ; sur-tout Madame, qui a » donné tant de preuves de sang-» froid & de courage. La révolution » que lui a causée la mort de cette » malheureuse femme, à la vérité bien » affligeante & bien effrayante, est la » seule époque où sa sensibilité ait » dérangé sa santé ; dans votre enfance, » continua cette fille, j'ai vu toute » la maison bouleversée par de mau-» vaises nouvelles qui s'étoient fausse-» ment répandues sur Monsieur le » Comte ; Madame seule étoit tran-» quille. Son propre danger ne lui fait » pas plus d'impression : j'étois auprès » d'elle quand elle eut la petite-vérole. » Son Médecin le lui apprit sans pré-» caution, elle n'en fut pas plus in-» quiete, & cherchoit au contraire à » nous rassurer «. Laurence m'impa-tientoit sans me persuader : je fondois ma tranquillité sur ce que m'avoit dit Madame de Tréville : mais ma sécurité ne devoit pas être longue; je la perdis en entrant dans le carrosse de ma mere, elle en fit descendre la Clairet, qui monta dans la chaise avec Laurence.

Cette fille en changeant de voiture, trouva le temps de dire, sans être entendue de sa maîtresse: » Mademoi-
» selle, ne contrariez Madame sur
» rien; sa santé exige les plus grands
» ménagements «. Ce conseil me parut sage, lorsque j'eus jetté les yeux sur ma mere; je lui vis tous les symptômes de l'état où elle étoit il y a un mois. Son incommodité fut le sujet de mes premieres paroles, & j'eus le temps de renouveller mes questions avant qu'elle s'occupât de me répondre; elle sembloit chercher le terme qui lui fuyoit. Au bout de quelques instants je nommai Madame de Tréville: à ce nom, la parole ne se fit plus attendre. » Savez-vous leur odieux pro-
» jet, me dit-elle? Ah! oui, sans doute;
» mais ne craignez rien; des nœuds
» si mal assortis ne seront jamais for-
» més. Quelle union! disoit-elle, en
» poussant de profonds soupirs, ma
» fille; que j'ai souffert par cette im-
» portune idée! Ta présence me con-
» sole; tu ne me quitteras plus. Grand
» Dieu! en quelles mains je t'avois
» confiée! Je frémis! « Ah! Madame, lui dis-je, calmez l'état où je vous

vois. Que la paix rentre dans votre cœur; je ſuis auprès de vous : éloignée ou préſente vous m'êtes également chere; les gens que je viens de quitter méritent votre confiance; leur attachement, leur reſpect pour mon pere & pour vous........ » Son » pere! s'écria-t-elle, avec le ton de » la terreur. « Son pere! à ce mot elle tomba dans un délire qui me pénétra de douleur & de crainte : ſon corps tremblant étoit auſſi agité que ſon eſprit; je ne pus ſoutenir plus long-temps un ſi triſte ſpectacle; je fis arrêter la voiture dont le mouvement me ſembloit devoir l'incommoder; ſa femme-de-chambre & la mienne vinrent à ſon ſecours; des ſels furent employés pendant près d'un quart-d'heure, ſans aucune apparence de ſuccès; au milieu d'une route iſolée, imaginez ma conſternation & celle de tous nos gens aſſemblés autour d'elle ſans qu'elle en reconnût aucun. La Clairet me dit qu'elle avoit eu trois criſes preſqu'auſſi fortes, depuis les lettres de Paris; & cette fille à qui je fis reproche d'avoir laiſſé partir ma mere à la ſuite d'une pareille fatigue

m'assura qu'elle s'y étoit opposée autant qu'il lui avoit été possible, mais que sa maîtresse avoit voulu être obéie. Lorsque le calme extérieur commença à se rétablir, nous nous mîmes en marche à pas lents, dans la crainte de troubler le repos qui sembloit vouloir s'emparer d'elle. Nous fûmes un temps considérable à gagner le village d'Aunoi........ Ma mere y passa deux heures, sans s'appercevoir qu'elle eût quitté sa voiture, & elle y fut replacée, sans paroître y donner plus d'attention. Je fis monter la Clairet avec moi; j'avois besoin d'un tiers pour dissiper une partie de mes craintes. Cette fille, que j'ai plus d'une raison de ne pas aimer, me les fit oublier, par l'attachement qu'elle me laissa voir pour ma mere. Ses larmes se mêlerent souvent aux miennes, qui n'ont presque pas cessé de couler jusqu'à présent, quoique Maudirac, dès que nous fûmes ici, m'ait assuré qu'il ne voyoit aucun danger. Mais tranquille sur sa santé, des objets moins importants, sans doute, ouvrent une autre source à mes larmes.

Les jours heureux que j'ai passés à Guitri, loin d'être un souvenir consolant, augmentent encore ma tristesse, en faisant naître mes regrets. Il ne m'est plus possible de conserver la sécurité que les discours de Madame de Tréville m'avoient inspirés. Le plaisir de la voir m'est sûrement interdit jusqu'au retour de mon pere ; & je me livrerois au découragement, si je ne connoissois la fermeté de celui qui doit décider de mon sort. Ses résolutions formées dans le silence, & fortifiées par des années de réflexions, ne peuvent être ébranlées par des préventions qu'un esprit malade s'exagere encore. Mais les combats qu'il aura à soutenir, les mépris que l'objet de son choix aura à essuyer, les humiliations que le Marquis partagera avec sa respectable mere, ne sont-ce pas pour moi des motifs d'une bien vive affliction? Je vais me trouver un sujet de discorde entre les auteurs de mes jours. Le cœur de ma mere, qui semble ne s'être ouvert pour moi que depuis l'époque de sa maladie, va se refermer à jamais : elle ne me pardonnera pas de résister à ses vo-

lontés, en me voyant voler au devant des ordres de mon pere. Je n'aurai joui un moment du bonheur de lui être chere, que pour regreter davantage d'être privée de sa tendresse... Mais, Constance, comprenez-vous comment il se peut faire que ma mere me suppose toujours une façon de penser entiérement opposée à mes véritables sentiments ? Cependant je n'ai point à me reprocher, d'avoir jamais voilé mon ame à ses yeux : ma sincérité au contraire, lui a souvent déplu. Il est bien étonnant, que sur deux objets également importants, elle se soit trompée aussi fortement. Sa premiére erreur lui a peut-être été inspirée par Mérac lui-même, & alors elle me paroît plus excusable. Mais elle m'a vu louer, admirer les vertus que mon pere payoit de la plus tendre amitié : j'ai cent fois applaudi à ses excessives bontés, en exaltant celui qui en étoit l'objet ; & cette conduite qui démontre au moins une estime distinguée, n'a pu l'empêcher de se faire illusion. Son opinion lui paroît devoir être universelle.

Le peu de mots que le bouleversement subit de ses organes lui a per-

mis de prononcer, m'annoncent de cruels instants. Que dis-je ?.... Il n'y aura point de terme à mon infortune, s'il n'y en a point à son inimitié.

Constance, l'avenir me fait frémir : suis-je donc née pour être malheureuse ? Mes jours heureux sont-ils déja écoulés ? Mon amie, l'abondance de mes larmes me force de m'interrompre ; si je suis plus courageuse demain, je reprendrai la plume avant de fermer cette lettre.

Après peu d'heures de sommeil, j'ai été éveillée par l'ordre de ma mere, qui a marqué une inquiétude extrême de ne pas me voir auprès d'elle. Dès que je suis entrée dans sa chambre, une apparence de joie s'est répandue sur son visage. Elle m'a peu parlé, mais elle ne cessoit d'avoir les yeux sur moi, & suivant tous mes mouvements, elle sembloit craindre que je ne m'éloignasse. Pour la tranquilliser, j'ai envoyé coucher ses femmes, qui ont passé la nuit auprès d'elle ; je leur ai dit que je resterois avec ma mere. Alors m'établissant à côté de son lit, j'ai vu avec plaisir celui qu'elle prenoit à recevoir mes soins. Elle s'est

endormie ; son sommeil dure encore ; j'en profite, ma chere Constance, pour vous donner de mes nouvelles. Peut-être n'aurai-je pas dans toute la journée un moment dont je puisse disposer ; je suis déterminée à ne la quitter que par son ordre. Quand le triste état de son esprit seroit la cause du desir qu'elle a de me voir, je ne m'en croirois pas moins obligée à la satisfaire. Ses fatales préventions ne m'aveugleront jamais sur l'étendue de mes devoirs, & si j'ai le malheur d'encourir sa disgrace, la certitude de ne la pas mériter, sera mon unique consolation.

Je vais écrire à Madame de Tréville, que l'état de ma mere ne lui permet pas de la voir. Je l'inviterai à ne pas venir à Rennes avant le retour de mon pere. Constance, suppliez-le de ne le pas différer. Vous m'avez mandé que ses affaires ne le retenoient plus ; j'ose lui demander le sacrifice de ses amusements.



LETTRE

## LETTRE II.

*De Madame de Naïnville à Mademoiselle de Keresmont.*

De Paris.

PAUVRE Sòphie ! que je vous plains d'avoir une imagination qui crée sans cesse des monstres, & de n'avoir personne pour les combattre. Encore un moment, & je vole à votre secours.

Ainsi que vous l'aviez prévu, M. de Nainville est arrivé avant sa lettre : mercredi, à onze heures du matin, on m'annonce un de ses amis..... Qu'il entre...... votre pere sourit, Madame de Nainville ouvre la bouche........ & se tait.......... Faites donc entrer : êtes-vous sourds ? Saint-Louis me paroissoit cloué à la porte ; l'impatience me prend, ce qui n'est pas rare, comme vous savez ; je me leve....... je cours, je sors de ma chambre, & je m'écrie : c'est lui ! c'est lui !.......... tandis qu'il m'embrasse de toutes ses forces. Sa mere, & M. de Keresmont, qui étoient

dans son secret, arrivent au bruit......! vous comprenez tous les déraisonnements du premier moment : ils n'ont pas duré, mon amie, & j'en dois faire honneur à M. de Nainville. La présence d'une mere qu'il aime tendrement, & d'une femme qu'il ne hait pas, n'a pu lui laisser oublier son *phénix*. — » Monsieur le Comte, » (se jettant au col de votre pere) » permettez que je vous félicite; en » faisant le bonheur du plus vertueux » & du plus reconnoissant des hom- » mes, vous vous en montrez le plus » grand....... « Ce début a été suivi de toutes les expressions de la joie & de la reconnoissance. Il ne feroit pas possible d'être plus pénétré d'un bonheur personnel : on eût dit que c'étoit lui qui étoit l'homme heureux. Votre pere a été sensible aux témoignages de ces sentiments. Le Marquis de Tréville, & celle qui va faire sa félicité, n'ont point cessé d'être le sujet de notre entretien, jusqu'à l'heure du dîner : les fatigues du voyageur, sa longue absence, ont été comptées pour rien. Une fois transportés en Bretagne, nous n'en sommes re-

venus que pour nous mettre à table.

Mais, mon amie, la joie de revoir, après tant d'inquiétudes, un homme que j'ai tant de raiſon d'aimer, a été promptement troublée, par la lettre qui m'apprend vos nouveaux chagrins, quoique moins réels qu'imaginaires, je les partage bien vivement. Quand mon amie s'afflige, je n'examine point, avant de m'affliger, ſi elle a tort ou raiſon : ſa triſteſſe m'attriſte quelle qu'en ſoit la cauſe; ſon objet actuel me paroît ſans fondement légitime. Cependant, en vous ſachant effrayée par de vaines terreurs, ſans partager vos craintes, je partage vos peines. On ſouffre réellement des maux qu'on appréhende, je le ſais, & j'ai grande pitié de vous. Mais, Sophie, remontez votre courage, votre pere part inceſſamment. Il vous écrit, & j'eſpere que ſa lettre diſſipera les nuages qui vous empêchent de voir les objets tels qu'ils ſont. Le ſeul qui me ſemble avoir droit de vous affliger, c'eſt la mauvaiſe ſanté de Madame de Kereſmont. Cet accident momentané & prévu par les Médecins, ne peut avoir de ſuites longues ni fâcheuſes. Les

mêmes remedes qui l'ont tirée de sa maladie, éloigneront les rechûtes, & parviendront à les prévenir. Vous le savez, & vous oubliez de vous le dire : vous oubliez bien autre chose ; le genre de la maladie vous est connu ; eh bien ! vous paroissez toute étonnée du dérangement d'un esprit malade ; vous prenez l'effet pour la cause, afin d'avoir un sujet de plus pour vous tourmenter. Vous dites : la haine de ma mere produit le dérangement de ses organes, & le désordre de son esprit ; il falloit dire : le désordre de son esprit, & le dérangement de ses organes lui font penser & dire ce qu'elle ne pensera & ne dira plus lorsqu'elle sera rétablie ; & quand même le sentiment que vous lui supposez seroit au fond de son cœur, quel prétexte couvriroit ses dédains ?........ Des dédains pour la respectable mere du Marquis de Tréville, & pour lui-même ! Sophie ! vous n'avez pu le penser ? Nous sommes persuadés depuis long-temps, qu'elle n'aime ni la mere ni le fils ; ils s'en passeront, Sophie ; mais elle ne peut les mépriser ; & leurs sentiments épuisés pour le pere & pour

sa fille, leur laisseront à peine appercevoir qu'elle leur refuse son affection. Croyez-vous qu'ils aient compté sa bienveillance & la douceur de sa société, au nombre de leurs jouissances futures?........... Votre pere même ne vous a-t-il pas fait entendre, que ses enfants seront tout pour lui, & qu'il ne prétend pas priver Madame de Keresmont, de l'indépendance dont elle a toujours joui? Sans qu'il me l'ait dit précisément, je suis convaincue qu'il entre dans ses projets de lui laisser la propriété de la terre qu'elle habite depuis si long-temps, & de vivre avec vous à Rennes, & dans ses autres châteaux, sans troubler l'isolation de sa femme. — Les projets de votre pere, Sophie, doivent être les vôtres. Ne rendez pas votre bonheur impossible en le faisant dépendre de tant d'objets différents.

Je conçois qu'il seroit doux de joindre à tous les genres de félicité dont vous allez jouir, la certitude qu'ils font partie de celle de votre mere; mais son caractere n'a jamais pu vous donner cette espérance. Otez un moment dans votre vie, où elle

s'eſt montrée occupée de vous ; vous l'avez toujours jugée, ainſi que tous ceux qui la connoiſſent, incapable d'être heureuſe par l'amitié ; & cette indifférence dont vous vous êtes plainte ſi ſouvent à votre amie, devoit vous être un garant que cette haine que vous lui ſuppoſez eſt imaginaire. Une ame froide ne ſait ni aimer ni haïr. La haine eſt un ſentiment auſſi violent que l'amour : inſatiable comme lui, & auſſi difficile à renfermer, à quelle marque avez-vous cru la reconnoître ? A des mots échappés dans des moments de délire ? Sophie ! les triſtes victimes d'un mal bien humiliant pour l'humanité, & qui ne devient que trop commun, prononcent dans les inſtants de leurs criſes, des paroles dont elles n'ont enſuite aucuns ſouvenirs. J'entre dans ces affligeants détails, pour vous ôter juſqu'au prétexte de vous tourmenter. Vous rougirez un jour d'en avoir cru votre imagination, de préférence à votre jugement ; ce n'eſt qu'à la longue, qu'on ſe défie de ſes preſtiges. Quand elle ne s'égare que pour ajouter les charmes d'une illuſion agréable à ceux de la réalité,

il n'y a qu'à la laisser faire ; mais on ne peut trop tôt l'arrêter, quand elle nous présente des fantômes qui troublent notre repos. Sophie, vous me demandez comment il est possible que votre mere se trompe sans cesse sur vos véritables sentiments ? Ne voyez-vous pas qu'elle vous traite comme tous les gens qui l'approchent, à qui elle suppose d'abord sa façon de penser, parce qu'elle la croit bonne & très-bonne. Ceux qui ont une grande opinion d'eux-mêmes, ont presque tous cette manie. Ne cherchez pas une autre cause de la fausse idée qu'elle prend de vos sentiments. En vivant dans le monde, vous trouverez mille gens qui lui ressemblent.

J'espere que votre premiere lettre me consolera de celle que j'ai sous les yeux. Les traces de vos larmes, sont à présent effacées par les miennes : je vous le disois en commençant, votre douleur me paroît déraisonnable ; mais elle m'afflige.

Votre pere qui vient de passer un moment avec moi, quoique moins aisé à attendrir que votre amie, est vivement touché : votre affliction le dé-

ſole ; il la condamne, ainſi que moi.... Vous l'aimez tendrement, m'a-t-il dit ; ſon pere l'idolâtre. Comment ſe peut-elle croire deſtinée au malheur ?......... Mon amie, il a raiſon.

## LETTRE III.

*De Mademoiſelle de Kereſmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes, le......

J'AI reçu, dans le même moment, votre lettre & celle de mon pere ; ſon extrême bonté, & votre amitié, ma chere Conſtance, me rendent la force dont j'ai beſoin pour m'élever au-deſſus des craintes qui naiſſent malgré moi dans mon cœur. *Le malheur ne peut atteindre la fille du vertueux Comte de Kereſmont, & l'amie de la tendre Conſtance.* Hélas ! pourquoi ne puis-je étayer ma ſécurité d'un troiſieme titre également cher à mon cœur ?......... Les menaces d'une mere irritée arrêtent ma plume......... Ce ne ſont

ſont plus les diſcours d'un eſprit malade, dont j'ai à vous rendre compte. Ma mere parfaitement rétablie, dès le lendemain de notre arrivée, s'eſt trouvée en état de travailler avec ſon Intendant. Son imagination actuellement tranquille, lui montre ſans doute les objets tels qu'elle les verra toujours. Si cela eſt, Conſtance, que peut eſpérer votre malheureuſe amie ?

J'ai vu ma merè prendre le ciel à témoin du ſerment qu'elle a fait, de m'ôter la vie de ſa propre main, plutôt que de me laiſſer porter le nom de Tréville. Oh ! vous, qui partagiez ma douleur, même en la croyant imaginaire, oſerez-vous blâmer mon déſeſpoir, en lui voyant une ſi juſte cauſe ?

C'eſt avant-hier, après une promenade aſſez longue, où je m'étois livrée au plaiſir de la voir applaudir à tout ce que mon cœur m'avoit ſuggéré pour lui plaire, qu'elle vint d'elle-même ſonder mes diſpoſitions. Après avoir pris la précaution d'ordonner qu'on nous laiſſât ſeules, elle me lut une lettre de mon pere, dans laquelle il lui mande ſes intentions ſur le Marquis de Tréville : ſon ton, ſon air, en

prononçant un éloge, dont elle retranchoit une partie (ne pouvant se démentir) en réveillant mes alarmes, me laisserent cependant loin d'imaginer ce que j'avois à redouter. » M. de » Keresmont, me dit-elle, après » qu'elle eut fini sa lecture, est bon, » généreux, bienfaisant. Son ame no» ble comme sa naissance, lui exagere » les loix qu'imposent la générosité. » Peu satisfait d'avoir tiré *du néant* » des gens que la fortune avoit con» damnés à y rester ensévelis, il veut » leur sacrifier, non-seulement ses ri» chesses, mais un bien mille fois » plus précieux. Aussi désintéressée que » lui, mais moins enthousiaste, je ne » souffrirai point son déshonneur, & » le malheur de ma fille. Destinée aux » plus grands partis de la province, » Sophie, vous serez maîtresse de » choisir. Les plus illustres maisons » envient notre alliance : soyez sûre » de l'empressement général, dès qu'on » verra M. de Keresmont de retour; » j'ai déclaré à tous ceux qui se sont » voulu mettre sur les rangs, que lui » seul avoit droit de disposer de ma » fille : j'avois mes projets alors; je ne

» prévoyois pas, a-t-elle ajouté, en
» faiſant un profond ſoupir, que vos
» refus, & ſes bizarres deſſeins, s'op-
» poſeroient à leur ſuccès.......... Ma
» condeſcendance pour votre incroya-
» ble répugnance, ne me laiſſe pas en
» doute ſur votre empreſſement à m'o-
» béir : écrivez à M. de Kereſmont;
» dites-lui, que je vous ai communi-
» qué ſa lettre, & faites-lui la même
» réponſe que j'ai reçue de vous lorſ-
» que je vous ai parlé de M. de Mérac.
» N'appuyez que ſur votre répugnance,
» & ne la motivez pas. Vous trouverez
» en lui autant d'indulgence que vous
» en avez trouvé en moi. Il veut éga-
» lement votre bonheur, mais il s'abuſe
» ſur les moyens «.

Mon amie, vous comprenez ce que je ſouffris pendant cet incroyable diſcours...... *Des gens tirés du néant !*....... qui deſcendent de la même tige que mon pere !....... A quel point la paſſion peut nous aveugler !....... Cependant, l'indulgence dont elle m'aſſuroit, en me rappellant la ſienne, me fit eſpérer d'en trouver dans ſon cœur, pour les ſentiments du mien......... Ses yeux ne m'annonçoient point de colere;

je m'enhardis. Vos bontés, lui dis-je, vous assurent de mon immortelle reconnoissance. Le sacrifice que vous avez fait à mon bonheur, en renonçant à vos desseins sur moi, ne sortira jamais de ma mémoire, & redoublera, s'il est possible, & mon respect & ma soumission. Cet instant est le seul de ma vie, où la douceur de vous obéir me soit interdite......... Constance, son regard alors me fit trembler !...... » Vous ne pouvez » m'obéir ! « reprit-elle avec indignation......... puis s'adoucissant dans l'instant : » reprenez cette indiscrete parole, ma fille ; votre mere n'auroit jamais dû l'entendre ; hâtez-vous de la » lui faire oublier. --- Madame, les ordres de mon pere, --- » ne sont pas plus » sacrés que les miens ; il les révoquera à votre premiere instance, j'en » réponds : bannissez une crainte qui » m'offense ; si vous craignez de lui » déplaire en lui résistant, qui peut » vous rassurer quand vous tardez à » m'obéir ? Cette différence dans votre » conduite, annonce celle de vos sentiments : mais, sans m'arrêter à vous » la reprocher, je vous donne le moyen » d'en obtenir le pardon : annoncez

» vos refus à M. de Keresmont ; je me » charge de les justifier «. Mon amie, l'état dans lequel je me trouvois est impossible à décrire. Ses yeux fixés sur les miens, que je baissois à tout instant, marquoient visiblement le trouble de mon ame. » Fille ingrate, reprit-» elle, avez-vous éprouvé de moi la » même résistance ? Mon cœur s'est-il » fermé au vôtre un instant ? La certi-» tude que vos refus étoient injustes, » ne m'a point fait user de mon auto-» rité pour les combattre : aujour-» d'hui vous la méconnoissez cette auto-» rité, lorsque je ne m'en sers que » pour vous préserver du plus grand » des malheurs «. Ma mere, ai-je dit, en tombant à ses genoux ; c'est mon bonheur que vous desirez, votre tendresse m'en assure ? — » Oui, mon en-» fant, « en me pressant dans ses bras. Eh ! bien, ma mere, mon bonheur, ma félicité, ma vie même, sont attachés aux liens que mon pere veut former.

Ses bras passés autour de moi, s'en retirerent avec précipitation, & poussant son fauteuil avec vivacité, elle se recula, comme pénétrée d'horreur,

à la vue d'un objet déformais odieux.

Le faififfement lui fit garder quelques inftants de filence, pendant lefquels je n'oubliai rien pour juftifier mon penchant. Ma bouche, fidele interprete de mon cœur, lui peignit les vertus de celui qui l'a fait naître. Je lui dis que le fentiment qui m'attachoit à lui, n'avoit pas attendu les ordres de mon pere; qu'il étoit né, pour ainfi dire, avec moi; & je difois vrai, Conftance. Ne croyez pas que l'époque d'une paffion qui ne finira qu'avec ma vie, foit auffi nouvelle que celle dont elle eft le prix.

Je m'épuifois à prolonger un difcours, que peut-être ma mere n'entendoit pas. Chaque idée qui fe préfentoit à mon efprit, me paroiffoit celle qui devoit l'attendrir. Je lui montrai Madame de Tréville, fon fils, éternellement occupés du foin de lui plaire : leur éloge tant de fois répété, lui fit rompre enfin le filence.

» Pour autorifer votre obéiffance, » me dit-elle, vous la couvrez du voile » d'une honteufe paffion, dont vous » ofez vous faire un rempart contre » mon autorité. Qu'attendez-vous de

» cet excès d'audace ? ma haine.........
» vous la méritez, & vous la desirez,
» peut-être, afin de justifier celle que
» vous avez pour moi «........ Moi vous
haïr ! m'écriai-je en fondant en larmes : ah ! ma mere, n'accablez pas votre malheureuse fille ; votre amitié a toujours été l'objet de mes vœux. --- » Si
» vous la desirez, soyez-en digne «.
--- Je la suis par mon respect, par ma tendresse. --- » Prouvez-le par votre
» soumission. Mon silence & mes larmes furent ma seule réponse.........
» Avant la fin du jour, reprit-elle, si
» mes ordres ne sont pas exécutés,
» oubliez que vous avez une mere. Je
» ne me souviendrai d'avoir une fille
» que pour me plaindre au ciel de me
» l'avoir donnée....... Allez, & ne re-
» paroissez devant moi, qu'après m'a-
» voir obéie.

Constance, elle me laissa, & pendant plus d'une heure restée dans la situation où je m'étois mise en tombant à ses pieds, je croyois toujours entendre ses dernieres paroles. Ma douleur plus forte que mon courage, me jetta dans un abattement, qui tenoit de l'imbécilité ; je ne prenois aucun

parti, & ne voyois point de terme à mon irréſolution, lorſque ma mere rentra dans la chambre où elle m'avoit laiſſée.

» Levez-vous, Sophie, me dit-elle, « d'une voix qu'elle s'efforçoit en vain de rendre naturelle......... La gêne de la poſition où, ſans m'en appercevoir, j'étois reſtée ſi long-temps, m'ôta la force de me lever. Elle me tendit la main, & ne la retira point lorſque je la portai à mes levres. L'eſpérance renaît promptement dans mon cœur, ma chere Conſtance. J'en ſentis dans l'inſtant la conſolante douceur : ma mere eſt attendrie, diſois-je en moi-même; elle me rendra ſes bontés; elle aimera ſon gendre. Eh ! comment ne pas l'aimer? Vous allez voir combien dura cette erreur trop flatteuſe.

» Pour vous arracher de mon cœur, » me dit ma mere, il faudroit le dé-» chirer ! N'abuſez pas, Sophie, d'un » aveu, qui, en vous prouvant ma ten-» dreſſe, me donne de nouveaux droits » à la vôtre..... Ecoutez-moi, ma fille, » voyant que j'allois lui répondre : en » réſiſtant à ma volonté, vous ima-» ginez que mon reſſentiment cédera

»à vos instances, ou aux ordres de
» M. de Keresmont, & que le temps
» & vos soins rameneront l'amour
» maternel dans un cœur qu'il remplit
» depuis votre naissance ; vous vous
» trompez.......... Cependant, Sophie,
» que m'avez-vous vu chérir à l'égal
» de ma fille ? Isolée dans l'univers,
» je n'ai souffert la vie que pour vous
» rendre heureuse : rien ne m'y atta-
» choit ; insensible aux honneurs, aux
» plaisirs, aux richesses, j'ai vécu sans
» connoître le bonheur & sans le de-
» sirer.

» L'espoir d'être témoin de votre
» félicité, me consoloit quelquefois
» de l'ennui attaché à ma triste exis-
» tence. La sensibilité que vous laissiez
» appercevoir dès votre plus tendre
» enfance, me donnoit des craintes.....
» Je cherchois à la modérer, & sur-
» tout à en diriger les effets. Voilà quel
» a été mon but, dans les leçons & les
» exemples que je vous ai donnés, de-
» puis que la mort de Madame de
» Beaumanoir vous a rendue à mes
» soins. Sur tout autre objet vous avez
» surpassé mes espérances : si mon ex-
» térieur sérieux & froid, vous a sou-

» vent dérobé les témoignages de ma
» tendresse, rien n'a pu vous laisser
» imaginer qu'il existât un être qui
» vous balançât dans mon cœur. D'a-
» près cette certitude que rien n'a dû
» ébranler, comment n'êtes-vous pas
» effrayée de former des projets de
» bonheur que je réprouve? Eclairée
» par l'expérience, l'avis de votre
» mere peut-il vous paroître suspect,
» quand vous êtes certaine de son
» amitié? Votre intérêt est-il différent
» du sien? En ai-je d'autres que de vous
» voir heureuse? Eh! quand je vous ar-
» rête sur le bord du précipice, pou-
» vez-vous sans trembler vous échapper
» de mes bras?

» La volonté de M. de Keresmont
» opposée à la mienne seroit une trop
» foible excuse. Vous l'avez senti, &
» vous ne vous y êtes pas arrêtée: son
» aveugle amitié pour un homme qui
» ne tient à lui que par ses bienfaits,
» produit l'effet de la passion; l'enthou-
» siasme offusque le jugement comme
» elle, & tant que le charme subsiste,
» on ne voit les objets que sous la
» forme qu'il leur donne. Un instant
» suffira pour l'éclairer, je le dois.......

»j'y ſuis déterminée !« dit-elle, avec l'air & le ton de la plus amere douleur......... »Mais, Sophie, ſi vous ne »le prévenez ce malheureux moment, »un être que vous prétendez chérir..... »perdra, & l'honneur & la vie......

Mon amie !...... Mon pere !....... ſecourez-moi : mon effroi ſe renouvelle en traçant des paroles qui retentiſſent continuellement dans mon cœur.

La révolution que j'éprouvai, tarit les larmes que je ne ceſſois de répandre depuis le commencement de ſon diſcours ; je devins pâle, froide & tremblante. Ma mere effrayée ſonna ſes femmes. Leurs ſoins calmerent l'agitation extérieure : mais dans quel trouble étoit mon eſprit ? Conſtance, jugez-en vous-même....... *Un être que je prétends chérir !*....... Grand Dieu ! Quel effroyable myſtere ? car malgré mes inſtances, on ne m'a point éclairée....... Ce redoutable ſecret révélé à mon pere, ſi je n'obtiens pas qu'il porte ailleurs ſon choix, ne fera divulgué que par l'opprobre & la mort !...... Ah ! mon amie, comment me délivrer de mes terreurs ?......... Ma mere n'eſt point fauſſe : quel intérêt a-t-

elle......... Eh ! le puis-je savoir ? Entourée de ténebres, l'obscurité s'accroît, par les efforts que je fais pour la dissiper. Prosternée à ses pieds, j'ai vainement employé les prieres & les larmes pour pénétrer son odieux secret ; renfermé dans son cœur, il n'en sortira que pour accabler le coupable, dont il sera l'arrêt. Alors, continua ma mere, vos douleurs seront superflues, rien ne pourra changer son sort.

La bonté de mon pere m'est connue ; vous cherchez en vain à m'épouvanter, m'écriai-je : rien de ce que j'aime ne peut être criminel ! Mais, si par une fatalité, que je ne puis comprendre, les apparences ternissoient la vertu la plus pure, l'amitié obtiendroit sa grace, & feroit taire la févere équité. Constance, écoutez sa réponse : » la » pitié de M. de Keresmont ajouteroit » à son supplice en accroissant ses re» mords. Mais pour terminer un inu» tile débat, Sophie, entendez mes » serments ; j'en prends à témoin » l'auteur de toute la nature. Si je de» viens parjure, puisse-t-il me livrer à » des tourments éternels comme lui ! » Jamais le lien conjugal ne vous fera

» porter le nom de Tréville : avant de » consentir à une union si funeste, ma » main vous ôtera la vie que vous » tenez de moi ! « Ces horribles serments, prononcés avec une force surnaturelle, épuiserent celles de ma mere ; je la vis défaillir à son tour. Son danger me tira de l'absorbement dans lequel ses imprécations m'avoient plongée. Je volai à son secours, mes soins furent insuffisants ; on vint à nous, sa foiblesse fut longue ; en reprenant ses sens, ses yeux me cherchoient & sa voix m'appella. Je me traînai auprès de son lit, mais sans pouvoir lui parler ; des soupirs qui s'échappoient avec peine, furent pendant long-temps ma seule réponse à un discours dont je n'ai retenu que la moindre partie.

Persuadée que ses affreuses menaces, avoient entiérement banni l'espoir de mon cœur, ma mere voulut démontrer à mon esprit, que les chimériques sentiments que je croyois avoir, au lieu de me conduire au bonheur, m'en auroient éloignés. Elle parut convaincue, que le desir de ressembler à mon pere, dans ses goûts & dans son héroïque générosité, étoient le principal

motif de mon entêtement. J'avois pris l'expression de la reconnoissance du Marquis pour de l'amour, & je m'étois également trompée sur l'état de mon propre cœur; comment, à mon âge, auroit-on plus que de l'amitié, pour un homme de l'âge de M. de Tréville? Quel agrément peut-on attendre d'une société si disproportionnée? » Vous vous abusez, me répétoit-elle continuellement; vous connoîtrez un jour l'impétueux amour. » N'attendez pas qu'il vous éclaire » pour renoncer à votre erreur. Votre » cœur est fait pour sentir les mouve- » ments de la nature; écoutez sa voix, » continua-t-elle, en s'attendrissant. » Croyez une mere qui vous aime, » & qui ne desire que votre bonheur. » Ne la forcez pas à remplir un ser- » ment, barbare, mais irrévocable. » Veuillez triompher d'une fantaisie, » qui peut avoir les suites les plus fu- » nestes, & la paix régnera autour » de vous. Que M. de Keresmont dis- » pose de ses biens en faveur du Mar- » quis de Tréville, j'y consens; je suis » prête à y joindre les miens : mes » bienfaits tomberont sur lui & sur sa

» famille, si je retrouve ma fille.
» Croyez-vous à présent, Sophie,
» qu'une prévention injuste s'oppose à
» vos vœux indiscrets ? « Je recouvrai enfin la paróle. Ma mere, si vous ne le haïssez pas, quel obstacle ? — » Il
» est insurmontable. Vous abusez de
» la bonté de votre mere. Il ne sera
» bientôt plus temps d'y avoir recours.
» Si votre soumission ne prévient l'ar-
» rivée de Monsieur de Keresmont,
» ne vous en prenez qu'à vous-même
» des maux que vous allez causer «.
Apprenez-m'en la cause, dis-je, avec une vivacité dont je ne fus pas la maîtresse : si vous voulez que je renonce aux plus chers sentiments de mon cœur, montrez-moi que l'objet en est indigne. Effrayée par des serments qui ne peuvent être irrévocables, puisqu'ils affectent à la fois la nature & l'humanité, j'ai contenu ma trop juste indignation. Vous commandez un sacrifice impossible tant que l'honneur ne l'exigera pas : vous parlez de coupable, de crime ?........ Mon cœur en se donnant s'est donné à la vertu...........
Vous reprendrez, dites-vous, la vie que vous m'avez donnée, si, soumise

aux volontés de mon pere, je comble le bonheur d'un amant chéri? Quelle horreur! & pourquoi me forcez-vous à vous reprocher votre barbarie?

Ma mere, dis-je, en revenant à moi, pardonnez aux effets d'un désespoir que vous avez causé, & daignez un instant prendre la place de votre malheureuse fille. Adorée du Marquis de Tréville, si le payant de retour, on exigeoit de vous de renoncer à lui, sans raison, sans sujet légitime, sa fortune, son âge, vous paroîtroient-ils des motifs suffisants pour l'arracher de votre cœur? Ah! ma mere, vous vous attendrissez; en la voyant fondre en larmes, les miennes coulerent en abondance; je la serrai dans mes bras, & pendant quelques instants, je crus avoir triomphé du malheur!........ Je veux le croire encore. Je ne résisterois pas à la certitude de mon infortune........ Mais!....... ces horribles serments!...... Ils outragent le ciel...... il ne permettra pas....... Eh! ce cruel secret!....... Si l'absence de mon pere duroit encore un mois, il ne reverroit plus sa malheureuse fille.

Effrayée en vous répétant les discours

cours de ma mere, comme à l'inſtant qu'elle me les adreſſoit, je n'ai pu achever le récit de cette fatale journée ſans m'interrompre. Ce mêlange de tendreſſe & d'horreur, augmente ma terreur, & confond ma raiſon.......... *Son avis ne peut m'être ſuſpect*, & ſi je l'en crois, *ce que j'aime eſt criminel !....... Mon bonheur lui eſt cher !* & cependant elle auroit la cruauté de m'arracher la vie !.......... Quelle affreuſe contradiction ! & pas un moment de délire ! Non, Conſtance, jamais elle n'eut plus de préſence d'eſprit ; jamais elle n'a mis plus d'ordre & de ſuite dans ſes diſcours : toutes ſes actions ſe reſſentent du rétabliſſement de ſa ſanté. Elle commande, elle agit avec autant de ſang-froid que de prudence ; les différents arrangements qu'exigent notre nouvelle habitation, lui ont ſervi de prétexte pour ne recevoir perſonne. M. de Mérac eſt le ſeul excepté. Il a paſſé hier deux heures avec elle, & ce matin encore autant. Cet homme eſt capable d'avoir tramé ce tiſſu d'horreurs. Ma mere peut être aveuglée, par l'idée qu'elle a de ſa vertu. Oh ! mon pere, venez

ſecourir votre fille infortunée. Votre préſence diſſipera les ténebres dont je ſuis entourée. Mais, Conſtance, ſi, preſſant ſon retour, j'allois hâter ce malheureux moment?......... Si de funebres clartés, en revoyant ſon ami, le forçoient....... Ah! qu'il ne revienne point, qu'il renonce à ſa famille, il perdra moins qu'en perdant le vertueux objet de ſon attachement.

Mais, revenons, s'il eſt poſſible, à ce qui ſe paſſa, après ces courts inſtants, où la ſenſibilité ſembloit me rendre ma mere : » ſi j'étois à votre » place, (me dit-elle) & qu'on m'eut » fait entendre les menaces que vous » me reprochez, ſaiſie d'une reſpec- » tueuſe frayeur, j'en détournerois les » effets, ſans en demander la cauſe...... » Il faut, dites-vous, que l'honneur » commande le ſacrifice que j'exige; » depuis quand votre mere n'en eſt- » elle plus l'interprete? & dans quels » inſtants de ma vie, m'avez-vous vue » vous impoſer des loix qu'il réprou- » ve?........ Ma fille, vous vous égarez » de plus en plus : nous avons toutes » deux beſoin de repos; après quel- » ques heures de tranquillité & de ré-

» flexion, j'eſpere vous voir plus d'ac-
» cord avec la raiſon. Si elle vous ra-
» mene dans le chemin du devoir,
» je ne vous ferai pas attendre l'oubli
» total de cette malheureuſe journée «.
Je me retirai; en effet, j'avois beſoin de repos, & plus encore de me trouver ſeule. La pauvre Laurence, inconſolable de l'état où elle me voyoit, chercha à diſſiper mon accablement, en me parlant de l'objet le plus cher à mon cœur : il eſt à Rennes, ma chere Conſtance; il a demandé avec inquiétude à cette fille, qu'il a rencontrée par hazard, quelle raiſon lui interdiſoit la maiſon de ma mere? Elle a voulu alléguer ſa mauvaiſe ſanté, mais ce prétexte n'a pu lui paroître plauſible. Les viſites de Mérac dont il eſt inſtruit, lui ont appris que l'excluſion le regarde perſonnellement : vous comprenez quelles ſont ſes alarmes; mais qu'il eſt loin de voir ſon malheur dans toute ſon étendue!

Malgré le courage que vous m'avez rendu, & malgré la confiance que mon pere m'ordonne de prendre en ſes bontés, vous voyez qu'il m'eſt impoſſible de ne pas trembler, en jet-

tant les yeux sur cet impénétrable avenir. Mon esprit épuisé par de vaines conjectures, ne m'a pas permis de vous écrire hier. J'ai employé le peu de forces qui me restoient à écrire à ma mere ; je lui ai montré la vivacité de mon penchant, pour un homme qui m'en paroîtra digne, tant qu'elle ne levera pas le voile dont elle couvre les forfaits qu'elle prétend devoir m'en éloigner. Je lui ouvre mon cœur comme à mon amie ; je lui rappelle tous les instants de ma vie, où mes sentiments pour le Marquis ont éclaté à ses yeux à l'abri de l'innocence de mon âge. Hélas ! mon amie, mille circonstances m'auroient éclairée sur l'espece de mon affection, si elles n'eussent pas précédé le développement de ma raison ; & en me reportant sur le passé, j'y vois la preuve que mon attachement est né avec moi.

J'ai envoyé ma lettre à ma mere, & ne l'ai point vue depuis ; j'allois me présenter ce matin chez elle. Mérac est arrivé ; il n'en faut plus douter, cet homme a tendu le piege où elle s'est laissée prendre. Après une conversation fort animée, Laurence m'a

dit qu'elle s'étoit terminée par les larmes de ma mere, qui changeoit sensiblement le son de sa voix. » Mais » songez que vous ne devez plus reparoître ici, a-t-elle répondu à ses dernieres paroles «.

Cette défense ne peut que m'être avantageuse. Je craignois qu'on ne le fît servir auprès de mon pere, de témoin & d'accusateur. Mon imagination s'épuise en d'inutiles recherches... Constance, ma mere qui va monter en carrosse, me fait proposer de l'accompagner. Si je rentre avant le départ du courier, vous saurez pour quelle raison elle a voulu me voir.

Deux heures de promenade dans le bois de H......... ne m'ont rien appris des dispositions actuelles de ma mere. Ma santé lui a fait desirer que je prisse l'air; son Intendant en tiers avec nous, ne m'a pas permis de lui parler de ma lettre. Il l'a entretenue de nos affaires; & sans prêter beaucoup d'attention à leurs discours, j'ai cru remarquer de l'affectation dans l'énumération des biens immenses que notre maison possede, ainsi que dans les éloges qu'il a donnés à la sage administration de

ma mere, pendant l'abſence de mon pere. On l'attend la ſemaine prochaine. Ah ! mon amie, je deſire & je redoute également ſa préſence.

## LETTRE IV.

*De Mademoiſelle de Kereſmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes le........

CONSTANCE, j'ai vu le Marquis, il ſort d'ici, de chez moi. Vous ſavez les défenſes, elles ſubſiſtent encore ; mais, ce matin, avant le lever de ma mere, Laurence prête à rentrer dans l'Hôtel, l'a trouvé ſi tourmenté par ſes inquiétudes, & par le deſir de me voir, que cette fille qui l'aime depuis qu'il eſt au monde, a conſenti qu'il la ſuivît dans mon appartement. Le Suiſſe le voyant avec elle, a cru, ſans doute, qu'elle étoit autoriſée. Concevez ma ſurpriſe & ma joie : ah ! je ne la lui ai pas cachée. Pendant quelques inſtants, livrée au plaiſir de le voir, le ſentiment de mes peines

s'eſt effacé non-ſeulement de mon cœur, mais de ma mémoire. Il me les a rappellées, en ſe plaignant amérement d'avoir été privé ſi long-temps du ſeul bien qu'il deſire. Je n'ai pas eu la barbarie de lui faire partager mes craintes, ni la fauſſeté de les lui cacher entiérement; vous êtes digne d'être l'ami de mon pere, lui ai-je dit, en oſant arrêter mes yeux ſur les ſiens: vous ne donnerez jamais à l'envie, le plaiſir de le voir, rougir de ſon choix! Votre ame auſſi pure que la ſienne, ne craint point l'œil curieux de la malignité, & triomphera du venin de la calomnie; mais juſqu'à ſon retour ne vous expoſez pas à des orages que ſa préſence diſſipera en un inſtant. Plus de détails ſeroient inutiles; un plus long ſéjour ſeroit dangereux. Partez, avec la certitude qu'en vous quittant je partage vos regrets.

Son inquiétude excitée par ce peu de paroles, n'a pu ſe calmer, que par l'aſſurance vingt fois réitérée que la mort ſeule pourroit m'empêcher d'être à lui. » Puiſque je ne puis vous » voir, m'a-t-il dit, dans l'abſence de » M. de Kereſmont, je vais à ſa ren-

» contre. Je hâterai ſon retour, & je
» ſouffrirai moins loin de vous quand
» je ſerai près de lui «.

Je n'ai pu qu'approuver une réſolution qui m'ôte l'inquiétude de le ſavoir dans la même ville que Mérac; je crains tout d'un homme que l'intérêt, l'amour & la jalouſie, rendent ſon ennemi. Juſqu'à préſent il ne paroît pas que ma mere ait appris l'oubli qu'on a fait de ſes ordres; j'ai dîné avec elle : la préſence du Docteur a rendu la converſation générale; il ſemble qu'elle craigne de ſe trouver ſeuſe avec moi : elle ne m'a pas encore parlé de ma lettre; c'eſt avant-hier cependant que je la lui ai envoyée; je ne ſais que penſer de ſon ſilence : elle va ſe promener encore aujourd'hui; j'ignore ſi je ſerai ſeule avec elle. Maudirac approuve fort cet exercice : elle a promis de le recommencer tous les jours. Si mon eſpérance n'eſt pas déçue, il ne s'en paſſera plus que ſix, avant celui qui me ramenera mon pere : je penſe que le Marquis le trouvera aux portes de Paris; quand je les croirai réunis, il me ſemble que je ſerai plus tranquille. Si mon pere lui apprend mes

trop

trop justes alarmes, les pourra-t-il pardonner à celle qui les cause ? En m'éloignant de ce malheureux jour, j'ai peine à croire mes souvenirs.... Ma mere a voulu m'intimider ; mais jamais son cœur n'a formé le barbare dessein dont frémit la nature.... J'ai honte de ma crédulité ; je l'offense bien plus, en m'effrayant de ses serments, qu'en conservant dans mon ame un sentiment qu'elle improuve. Si ma désobéissance m'avoit entiérement bannie de son cœur, & qu'elle se préparât à la punir par le premier des crimes, pourroit elle supporter ma présence ? Mon amie, ma frayeur étoit celle d'un enfant, j'ai du moins bien envie de le croire..... Elle m'envoie chercher ; nous serons seules ;..... je tremble ;...... mes craintes se renouvellent. Ah ! ciel, daignez me protéger !

Le tête-à-tête, qui m'alarmoit tant, n'étoit pas redoutable : ma mere a gardé un profond silence ; livrée entiérement à ses réflexions, elle ne sembloit pas s'appercevoir que je fusse avec elle ; & le jour étoit fini, sans qu'elle y eût fait attention. Ses gens étonnés

d'une si longue course, qui devenoit fatigante pour les chevaux, ont pris sur eux de lui représenter qu'ils auroient de la peine à la ramener à Rennes : effrayée de voir sa voiture s'arrêter sans son ordre, elle s'est presqu'évanouie. Des sels qui ne me quittent pas, depuis le malheur qui a altéré sa santé, l'ont empêchée de perdre connoissance. Elle a été embarrassée pour justifier une terreur si déplacée..... La nuit, l'isolation, le bois, ..... mais la vraie raison qui la rend fort à plaindre, c'est l'effet toujours subsistant de la révolution qu'elle a éprouvée : le genre nerveux une fois attaqué, laisse des impressions éternelles, heureuse encore qu'elles n'agissent que sur le premier mouvement, & que le jugement ne s'en ressente plus à l'avenir.

En rentrant elle a voulu rester seule, je ne m'y suis pas opposée ; voilà vraisemblablement la vie que nous menerons jusqu'à l'arrivée de mon pere. Je ne m'attendois pas qu'après ses menaces & ses serments, elle cessât de renouveller ses ordres, & qu'en me voyant persister dans ma

désobéissance, elle se conduisît si paisiblement avec moi. Mon amie, je sens de plus en plus mes terreurs se dissiper. Je ne suis pas cependant encore tranquille; je ne pourrai me croire tout à fait en sûreté, que dans les bras de mon pere. Mais je suis en état de l'attendre, & depuis que j'ai quitté Guitri, il y a eu une infinité d'instants, où je ne m'en croyois pas la force. Si je vous avois bien peint le sang-froid de ma mere, la force de ses raisonnements, la simplicité de ses expressions, lorsqu'elle vouloit me persuader l'inutilité de mes espérances; l'air de vérité, le trouble, l'indignation, l'horreur qui s'emparoient d'elle, lorsqu'en lui ouvrant mon cœur, je lui montrois l'amour méprisant ses menaces; vous auriez tremblé pour votre amie, & mon désespoir vous eût paru ma seule ressource. Si j'étois destinée à rougir de mon amant, à le voir l'objet du mépris de mon pere, & peut-être de sa vengeance... Si croyant suivre les loix de l'honneur, ma mere !.... Ah ! grand Dieu ! si déja je suis arrivée à la fin de ma carriere, faites-moi succomber sous le

poids de mes alarmes & de mon affliction ; mais préservez-moi de l'horreur de voir ma mere s'abreuver de mon sang.

Quel que soit le destin qui m'attend, je sens au fond de mon cœur la paix de l'innocence : aucunes actions, aucuns sentiments ne me font connoître les remords. L'injustice de ma mere n'a point éteint mon attachement ni mon respect. Je la plains, je la blâme, mais je ne la hais point... Loin de me reprocher les tendres sentiments que m'inspire l'objet de son aversion, je m'en glorifierois aux yeux de l'univers. L'amour de la vertu a déterminé mon choix : en l'aimant, c'est la vertu que j'aime, & ma tendresse est pure comme l'objet qui l'a fait naître. J'étois fiere d'être la fille de mon vertueux pere ; l'époux qu'il me destine ajoutera à ma gloire ; & mes efforts pour les imiter, ajouteront à mes propres vertus. Adieu, ma chere amie.

## LETTRE V.

*De Madame de Nainville, à Mademoiselle de Keresmont.*

De Paris.

VOTRE pere va partir ; c'est lui qui vous portera cette lettre. Sans chercher d'autre cause aux incroyables discours de sa femme, que l'aliénation de son esprit, il ne veut s'en rapporter qu'à lui, du soin de rassurer sa chere & malheureuse fille : malheureuse, sans doute, d'avoir à gémir sur l'état d'un des auteurs de ses jours, mais d'ailleurs la plus heureuse, comme la plus aimable des créatures. En voyant un pere si tendrement aimé, vous perdrez dans ses embrassements le souvenir des jours cruels qui auront précédé son retour. Pauvre Sophie ! il est bien temps de goûter le bonheur. Ah ! Dieu, quelle femme ! mais c'est votre mere ; ...... son état.... oui, il faut la plaindre. Cependant votre lettre en route depuis

trois jours.... Votre pere y sera autant; que ce terme est long à mon impatience! Mon amie, il m'a promis de m'écrire.... mais en vous voyant je lui permets de m'oublier.... J'ai fait jurer à Charles de me donner de vos nouvelles en mettant pied à terre.... Mais rien ne me rassure; ce n'est que sur vous que je compte. Un mot, un mot:.... vous savez si je suis votre amie? si je tremble quand vous tremblez?.... Jugez de mon effroi.

*Ces discours!... Ces serments!..* Ah! ce malheureux Tréville, comment vous laisse-t-il exposée à la violence d'un esprit égaré? Que fait-il? Ose-t-il dire qu'il vous aime?.... Mon amie, c'est moi qui ai la tête perdue; votre lettre a produit le même effet sur toute la maison: Madame de Nainville, son fils, votre pere, nous extravaguons tous..... Partez, partez, est la seule chose que nous ayons pu dire, il avoit déja demandé des chevaux. Je les entends, adieu, Sophie; vous connoissez ma tête & mon cœur. Dans quelqu'état que vous soyez, vous n'êtes pas plus à plaindre que moi.

## LETTRE VI.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes le ........... 1748.

J'AI vu mon pere, je suis à ses côtés; ne craignez plus pour votre Sophie : délivrée d'un danger plus redoutable que ceux qui vous ont alarmée, il ne manque à mon bonheur que le rétablissement de ma mere, & la présence de mon amie. Le premier courier vous portera des détails dont le trouble de mon esprit me rend incapable aujourd'hui : ce peu de mots suffit pour rassurer ma chere Constance.



## LETTRE VII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes le . . . . . . . . . . . 1748.

AVANT de vous parler du bonheur dont je jouis, je veux, ma chere Constance, me débarrasser du triste récit que j'ai à vous faire; votre sensible cœur, en apprenant les maux que j'ai endurés, les partagera; je veux garder le tableau de ma félicité actuelle, pour effacer l'impression douloureuse qu'il en pourroit conserver. J'aurai besoin moi-même de me reporter aux objets de ma satisfaction présente, après m'être retracé ces instants de crime & d'horreur. Mon amie, vous aurez besoin aussi de tout votre courage, pour me suivre dans tous les dangers auxquels j'ai été exposée; mais songez, pour modérer votre attendrissement, que c'est du port que je vous conte mes naufrages.

Vous vous souvenez sûrement, que

par la lettre qui a déterminé mon pere à partir, je vous mandois que je me promenois tous les jours avec ma mere, dans le bois de H..... Ces promenades prolongées deux heures après la fin du jour, & pendant lesquelles nous gardions un profond silence, se sont répétées plusieurs jours de suite. Je crois vous avoir dit que ma mere fut au moment de perdre connoissance par une vaine terreur que ses gens lui avoient causé, en s'arrêtant sans son ordre. Je fus très-étonnée de voir chaque jour retarder l'heure de notre départ, & par conséquent celle de notre retour. Mardi en sortant, ma mere m'adressa devant ses gens, quelques paroles obligeantes; elle leur ordonna d'aller le lendemain la faire écrire dans toute la ville, usage qui subsiste encore lorsqu'on revient de ses terres, & qu'on veut voir du monde. Elle déclara que désormais, elle vouloit qu'on ne refusât sa porte à personne; cette résolution m'étonna d'autant plus, que j'avois su par Laurence, qu'elle n'avoit jamais été si agitée que depuis deux jours; que la nuit même ne lui apportoit aucun repos.

Cette diſpoſition me paroiſſoit peu propre à lui faire deſirer les embarras de la ſociété, elle qui, dans les temps les plus calmes, loin de la chercher, la redoute : ces réflexions qui m'occupoient, tandis que nous nous acheminions au bois de H..... terme ordinaire de nos promenades nocturnes, étoient interrompues de moment en moment, par la reſpiration de ma mere, qui me paroiſſoit ſuffoquante. Je lui marquai mon inquiétude, elle m'aſſura qu'elle ſe portoit très-bien, mieux même que depuis très-long-temps; elle voulut continuer, mais bientôt, malgré ſes efforts, elle retomba dans une agitation qui ne lui permit pas de mettre la moindre ſuite dans ſes diſcours. Nous gardâmes de nouveau le ſilence, & des ſoupirs qu'elle s'efforçoit d'étouffer, furent, pendant plus d'une heure, le ſeul bruit qui frappa mon oreille. Nous arrivions à l'endroit qui ſervoit ordinairement de borne à notre promenade; les chevaux tournoient, ils s'arrêterent; j'entends parler, la nuit étoit obſcure, il me fut impoſſible de voir les gens dont la voix m'étoit inconnue;

mais bientôt la frayeur me saisit, en entendant le cocher parler haut & faire les plus grands efforts pour rester sur son siege. J'appellai au secours de ce malheureux, les valets que je croyois derriere le carrosse; ma mere m'imposa silence d'une voix tremblante. » Vous nous exposez, me » dit-elle, en attirant ces gens à nous «. Je me tus moins par déférence que par le saisissement qui m'éteignit la voix. Le bruit cessa, nous nous remîmes en marche, mais d'un train bien plus léger que nous n'étions venus. J'augurai que l'envie de s'éloigner du bois, avoit engagé le cocher à presser ses chevaux, & je trouvois cette conduite fort sage. Cependant je m'étonnois que débarrassé par son courage, du danger que nous avions courus, lui, ou les laquais, ne nous eussent pas dit un mot pour nous rassurer. J'étois encore bien plus surprise que ma mere, effrayée quelques jours auparavant par ses propres gens, le fût si peu dans une circonstance plus inquiétante; mais le mouvement d'une voiture bien attelée, dissipa bientôt le mal-aise que la frayeur m'a-

voit causée. Je me sentois fort bien, & j'avois grande envie d'arriver, pour savoir ce qui avoit occasionné mon effroi. Nous allions si vite, qu'il me sembloit que nous devions déja être à Rennes, & nous n'étions pas encore sortis du bois, je me rappellai ce que vous me disiez, il n'y a pas long-temps, ma chere Constance, sur les différentes manieres de mesurer le temps; en pensant à vous, c'étoit un bon moyen pour l'abréger; j'y pensois & puis encore à vos amis; je me figurois l'étonnement que vous auriez en voyant arriver le Marquis, s'il n'avoit pas trouvé mon pere en route. Je craignois que vous ne lui eussiez montré ma lettre, & j'appréhendois les effets de sa douleur; je croyois entendre ses discours & les vôtres..... Eh! bien, mon amie, nous étions toujours dans le bois.....

J'allois marquer mon étonnement & mon inquiétude à ma mere; pour la seconde fois nous arrêtâmes. Je baisse la glace. Qu'y a-t-il encore, m'écriai-je? Gondouin, je crois que vous vous êtes égaré?...... Personne ne me répond. Je vois au mouvement

qu'on fait autour des chevaux, qu'on les dételle : Madame, parlez-leur, dis-je à ma mere ; elle s'obstine à se taire ; je regarde, je me trouve dans une partie du bois nouvellement coupé, qui me parut inconnu. Sans avoir pu tirer un mot de la maîtresse ni des valets, on se remet en marche, & j'avois vu dételler les chevaux !

"Pour cette fois je fus saisie de la plus extrême frayeur. Mon imagination ne s'arrêtoit encore sur rien, mais elle m'offroit confusément tous les malheurs ensemble. Le silence obstiné de ma mere me fit naître une idée qui se fortifia de plus en plus par la réflexion ; cette malheureuse victime de son courroux, enfermée par ses ordres dans un séjour inaccessible à la pitié, me revint à l'esprit ; j'osai penser que celle qui s'étoit crue en droit de punir aussi cruellement une fille qui ne lui appartenoit pas, pouvoit bien s'arroger celui de disposer de la sienne, pour lui faire éviter ce qu'elle appelloit un déshonneur. Cette pensée me fit souffrir le supplice de la réalité ; je me voyois avilie, confondue avec le crime & le malheur, ignorée de

Ce discours, en me délivrant d'une partie de mes craintes, en confirmoit encore assez pour laisser subsister ma douleur : elle s'exhala par mes larmes ; la seule idée de m'éloigner de mon pere, au moment où j'allois jouir de ses embrassements, suffisoit pour me rendre inconsolable, & ses dernieres bontés mettoient le comble à mes regrets. Cependant, en donnant à la réponse de ma mere le sens naturel qu'elle présentoit, je me persuadai que mon séjour au couvent, ne dureroit que le temps nécessaire, pour que mon pere en fût instruit. Je m'imaginai bien que ma mere emploieroit tous ses soins, pour empêcher mes lettres d'arriver jusqu'à lui ; mais entourée de cœurs vertueux, je me flattai de tromper promptement sa vigilance. Au milieu de mes craintes & de mes espérances, la conduite de ma mere me paroissoit aussi inconsidérée qu'incompréhensible ; que prétendoit-elle en me mettant au couvent sans la participation de mon pere ? Cette démarche faite sans son aveu, ne pouvoit avoir de suite favorable à ses projets ; au contraire, elle

annonçoit l'invalidité de ſes refus, en les appuyant d'un acte de violence; & devoit-elle eſpérer me ſouſtraire par ſon autorité, à l'autorité paternelle?

Ces réflexions pouvoient-elles lui être échappées? Ses confidents (car il étoit impoſſible qu'elle eût évité de donner ſa confiance) moins préoccupés, devoient avoir apperçu les inconvenients de ſon entrepriſe & ſes dangereuſes ſuites; d'ailleurs, la raiſon, la prudence, bleſſées par la forme qu'elle avoit donnée à notre départ, l'aſſuroient de l'improbation générale, quand même elle ſe croiroit juſtifiée ſur le fonds. En trouvant tant de raiſon de blâmer ſa conduite, j'acquérois des forces pour en ſupporter les effets: un malheur dont on croit voir le terme, porte avec lui ſa conſolation; & je trouvois quelques douceurs, (voyez, Conſtance, juſqu'où va ma ſincérité) à penſer que les injuſtes procédés de ma mere, me diſpenſoient des regrets que me cauſoit ma réſiſtance. A ces différents objets, ſuccéda l'idée que je me formai, du lieu où l'on me conduiſoit; je crus que ce pourroit être à l'Abbaye de ***,

dont l'Abbesse porte le même nom que ma mere. Le curieux empressement de toute la maison, me paroissoit pour le premier moment, ce qu'il y avoit de plus redoutable. Je me promis de perdre plutôt quelqu'occasion favorable, que de donner indiscrétement ma confiance : je croyois entendre les discours par lesquels on tâcheroit de m'en inspirer ; & mon imagination se peignoit jusqu'aux figures des saintes filles dont je m'attendois à avoir promptement la compagnie.

Vous ne tarderez pas, ma chere amie, à savoir pourquoi je vous arrête sur les réflexions qui m'occupoient pendant mon voyage, plutôt que de vous faire arriver tout de suite à son but. Les dispositions de l'esprit ajoutent beaucoup aux événements qu'on éprouve, & pour vous faire comprendre la maniere dont je fus affectée, par les premiers objets qui s'offrirent à mes yeux, il étoit nécessaire de vous instruire de l'opinion que je m'en formois, au moment même où la voiture en entrant dans une cour, me fit connoître que j'étois au lieu de ma destination.

Je pensai qu'il étoit trop trad pour avoir à craindre, dans ce premier instant, les regards d'un grand nombre de Religieuses; je les supposois toutes endormies, ou au moins retirées: il étoit près de minuit. Ma surprise fut extrême, quand j'entendis le bruit de dix ou douze personnes, qui venoient au-devant de nous. Le chagrin d'être attendue par plus de monde que je ne l'avois imaginé, & l'embarras inséparable de ma position, me fit baisser ma coëffe jusques sur les yeux. En dérobant ma figure, elle me cachoit aussi celle des gens qui nous aidoient à sortir de voiture. Ma mere qui m'avoit devancée, s'écria en montant les marches du vestibule : ah ! Monsieur, vous m'avez trompée : je leve les yeux..... Mon amie, concevez ma surprise en reconnoissant Mérac, au milieu de six ou sept de ses amis. Deux d'entr'eux me porterent dans une salle où ma mere venoit d'entrer. Sa colere me parut égale à son étonnement, je l'entendis répéter à Mérac & au Chevalier de *** son parent, & plus encore son ami, que leur conduite étoit très-offensante, & qu'elle ne répon-

doit pas à la confiance qu'elle leur avoit accordée. Ils se justifierent, en lui disant qu'ils ne l'avoient point éloignée de son chemin, & qu'elle auroit été moins bien dans une auberge. Insensiblement leurs raisons lui parurent moins mauvaises. Pour moi, ma consternation ne me permit pas de proférer un seul mot. Je ne sais même si je pensois. Mes yeux errants autour de moi, voyoient à peine ce qui m'entouroit, & je n'entendois pas mieux les discours, que je ne distinguois les objets.

A mesure que mon trouble se dissipa, l'indignation s'empara de mon esprit, en me voyant dans le château & au pouvoir de Mérac. Il me présenta le Chevalier de *** qui mêla dans les compliments qu'il me fit, les assurances de la joie que lui causoit le bonheur de son parent. Tous ceux qui étoient dans la salle, vinrent à sa suite, & leurs louanges ridiculement outrées, se terminerent toujours par des félicitations adressées à Mérac. Je compris que cet abominable homme leur avoit confié ses prétentions, & que ses espérances n'étoient pas aussi

détruites qu'on me l'avoit voulu faire croire. Cette découverte redoubla ma colere. Je rompis le cercle qu'ils faisoient autour de moi, & m'approchant de ma mere qui parloit avec beaucoup de chaleur à un homme beaucoup plus âgé que les autres, & qui m'étoit également inconnu, je lui dis : Madame, que faisons-nous ici? Partons, je vous le demande en grace. Je le voulois, me répondit-elle, mais M. Mérac m'assure qu'on ne peut avoir des chevaux : il vint appuyer ce discours & nous avertir, en offrant sa main à ma mere, que le souper nous attendoit, & elle me fit signe de la suivre.

Si je n'étois délivrée de toute espece d'alarmes, si la joie, le bonheur de voir depuis trois jours, tout ce qui m'est cher, n'avoit pas fait goûter à mon ame cette délicieuse paix que rien, je l'espere, ne troublera jamais; incapable de vous raconter les circonstances de cet étrange souper, il est presque certain que j'en aurois perdu le souvenir. Mais dans le calme & le repos, on se rappelle avec plaisir jusqu'aux moindres détails des effets de l'orage.

Conduite, ou pour mieux dire traî-

née dans une vaste salle à manger, éclairée d'une multitude de lumieres; on me plaça à la droite du Chevalier de ***. Quand les premiers moments furent écoulés, la conversation s'anima : je les entendois parler sans pouvoir les comprendre; ils s'entendoient sûrement entr'eux. Des éclats de rire, des regards d'approbation, me prouverent que leurs discours n'étoient obscurs que pour moi : ils s'interrompoient fréquemment, pour m'offrir tout ce qu'ils imaginoient pouvoir me déterminer à prendre quelque nourriture; & cette persécution n'étoit pas une des moindres contrariétés que j'éprouvasse.

Cependant, soutenue par la certitude, que la fin du souper me délivreroit de leur présence, je conservai assez de sang-froid, pour observer ce qui se passoit autour de moi. Je vis Mérac, continuellement parler à l'oreille de ma mere, avec une vivacité qui ne lui étoit pas naturelle : elle paroissoit elle-même dans une agitation extraordinaire; le Chevalier de ***, qui se trouvoit entr'elle & moi, se mêloit fréquemment à leurs entretiens. Il

me sembloit désapprouver son parent. Non, non, disoit-il, demain il ne seroit plus temps; je sais ce que je dis. Sans imaginer l'importance de leur conversation, j'aurois bien voulu en savoir le sujet; mais le ton des convives, couvroit entiérement le leur, & ne me laissoit distinguer que quelques mots détachés, qui ne suffisoient pas pour me mettre au fait; mon attention changea bientôt d'objets. Un jeune homme qui s'étoit venu mettre à table après les autres, me fixoit en parlant bas à son voisin. Il avoit l'air de lui raconter un fait récemment arrivé, & prenoit de temps en temps une voix claire, & la physionomie d'une personne effrayée.

Celui-ci rioit aux éclats : livré entiérement au récit qu'il écoutoit; parbleu, dit-il assez haut pour que tout le monde l'entendît, elle ne se doutoit pas de souper avec son cocher.

Cette indiscrétion fut remarquée de toute l'assemblée; les signes de mécontentement & les reproches de l'historien ne me laisserent pas douter que ce ne fût lui-même, qui eût remplacé le pauvre Gondouin.

Jugez quelle fut mon indignation & ma colere.

Si je voulois, ma chere Constance, ne vous rien faire perdre de tout ce que j'entendis de ridicule, pendant plus de deux heures que nous fumes à table, & de toutes les idées désespérantes qui me vinrent à l'esprit, j'y passerois le jour entier, & Madame de Tréville, mon pere, & encore quelqu'un, ne s'accomoderoient pas d'une si longue absence.

Je vais donc sommairement vous en raconter la suite : la gaieté dégénéra bientôt en indécence. Mérac, par fois la réprima ; mais trop occupé de ce qu'il disoit à ma mere, pour l'être toujours de ses convives, ils me parurent trouver un nouveau plaisir dans leur contrariété. Mais, mon amie, me voyez-vous à cette table, entourée de gens vicieux, ne pouvant lever les yeux sans rencontrer les leurs, continuellement fixés sur moi ? On eût dit que le maintien de l'innocence, étoit pour eux un spectacle nouveau & divertissant. Ils sembloient prendre plaisir à augmenter mon embarras.

Ma colere me maîtrisa à un tel excès, que

que ne croyant plus devoir me contraindre : Madame, dis-je à ma mere, (en m'éloignant de la table) je vous supplie de vouloir bien me conduire dans le lieu où nous devons attendre le jour. Etes-vous incommodée, me dit Mérac, en même temps que Madame de Kereſmont? Non, répondis-je, mais je veux ſortir d'ici. Elle a raiſon, dirent à la fois, deux de ces odieuſes figures. » A ſon âge ce n'eſt » pas à table qu'on aime à faire de » longues ſéances ; allons, nous nous » y remettrons après; *Mérac?* ſon » empreſſement te fait honte! tu au- » rois dû quitter table le premier «. Et moi m'approchant de ma mere, je la ſuppliai de me délivrer d'un ſéjour ſi peu fait pour moi.

» Ecoutez quelques inſtants M. de » Mérac, me dit-elle, du ton le plus » impoſant. Souvenez-vous de mes » ſerments ! & ſongez qu'ils ſont irré- » vocables «.

La foudre tombée à mes pieds, ne m'eût pas cauſé un ſaiſiſſement pareil à celui qui s'empara de moi. On s'éloigna, & dans un coin de cette ſalle immenſe, Mérac me répéta tous les

discours qu'il m'avoit tenus au bal; il mit tout l'art dont il étoit capable, pour me persuader que le soin qu'il avoit pris de plaire à ma mere, lui avoit été dicté par son amour pour moi. Il justifia sa conduite dans tous les points, & tant qu'il parla du passé, je ne pris pas la peine de l'interrompre; mais lorsqu'il osa me dire que les projets de mon pere lui ôtant l'espérance, que ma mere avoit en vain voulu lui faire perdre, il s'étoit déterminé à obtenir par la force, un bien que la violence de sa passion lui faisoit mériter: je luis dis tout ce que l'indignation & la colere me suggérerent, & je finis par l'assurer que si mon cœur s'étoit déclaré pour lui avant l'aveu qu'il venoit de me faire, la haine & le mépris auroient dans l'instant pris la place de l'amour. Le Chevalier de *** qui nous examinoit, s'appercevant que les discours de Mérac n'avoient pu changer mes dispositions, s'approcha avec ma mere en la priant de vouloir bien terminer des débats désormais inutiles. » Certaine des » sentiments de M. de Mérac, vous » êtes sûre, Madame, qu'en faisant

» son bonheur, vous faites celui de
» Mademoiselle de Keresmont : ne
» vous opposez plus à une salutaire vio-
» lence, qui lui donne un amant pour
» époux, & à vous, un ami pour gen-
» dre «. Ce fut alors que je compris toute l'étendue de mon malheur. Jusques là je m'étois crue exposée à des sollicitations importunes; mais, mon imagination ne m'avoit pas préparée à cet excès d'audace.

Vous ne le soffrirez pas, dis-je à ma mere.... Ah! donnez-moi plutôt la mort, dont vous m'avez menacée. Je la préfere au sort cruel que vous me destinez. Je la vis quelques moments varier dans ses discours & dans ses résolutions; elle paroissoit frémir comme moi de cet attentat. Mais nous étions au pouvoir de Mérac & de son parent : aucuns moyens ne lui paroissoient propres à nous en délivrer. Elle protestoit qu'en leur confiant le soin de son départ, elle n'avoit eu d'autre dessein que d'en dérober la connoissance à ses gens. Qu'ils avoient cruellement abusé de sa confiance, mais que ce tort tout grand qu'il étoit, se trouvoit presque justifié par l'amour de

Mérac. Elle m'apprit, (non sans redoubler ma douleur) que la prévoyance de cet homme abominable, avoit fait répandre dans Rennes, la nouvelle de mon enlévement; qu'il avoit pris soin d'assurer qu'il étoit volontaire, & que j'allois me marier à sa Terre de.... pour mettre un obstacle invincible aux projets de mon pere. Madame de Keresmont appuya fortement sur les fâcheux effets d'une semblable précaution. » Réfléchissez-y, » Sophie, (me dit-elle) le mépris que » vous avez fait de mes ordres m'ôte » le droit de vous donner des con- » seils; mais songez que si votre enté- » tement subsiste, vous allez consacrer » vos jours à la honte & au malheur. » Il dépend de vous de prévenir un » si triste sort «. Ce ne sera jamais en me couvrant de honte que je chercherai à m'y soustraire, lui répondis-je. Je ne pensois pas être réservée au malheur de vous voir du parti de mes indignes ravisseurs. Cette circonstance manquoit à mon désespoir : mais, qu'attend-on de la persécution que j'éprouve ? Mon consentement? on ne l'aura jamais, d'ailleurs il est in-

ſuffiſant. Mon pere, ai-je continué en élevant la voix, peut ſeul diſpoſer de ma main. » Son pere! dit auſſi-tôt un de » ceux qui nous écoutoient; on nous » avoit dit qu'il n'étoit queſtion que d'un » tuteur, ceci change l'affaire. Meſ- » ſieurs, interrompit le Chevalier, écou- » tez-vous une jeune perſonne, qui » veut & ſe repent dix fois depuis un » mois? « Donnez la main à Mademoi- ſelle, on nous attend, dit-il, à Mérac: celui-ci vint pour me l'offrir; ſa préſen- ce nous ſuffit, continua le Chevalier; & je vais vous aider à la conduire. En effet, en me prenant par le bras, il m'entraî- noit du coté de la porte, où tout le mon- de s'étoit avancé pour me ſuive. Oh! ciel, m'écriai-je, en faiſant tous mes efforts pour ne pas ſortir de la ſalle, anéantis cette affreuſe maiſon, enſe- velis ſous ſes ruines, les ſcélérats qui promettent le crime, leurs complices, & moi-même, plutôt que de me ren- dre la victime du plus grand des for- faits! Ah! mon pere: ...... les forces me manquerent: on s'en apperçut; les amis de Mérac, étonnés d'une reſiſ- tance à laquelle on ne les avoit pas préparés, arrêterent le Chevalier, & le

forcerent de s'occuper de l'état, où j'étois. Rappellée à la vie par leurs soins, j'essayai d'exciter la pitié de ceux qui m'entouroient. Un entr'autres me paroissoit ému; mais l'impitoyable parent de Mérac, qui voyoit le jour prêt à paroître, se fit seconder par ceux dont il étoit sûr, & se mit en devoir de me conduire, à l'autel, où tout étoit prêt pour l'odieuse cérémonie.

Que prétendez-vous, lui disois-je, d'une voix foible, en traversant les salles par lesquelles on me conduisoit? Espérez-vous tromper celui qu'on adore dans nos temples? Il entendra mes vœux! Qu'attendez-vous d'une vaine cérémonie, qui n'auroit aucune valeur quand j'y joindrois le consentement, que je refuserai jusqu'à mon dernier soupir? » Ce qui manquera » au formalités, (dit celui qui s'étoit » montré le plus acharmé à ma ruine) » on y suppléera par la consommation; » & quand vous serez Madame de Mé» rac, vous nous saurez gré, (j'en ré» ponds) de n'avoir pas écouté votre in» juste répugnance. «

Mon amie, & je ne suis pas morte de rage & de douleur!

Je vous le disois bien, mon amie; en vous contant cette odieuse scene, je me suis sentie si émue, qu'il m'a été impossible de continuer; oppressée par des soupirs, qui ne pouvoient trouver passage, j'ai été chercher auprès de mon pere, la force nécessaire pour achever cet incroyable récit.

Il étoit avec Madame de Tréville, occupé des affaires de leurs enfants, ils ont voulu que j'entendisse l'énumération des biens qui me sont destinés. Constance, ils sont considérables; au sentiment de reconnoissance que je dois au meilleur des peres, s'est joint promptement la délicieuse pensée, que j'allois rendre le Marquis possesseur de cette immense fortune; car je veux qu'il en soit le maître; je ne serois pas satisfaite s'il ne faisoit que la partager. Mon amie, je veux dépendre de lui; ma délicatesse seroit blessée, s'il étoit possible que je dusse ses soins & ses empressements, à l'indépendance pécuniaire que je me serois réservée. Je crois être sûre de son cœur; il me semble que j'y lis comme dans le mien : mais ne pourrois-je pas avec le temps

devenir injuste, défiante, soupçonneuse. Je veux me garantir d'un malheur qui troubleroit mon repos & le sien; j'ai dit mes intentions à mon pere, il ne les a pas désapprouvées. Madame de Tréville étoit attendrie, en voyant ces nouvelles preuves de mon estime pour son fils; mon attachement pour lui augmente chaque jour. La présence de mon pere, nous permet de nous voir à tous les moments, excepté ceux qui sont remplis par des devoirs indispensables, & alors l'objet du sacrifice porte avec soi sa consolation. Vous comprenez, Constance, que le grand événement qui se prépare, exige des soins & des démarches; mais on a beau se presser, j'attendrai mon amie, cela est sûr. Je ne veux pas qu'il manque quelque chose à ma joie, le jour qui doit fixer mon bonheur.

En m'occupant de ce doux & prochain avenir, j'oublie que je vous ai laissée tremblante pour votre amie, que deux barbares entraînoient à l'autel. Le Chevalier s'appercevant que Mérac n'étoit plus autour de nous, rallentit sa marche pour l'attendre, &

me fit entrer dans une chambre, qui se trouvoit sur mon passage. Quand il y fut seul avec moi, écoutez par quels moyens il essaya de vaincre la répugnance que j'avois à le suivre. »Si » votre résistance continue, me dit-il, » apprenez quel est le sort qui vous » attend. En refusant le titre d'épouse » de M. de Mérac, vous acquérerez ce» lui de sa maîtresse, & il agira en con» séquence. Vos mépris méritent qu'il » vous traite sans ménagements; un » instant va décider de votre sort; » pensez-y, Mademoiselle «. Il sortit après cet effroyable discours. Je ne sais si je réfléchis pendant le court intervalle qu'on me laissa seule; mais je ne me rappelle rien de ces cruels moments. La catastrophe dont ils furent suivis, en absorba sans doute le souvenir.

Que devins-je, grand Dieu! en voyant arriver Mérac lui-même, l'air égaré, le regard effrayant; & qu'il me dit: » au nom de vous-même, Ma» demoiselle, suivez-moi à l'autel; ne » me forcez pas (pour vous y con» traindre) à employer une violence » que mon respect pour vous me ren-

» droit odieuſe, ſi la crainte de vous
» perdre ne rendoit tout légitime :
» ſoumettez-vous à la loi de ſa néceſ-
» ſité ; vous êtes en mon pouvoir !...
» Qui pourroit vous y ſouſtraire ? «...
L'honneur & l'amour outragé ! dit un jeune homme en ſortant d'une alcove, où je ne l'avois pas apperçu ; & s'élançant ſur Mérac, il lui tira un coup de piſtolet, qui le fit tomber mort à mes pieds.

Cette ſubite apparition, qui dans toute autre circonſtance, m'auroit épouvantée, ne me cauſa aucun effroi : la mort de Mérac, en me délivrant du plus grand des malheurs, me rendit inacceſſible à la crainte, & ne laiſſoit entrer aucun autre ſentiment dans mon cœur, que la joie d'en être préſervée. La pitié qui m'eſt ſi naturelle, ne ſe fit pas même entendre. j'allois marquer ma reconnoiſſance à mon généreux défenſeurs, lorſque je le vis ſe renfermer dans ſon premier aſyle, en entendant tout ce qui étoit dans le château, accourir avec précipitation au bruit du coup de piſtolet. Vous jugez, mon amie, de la conſternation générale, en voyant Mérac

qui nageoit dans son sang. Le Chevalier de ***, attiré par les cris que l'étonnement, plus que la douleur, fit pousser aux premiers qui apperçurent cet objet d'horreur, se hâta d'arriver pour en savoir la cause. On voulut en vain l'en éloigner, il força ceux qui s'opposoient à son passage. Leur résistance n'avoit servi qu'à accroître son empressement. Il entre, il me voit, & s'approche avec tant de précipitation, que faisant un faux pas, il tombe sur le corps de son malheureux parent, dont le sang qui couloit encore, lui apprit le funeste sort. Mon amie, en voyant Mérac recevoir la punition de ses criminels projets, je n'avois pas été émue : la douleur du Chevalier me fit verser des larmes; ses cris & ses gémissements arriverent jusqu'à mon cœur. Il se reprochoit la mort de celui qu'il regrettoit, comme s'il eût conduit le coup qui la lui avoit donnée. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de ce corps inanimé ; ce ne fut que par la violence, qu'on le contraignit à se relever. Mais, Constance, figurez-vous de quelle nouvelle horreur tous les yeux furent

frappés, en le voyant couvert du ſang de ſon parent, de ſon ami. Chacun ſe détournoit, & sembloit plus frémir à la vue de ce ſang empreint ſur ſes habits, & dont ſes mains étoient trempées, qu'au ſpectacle effrayant du cadavre étendu à nos pieds.

La pitié qui s'étoit emparée de moi, fit bientôt place à de nouvelles craintes, quand j'entendis les regrets du Chevalier ſe changer en imprécations, & que je compris par ſes menaces, qu'il me croyoit l'objet de ſa vengeance. Tout ce qui étoit préſent, ſans partager ſon reſſentiment, étoit dans la même erreur. Elle étoit fondée ſur des apparences plus que probables; je me trouvai dans le plus cruel embarras; le naturel violent & la douleur du parent de Mérac, m'apprenoient ce que j'en pouvois craindre. Redouté dans ſon canton, il étoit maître de ma vie, & ſa fureur m'aſſuroit qu'elle étoit en danger. A un inſtant de tranquillité ſuccédoit un accès de rage, & par les plus affreux ſerments, il jura de me faire payer de mon ſang celui qu'il croyoit qne j'avois verſé; un mot pouvoit me délivrer de ſes tranſports;

mais comment obtenir de ma reconnoissance le sacrifice du secret, qui mettoit en sûreté mon libérateur? Mon ami, le combat qui s'éleva en moi, pendant des instants qui me parurent d'une longueur affreuse, fut le premier moment de ma vie qui m'apprit à douter de ma vertu. Jusqu'à cette pénible épreuve, je m'étois crue certaine que la crainte de la mort & de la mort la plus douloureuse, ne me feroit jamais commettre une mauvaise action. Cependant effrayée par les fureurs de ce forcené, que celui qui avoit servi à mon enlévement encourageoit encore, je me sentis presque déterminée à garantir ma vie, par une lâcheté qui en eût empoisonné le reste. Tremblante, incertaine, prête à parler, mon ingratitude me faisoit horreur; je croyois voir ces furieux, en reconnoissant leur victime, s'abreuver à longs traits de son sang, lui ôtant lentement la vie, pour prolonger ses douleurs: il me sembloit l'entendre d'une voix à demi éteinte par les tourments, me reprocher son trépas & son supplice. Tandis que je balançois entre deux partis également affreux, on

résolvoit ma mort. Le Chevalier n'écoutant que sa rage, faisoit taire ceux qui vouloient le ramener à la pitié. Sa colere aigrie alloit le porter aux plus cruels excès; un des amis de Mérac, comme je vous l'ai déja dit, aussi furieux que lui, animoit encore son courroux; ils s'approchoient de moi l'un & l'autre, à dessein de m'éloigner de ceux dont la compassion s'étoit fait entendre: ils m'avoient déja saisi le bras. Arrête, Bois-Robert! s'écria mon libérateur, en s'approchant de nous, & punis ta sœur, si tu l'oses, d'avoir vengé son honneur outragé! mais, épargne cette vertueuse fille, dont la reconnoissance vient de mettre les jours en danger.

La surprise & l'étonnement, suspendirent les divers sentiments dont nous étions tous agités. Mais Bois-Robert, l'ami & le complice de celui qui causoit ses regrets, dès qu'il reconnut sa sœur, dont les habits m'avoient déguisé le sexe, se mit en devoir de la défendre, & ceux qui me croyant coupable de la mort de Mérac, avoient voulu appaiser la colere du Chevalier, changerent à l'instant

de conduite, & approuverent son ressentiment, contre le véritable auteur de sa mort.

En cessant de trembler pour moi, je ne tardai pas à trembler pour cette généreuse fille, à qui je devois dans le même jour & l'honneur & la vie: je voyois le nombre de ses ennemis grossir à chaque instant; elle comprit que son frere mal armé, ne pourroit la sauver des mains de ces furieux. Elle essaya de les attendrir. » Avant » de goûter le plaisir de la vengeance, » examinez, dit-elle, en s'adressant au » Chevalier, si la justice de l'action » que vous voulez commettre pourra » vous en consoler; & vous qui lui » conseillez un crime, (en jettant les » yeux sur ceux qui s'étoient déclarés » contre elle) vous que la douleur & » le ressentiment ne peuvent excuser, » rougissez d'avoir prononcé l'arrêt de » ma mort, sans avoir entendu ma dé- » fense «. Quelques voix voulurent s'élever; mais avec un sang-froid incompréhensible, dans l'horrible position où elle se trouvoit, elle demanda quelques instants de silence; elle s'en servit avec tant d'avantage, que cha-

que phrase d'un discours assez long, lui concilioit l'esprit de ceux qui l'écoutoient; cette éloquente fille, toucha jusqu'au Chevalier lui-même. Elle saisit cet instant, pour remettre à Bois-Robert, un acte qu'elle avoit long-temps regardé comme le sceau de son bonheur. Elle le pria de le lire à haute voix. Le trouble dans lequel l'avoient jetté, & le récit de sa sœur, & sa vengeance, lui permit à peine de se faire entendre.

Cependant il montra la signature de Mérac à tous ceux qui la connoissoient, ce qui ne laissa aucuns doutes que l'infortunée sœur de Bois-Robert n'eût eu lieu de penser qu'elle étoit réellement la femme de celui qui n'avoit pas craint de prendre le ciel à témoin de ses perfides serments. Elle répondit avec tant de précision & de clarté aux questions qui lui furent faites, qu'elle inspira autant de compassion que de confiance.

Cet homme né pour le malheur de tant de gens, s'étoit servi de sa liaison avec le frere, pour voir familiérement la sœur, & cette fille qui a reçu tous les avantages de la nature, avoit trop

trop à se plaindre de la fortune, pour imaginer que Mérac pût songer à l'épouser. Aussi sage que belle, la raison préserva son cœur tant qu'elle le tint fermé à l'espérance; mais enflammé par sa résistance, Mérac rendit inutile & sa sagesse & sa raison; aux offres de son cœur, mille fois répétées, il joignit celle de sa main; le secret, pendant deux ans, étoit la seule condition qu'il osoit exiger. La vie privée que le peu de fortune de Mademoiselle de Bois-Robert la forçoit de mener, dans une province, où son frere l'avoit attirée à la mort de ses parents, ne la mettoit pas à portée d'approfondir la solidité des raisons que lui donnoit son amant, pour dérober au public, pendant deux ans, la connoissance de son mariage. Mais, sans être inspirée par la méfiance, elle s'opposa d'abord, par délicatesse, à une union si disproportionnée, ensuite elle y consentit par le même sentiment. Mérac qui connoissoit ce cœur trop sensible & trop tendre, feignit de ne pouvoir résister à des refus qui combloient son malheur : de faux avis excitent l'inquiétude de sa crédule amante,

ſon frere abſent la laiſſe en liberté ; elle vole à la Terre de ***. Mérac à qui la fauſſeté rendoit tout poſſible, lui paroît dans un état de langueur qui la fait appréhender pour ſes jours ; il lui reproche ſa mort, dont elle ſe croit l'unique cauſe. Elle ne peut ſoutenir l'idée de le perdre, & de le perdre volontairement ; elle conſent à devenir ſa femme ; un mariage ſecret les unit ; la chapelle du Château fut le lieu de la célébration ; toutes les formalités lui parurent obſervées, & rien ne manqua au bonheur de Mérac que d'en être digne. Sa femme, ou plutôt celle qui croyoit l'être, après l'événement qui faiſoit le bonheur de ſa vie, vivoit encore plus retirée. Le myſtere ſoutint pendant quelque temps le goût de ſon lâche ſéducteur ; mais bientôt de nouveaux objets l'occuperent. Mademoiſelle de Bois-Robert, inſtruite de ſon malheur par ſon frere, qui ignoroit l'intérêt qu'elle prenoit à la ſcandaleuſe conduite de ſon ami, fit parler ſa douleur & ſes larmes : Mérac la trompa par de nouveaux ſerments ; le voile dont il couvroit ſes demarches, lui en déroboit une partie ; elle n'oſoit mar-

quer trop de curiofité à fon frere, de crainte qu'il n'en devinât le motif. D'ailleurs, les vues qui conduifoient Mérac à Keresmont, augmentoient les foins qu'il prenoit de tenir fes intrigues fecretes. L'aventure de Langlois, commença à les divulger. La pauvre Bois-Robert en fut inftruite; la colere pour cette fois, fe joignit à fa douleur; elle menaça fon perfide Amant, de révéler un myftere à l'ombre duquel il multiplioit fes infidélités: au lieu de chercher à l'appaifer, il mit le comble à fon indignation, en lui apprenant que n'étant que fa maîtreffe, elle dévoileroit fa honte, fi elle ceffoit de garder fon fecret. Vous concevez, Conftance, l'état de cette malheureufe, pendant plufieurs mois, flottant entre la crainte & l'efpérance; tantôt elle voyoit Mérac comme un mari paffionné; tantôt comme un amant perfide. L'amour & l'intérêt de fon honneur le lui faifoient ménager. Incertaine de fon fort, & n'ofant faire un éclat qui l'auroit perdue, fi en effet elle eût été trompée, elle attendoit que le temps fixé par lui-même, mît fin à fes cruelles perplexités. Il la raf-

ſuroit quelquefois, ſe faiſant un jeu de la voir paſſer de la plus vive douleur, à la plus extrême joie. Il oſoit excuſer cette déteſtable conduite, par l'importance d'un ſecret, qui aſſuroit leur bonheur à venir, & qu'elle auroit mal gardé, ſi ces horribles doutes ne l'euſſent forcée au ſilence. Il n'étoit pas poſſible que de pareils procédés laiſſaſſent ſubſiſter long-temps l'amour dans un cœur vertueux. Mademoiſelle de Bois-Robert n'eut bientôt, pour celui qu'elle croyoit quelquefois ſon époux, que le mépris dû à tant d'infamies. Mais le deſir bien naturel d'aſſurer ſon état, en cas qu'il fût douteux, lui faiſoit mettre en uſage tous les moyens qu'elle croyoit propres à réveiller en lui des ſentiments dont dépendoient ſa deſtinée : de jour en jour elle ſe convainquoit de l'inutilité de ſes ſoins. Enfin, elle apprit par ſon frere, les odieux deſſeins de Mérac. Il lui fallut une force ſurnaturelle pour renfermer le trouble que cette nouvelle lui cauſa. Bois-Robert la quitta en lui promettant le récit d'un événement, auquel il devoit avoir tant de part.

Suffisamment instruite des circonstances, & connoissant parfaitement le Château, puisque c'étoit le même où de perfides serments l'avoient abusée; elle y vint à l'entrée de la nuit, dans l'intention de voir Mérac, de faire de nouvelles tentatives sur ce cœur corrompu, de l'effrayer par ses menaces, si ses plaintes ne pouvoient l'attendrir; elle espéroit aussi que son frere & les autres amis de Mérac apprenant ses premiers engagements, lui dicteroient son devoir.

Mais en arrivant au Château, n'ayant trouvé personne sur son chemin, une nouvelle réflexion lui fit changer de projet. Son frere lui avoit dit que le mariage devoit se faire la nuit même; elle pensa qu'une époque si prochaine devoit être concertée, & approuvée par ses amis; que par conséquent elle avoit peu à attendre de leur médiation, & que l'éclat qu'elle méditoit, ne serviroit qu'à sa honte, à celle de son frere, & au triomphe de sa rivale. Cette derniere idée lui ôtant toute espérance, la détermina à se choisir une retraite qui la mit à portée de voir ce qui se passeroit, & de mettre

obstacle au crime qui alloit éterniser son déshonneur. La chambre dans laquelle elle se refugia, donnoit sur la cour intérieure, & se trouvoit sur le seul passage qui conduisît à la chapelle; elle me vit arriver, & fit dans l'instant le serment de ne me point laisser partir avec un titre qui n'étoit dû qu'à elle. Sa haine me nomma l'objet de sa vengeance; elle me croyoit au moins complice de Mérac; les agréments & les fausses vertus qui avoient séduit son cœur, l'assuroient de mon penchant; son ame se remplit pour moi de tous les sentiments qu'inspire une rivale heureuse. Décidée à me rendre cette nuit funeste, elle attendoit avec impatience l'instant, où, suivant Mérac à l'autel, je viendrois lui livrer une victoire aisée. Le bruit qui lui annonça mon arrivée, fut le signal de ma mort. Prête à sortir de sa retraite, elle s'y renferma, lorsque le Chevalier, pour essayer l'effet de ses menaces, m'amena dans la même chambre où elle étoit. Les étranges discours qu'elle entendit, changerent au même instant sa haine en pitié: & le monstre qui nous trom-

poit toutes deux, devint le seul objet de sa fureur. Il vint bientôt s'offrir lui-même à sa vengeance ; vous savez le reste, ma chere Constance. Trouvez bon que j'interrompe aujourd'hui mon récit ; les affreux détails dont je me suis occupée, depuis que je vous écris, m'ont si cruellement noirci l'imagination, qu'il m'est nécessaire d'y faire diversion. Instruite des principaux faits, vous attendrez, sans impatience, le premier courier.

Adieu, ma chere amie ; hélas ! j'ai donc pensé ne plus vous revoir !

## LETTRE VIII.

*De Mademoiselle de Keresmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes le.......

J'Ai mis si peu d'ordre dans mes récits, ma chere Constance, que je crois vous avoir laissé ignorer, ce qu'étoit devenue ma mere, tandis qu'on entraînoit sa malheureuse fille. Je suis fâchée aujourd'hui d'avoir écouté hier

ma répugnance ; si j'avois eu un peu plus de courage, je n'aurois pas à revenir à présent sur des sujets dont le souvenir m'affecte si tristement. On ne peut trop se hâter de faire les choses qui nous déplaisent ; les retarder, c'est prolonger l'ennui qu'on en reçoit.

Je ne m'apperçus de l'absence de ma mere, qu'en revenant de la foiblesse qui avoit forcé mes conducteurs à s'arrêter à la porte de la salle. On répondit à l'empressement avec lequel je la demandois, que je la trouverois à l'autel ; & malgré mon obstination à l'appeller à chaque pas, je ne la revis qu'après la sanglante catastrophe, dont je vous ai rendu compte. Le bruit de la mort de Mérac s'étant répandu par toute la maison, cet homme, qui avant le souper, avoit eu avec ma mere un entretien sérieux & si animé, & qui depuis avoit été chargé de la retenir loin de moi, ne crut pas devoir l'arrêter plus long-temps. Je la vis arriver avec lui, dans l'instant où Mademoiselle de Bois-Robert terminant sa malheureuse histoire, voyoit dans tous les yeux l'attendrissement succéder à la

colere ;

colere ; ſon frere profitant de cette heureuſe révolution, la fit ſortir de ce funeſte lieu. Je la ſuivis, & lui jurai une éternelle reconnoiſſance, tandis que ma mere ſe faiſoit raconter les circonſtances de ce tragique événement. Bois-Robert, juſqu'alors ami & complice de l'auteur de tous mes maux, ſembla perdre en le perdant, les inclinations vicieuſes qui les avoient unis. Honteux d'avoir trempé dans la conſpiration dont j'avois penſé être la victime, ſes excuſes prirent la teinte du repentir ; & ſa douleur me parut ſi ſincere, que je ne pus lui refuſer un pardon, que ſon retour à la vertu lui méritoit. Sa ſœur brûlant d'impatience de ſortir du Château, preſſa ſon frere de hâter ſon départ ; ils alloient me quitter : mais tout à coup, Bois-Robert répondant à ſa penſée, » oui, Mademoiſelle, je » ſuis à vos ordres, diſpoſez de moi » & d'elle, en me montrant ma li- » bératrice ; mes remords & votre gé- » néreux ſilence, vous aſſurent du » frere & de la ſœur. Nos ſoins peu- » vent vous être utiles ; vous n'êtes » pas délivrée de tous vos tyrans «.

Je compris qu'ils savoient les projets de ma mere ; & en me rappellant dans l'instant les idées que les événements de la nuit avoient entiérement effacées, je me déterminai à me servir de lui pour instruire mon pere du lieu de ma retraite : je me hâtai en le remerciant de ses offres, de lui expliquer le service qu'il pourroit me rendre ; j'eus peine à le faire consentir à borner là les effets de son zele. Sa sœur joignit ses instances aux siennes. » Permettez, me disoient-ils l'un & » l'autre, qu'en vous rendant à M. de » Keresmont, nous ayons droit à sa » bienveillance ; venez, l'instant nous » favorise ; ne vous exposez pas à de » nouveaux malheurs «. Ils ne purent me déterminer ; ma résolution qui les affligea, fit prendre le parti à Boiss-Robert, de renvoyer sa sœur avec un valet dont il étoit sûr, & de rester auprès de moi jusqu'au départ de ma mere, qu'il résolut de suivre. Cette précaution ne me parut pas inutile, lorsqu'il m'eut dit que » Mérac ne » lui avoit point nommé le couvent » de............. où je croyois être con- » duite : que si mes conjectures étoient

» fausses, les lumieres qu'il donneroit » à mon pere le seroient aussi ; que » le seul moyen de savoir le lieu de » ma retraite, étoit de m'y conduire, » & que rien ne le feroit renoncer à » ce dessein «. J'en compris les avantages, & n'y voyois d'inconvénients, que de laisser sa sœur en proie aux tristes souvenirs dont son cœur étoit plein. Cette aimable fille mit tant de vérité dans les instances qu'elle me fit, pour me déterminer à consentir au seul moyen de la rendre tranquille sur mon sort, que je ne résistai plus : nous nous séparâmes après qu'elle m'eut renouvellé les assurances du plus tendre attachement. Son frere me quitta, pour guêter, sans être apperçu, le moment de notre départ.

A peine s'étoit-il éloigné, que Madame de Keresmont instruite des détails de cette terrible nuit, songea au moyen de se remettre en route. Ce ne fut pas sans peine qu'elle put disposer d'un des domestiques de la maison, pour lui aller chercher des chevaux à la poste prochaine. Vous comprenez, Constance, quelle confusion & quel désordre régnoient autour de nous.

J'errai long-temps dans de vaſtes galeries, oppoſées au lieux où tout le monde raſſemblé par la terreur, s'occupoit moins de la mort de Mérac que de ſes circonſtances. Egarée dans cette immenſe ſolitude, j'entendis mon nom fréquemment répété. Une voix foible ſembloit le prononcer avec peine; ma vue qui ſe portoit au loin, m'aſſuroit que j'étois parfaitement ſeule. Conſtance, l'éducation que j'ai reçue m'a préſervée de cette puérile crainte qui naît bien plus ſouvent des préjugés que de la foibleſſe de l'ame: cependant je me ſentis tremblante, & les raiſons dont je me ſervois pour me tranquilliſer, m'aſſuroient du beſoin que j'avois de l'être. Mon imagination, me diſois-je, ſans le ſecours de mes ſens, m'a ſouvent préſenté des objets qui n'exiſtoient que par elle: elle peut me faire entendre cette voix qui m'inquiete. Cette réflexion me paroiſſoit bonne, tant que le ſilence n'étoit point interrompu; mais, dès que le même ſon frappoit de nouveau mon oreille, l'agitation ſe faiſoit plus vivement ſentir.

Le ſpectacle ſi récent de ce mal-

heureux expirant à mes yeux, se peignoit sur tous les lieux où se fixoient mes regards, & mon nom foiblement prononcé, me sembloit être ses derniers accents. Je repris avec précipitation le chemin qui m'avoit conduit dans ce lieu solitaire : mes pas chancellants, servoient mal le desir que j'avois de m'en éloigner; cette effrayante voix, continuant à se faire entendre, auroit immanquablement triomphé de mon courage, déja bien affoibli, si je n'eusse trouvé ma mere, qui, me cherchant par des chemins différents, quoique voisins de ceux que j'avois suivis, ne cessoit de m'appeller d'une voix presqu'éteinte. La fatigue de cette laborieuse nuit, avoit si prodigieusement altéré ses forces, que malgré l'extrême desir que j'avois de m'éloigner de ces funestes lieux, je me crus obligée de lui proposer de prendre quelque repos avant de nous mettre en marche. Elle n'y voulut pas consentir; & sans nous rapprocher du corps du logis, nous allâmes à l'instant où nous attendoit la voiture : je vis avec plaisir Bois-Robert monter à cheval, & se disposer à

nous ſuivre. Ma mere abſorbée dans ſes penſées, me laiſſa me livrer aux miennes. L'unique ſoin dont elle parut occupée, tant que nous fûmes en route, fut de ſe dérober aux regards. Les ſtores exactement fermés par ſon ordre, ne me laiſſoient pas diſtinguer ſi nous étions ſur le chemin de Paris, qu'il falloit ſuivre pendant pluſieurs lieues, pour ſe rendre à l'Abbaye des Bernardines, où je croyois qu'elle alloit me conduire. Je me promettois de faire des queſtions à la premiere poſte, qui m'appriſſent ſur quelle route nous étions : j'entends crier, arrête ! arrête ! Je leve le ſtore, on ouvre la portiere, je vois mon pere ſe précipiter de ſon carroſſe, & le Marquis en même temps. Un cri de joie à demi étouffé, par mon ſaiſiſſement, tira ma mere de ſa profonde méditation, & quand elle leva ſes yeux pour en ſavoir la cauſe, elle me vit dans les bras de mon pere.

A peine eut-il reçu mes embraſſements, que ſe tournant du côté du Marquis, & lui donnant mes deux mains ; » c'eſt à vous déſormais à m'en » répondre, lui dit-il : « enſuite s'a-

dreſſant à ma mere, il lui parla avec aſſez de douceur. Mais, mon amie, les diſcours de celui à qui il m'avoit confiée, m'empêcherent d'écouter les ſiens.

Revenus à nous, mon pere me fit monter dans ſa voiture; je joignis mes remerciements à ceux qu'il fit à Bois-Robert, qui ayant reconnu de fort loin ſa livrée, avoit fait la plus grande diligence pour l'aller avertir qu'il s'éloignoit de ſon but, s'il alloit me chercher au Château de ***, dont il lui voyoit prendre le chemin. Dans le temps qu'ils mirent à nous rejoindre, il leur apprit la fin tragique de Mérac. Le temps que nous reſtâmes en route fut preſque rempli par les tranſports de notre joie mutuelle. La mienne s'exprima par des pleurs, quelquefois par des cris. Je ne pouvois parler: embraſſer tendrement mon pere, étoit tout ce que je pouvois lui dire; & pour répondre aux queſtions du Marquis, je lui tendois les mains l'une après l'autre. Voilà, ma chere Conſtance, le ſouvenir qui m'eſt reſté de ces heureux inſtants, qui m'ont rendue au meilleur des peres, & au plus

tendre des amants. Depuis ce temps, à côté de l'un ou de l'autre, & souvent au milieu d'eux, je ne me suis privée du bonheur de les voir, que pour écrire à mon amie. On ne m'a pas permis encore d'aller chez ma mere, qui malade depuis notre arrivée, a déja été saignée plusieurs fois. Malgré la violence que mon pere s'est fait pour lui parler avec douceur, sa présence inattendue, a sûrement dérangé sa santé, qui depuis long-temps dépend de l'état de son esprit.

Mon pere loge dans notre ancienne maison ; Madame de Tréville veut bien m'y tenir lieu de mere. C'est sous ses yeux que je reçois les félicitations de toute la province qui se trouve à Rennes pour la tenue des Etats. Il semble que mon bonheur soit le sujet de l'alégresse publique. Les bruits que ce malheureux avoit fait répandre, ont redoublé l'intérêt qu'on vouloit bien prendre à moi. Mais, Constance, vous ne savez pas encore ce qui a mis mon pere sur ma route. L'extrême diligence avec laquelle il s'éloignoit de Paris, redoublée encore par l'active impatience de M. de Tréville, qui le

joignit à Alençon, le fit arriver à Rennes, mercredi au point du jour, au moment où les gens de ma mere, échappés des mains de ceux qui les avoient étroitement gardés pendant la nuit, venoient demander main-forte, & faire leur déposition de la violence exercée contre leur maîtresse, que le nombre de leurs ravisseurs les avoit empêchés de secourir. Je n'ai pas besoin de vous peindre la colere de mon pere, & celle du Marquis...... Elle ne retarda pas leurs délibérations. Les gens de Mérac ne s'étoient point cachés des desseins de leur maître, dont ils croyoient l'exécution assurée. Ainsi les nôtres étoient certains que c'étoit au Château de *** que j'étois retenue. Mais, plus les lumieres qu'ils avoient reçues les éclairoient sur les projets de Mérac, plus mon malheur paroissoit inévitable. Il faudroit entendre le Marquis lui-même, pour concevoir l'état où il fut jusqu'à la rencontre de Bois-Robert, qui ne lui ôta pourtant pas la totalité de ses alarmes...... Le désordre de ses questions en mettoit dans les réponses; & mon silence, dans les premiers instants, re-

nouvella ſes terreurs. Mais, la joie qu'il vit briller dans mes regards, mit bientôt fin aux cruelles perplexités, dont le récit des valets avoit rempli mon ame. Sur leur rapport, ils firent armer quelques-uns de leurs gens, par leſquels ils ſe firent ſuivre. Sans Bois-Robert, ils alloient entrer en furieux dans la maiſon de Mérac : mais apprenant que j'en étois ſortie, le ſentiment de vengeance céda au deſir de me rejoindre. Cependant lorſque le Marquis apprit la part que Bois-Robert avoit eu à mon enlevement, il entra de nouveau dans une fureur qui me glaça d'effroi. J'eus beſoin de tout l'aſcendant que mon pere a ſur lui, pour lui faire écouter les judicieuſes raiſons qui m'ont fait pardonner cette criminelle complaiſance pour l'indigne Mérac.

Ah ! ma chere Conſtance, ſi vous voulez que j'oublie promptement les jours affreux qui ont précédé ceux de mon bonheur, & qu'il ne manque rien à ma félicité actuelle, venez-y mettre le comble par votre préſence. Ce n'eſt pas en mon nom ſeulement que je vous invite : mon pere vous

desire autant que moi. Madame de Tréville vous attend avec la plus vive impatience. Eh ! son fils ? Constance.... J'ai protesté que je ne changerai point de nom avant de vous avoir vue, & je tiendrai parole. Je sais que le Marquis a écrit à M. de Nainville ; mais j'espere encore plus de votre amitié pour moi, que des instances qu'il lui a faites.

On vient m'apporter des nouvelles de ma mere ; elle est mieux. Je devrois être auprès d'elle : mon pere s'obstine à me le défendre. Il va tous les jours s'informer de son état sans la voir. Les Médecins en sortant de chez elle viennent nous instruire de l'effet des remedes : je conçois que la présence de mon pere pourroit lui causer quelques fâcheuses révolutions ; mais, mes soins, Constance ?......... Qui peut me dispenser ?....... Enfin je ne dépends plus de moi, elle le sait..... Puisse-t-elle recouvrer la santé, & la condescendance qu'elle doit aux volontés du plus judicieux des époux !



## LETTRE IX.

*De Madame de Nainville à Mademoiselle de Kerefmont.*

De Paris.

AH ! ma chere Sophie, vous m'avez ôté la paix, la tranquillité, le repos. Quoique je vous fache heureufe, je ne fuis point gaie : je ne peux me réjouir que par réflexion, & vous favez qu'elle eft chez moi toujours tardive.

Avant de vous voir un inftant au milieu de ces trois honnêtes gens dont je partagerai bientôt le bonheur, mon imagination vous voit pendant deux heures, entourée de ces fcélérats, dont les difcours & les actions me font auffi préfents, que fi j'en euffe été témoin. Malgré votre petit billet & quelques lignes de M. de Keref-mont, votre premiere lettre nous a bouleverfé à tous la tête & le cœur. Je n'ai pu la lire, & ma Belle-mere n'a pu l'entendre, fans verfer un torrent de larmes. M. de Nainville, auffi

vivement affecté, mais plus courageux que moi, s'eſt chargé de cette attendriſſante lecture, dont mes pleurs me faiſoient retrancher la moitié. Ah ! mon amie, vous êtes ſortie de l'enfer !.......... Grand Dieu ! qui vous y avoit conduit !...... Quelle horreur !..... Mais jettons, s'il eſt poſſible, un voile impénétrable ſur la premiere cauſe de tous les dangers que vous avez courus : fille du plus vertueux des hommes, livrez-vous au plaiſir de lui reſſembler. Vous trouverez ſon ame & ſon eſprit dans votre époux : que vous reſtera-t-il à regretter ?

Ah ! certainement je n'ai pas beſoin que vous me peigniez la colere du Marquis. Je le vois, je l'entends : Achile étoit de ſang-froid en comparaiſon............. Mais auſſi quels motifs ?........... Sophie ! la fille de ſon ami !........ Son amante !........ au moment d'être ſon épouſe !....... enlevée par des barbares, autoriſés par la préſence de......... Ah ! Sophie, impoſez-moi ſilence ! J'oublierois ce que je dois à la mere de mon amie.

Oui, tous les compliments ſon ſinceres ; votre bonheur eſt l'objet de la joie

publique ; dans toute la Bretagne on idolâtre votre pere, & on le doit. En province, à la Cour, à l'armée, tous les Bretons lui ont paru ses enfants : sa bourse, ses services, son crédit, leur ont toujours été offerts, & très-souvent acceptés. Moins connue que lui, on sait pourtant que vous lui ressemblez. Votre belle ame a paru quelques instants à Rennes, sous la plus ravissante enveloppe ; cet heureux tout va faire la félicité d'un homme qui n'a que des amis : le monstre qui la vouloit troubler, étoit depuis quelque temps, connu & détesté. Que de raisons, Sophie, pour rendre votre joie universelle. Ah ! ne me priez pas de hâter mon départ : fiez-vous-en à mon impatiente amitié, & au desir que j'ai de ne me pas faire détester du Marquis......... Si Madame de Kerfaudran part ce mois-ci, je l'attends, & je pars avec elle. Si elle tarde d'un jour seulement, vous me verrez arriver seule.......... Mais savez-vous qu'est-ce qui me suivra peu de temps après ? M. de Nainville, oui, Sophie, l'ami de l'ami !....... Comment ? laisser cette excellente mere, qui aime tant ses en-

sans ?.... La laisser seule ?... Point du tout ; ma Belle-sœur, qui a fait réguliérement un enfant tous les ans, depuis qu'elle est mariée, profite de sa premiere vacance, pour venir passer l'hiver à Paris. Dès que M. de Nainville a su cette agréable nouvelle, il a décidé, qu'après avoir vu deux jours sa sœur, il viendroit me rejoindre en Bretagne. Je ne peux me faire honneur de ce voyage, car il m'a déclaré que le Marquis de Tréville en étoit le principal motif.

Je suis ravie que vous ayez empêché ce Bois-Robert, d'être mis en pieces. Puisqu'il se repent, qu'il vive!... Cependant, il est des especes de torts... si réfléchis.... si monstrueux.... si hors de nature..... si.... Mais j'en reviens à Bois-Robert. Oui, je vous remercie de lui avoir pardonné, quand ce ne seroit qu'à cause de sa brave sœur. Cette fille-là a fait une si belle action !.... que je ne lui sais plus mauvais gré de la premiere. D'ailleurs, elle se croyoit mariée : & une belle figure, de l'esprit, des vertus apparentes, justifioient de reste l'indiscret secret, qu'elle a gardé à son frere ; car

voilà son tort unique : ce frere qui dans ce temps-là étoit un mauvais sujet, ne lui paroissoit pas sans doute, très-digne de sa confiance ; ainsi elle n'a fait d'abord, que ce qu'auroient fait beaucoup d'autres à sa place, & fort peu d'autres auroient eu assez de courage, pour faire après, ce qu'elle a fait ensuite.

Ah Dieu ! qu'elle m'a tirée d'une effroyable gêne .... Je ne respirois pas : ce monstre arrive ... Je le vois !... Je l'entends. *Vous êtes en mon pouvoir !..... Qui pourra vous y soustraire ?.... Tue !....* Voilà la réponse qu'il lui falloit, & la seule qu'il m'étoit impossible de deviner ..... Ne vous étonnez pas de la bigarrure de cette lettre, mon amie, vos deux dernieres m'ont ôté la faculté de raisonner. Dès qu'on ne me parle point de vous, je n'entends plus ce qu'on me dit. Au milieu d'une conversation que j'ai l'air d'écouter, je m'écrie, ah ! le monstre !..... Pour me distraire de ces funestes images, on vouloit me mener au spectacle, j'y aurois fait scene, cela est sûr. J'ai tenu bon, & je suis restée chez moi. Une piece nouvelle,

novelle, bien noire, me disoit-on, pour me déterminer. Eh ! bon Dieu, qu'est-ce que le tragique du théatre, à côté de celui de vos récits ? Qu'est-ce que la fiction, en présence de la réalité ? Votre honneur & vos jours en danger !.... Le criminel puni, nageant à vos pieds dans son sang... Son ami, tombant sur lui, relevé tout sanglant...... Votre mort qu'il médite..... Ce généreux silence, qui vous met en péril.... Le courage héroïque de cette Bois-Robert, qui vient au-devant du trépas, pour vous en délivrer... Voilà, voilà des événements vraiment tragiques, & capables de déchirer le cœur le plus dur !

Dieux ! quels effets ils ont produit sur le mien !.... Je tremble, je frémis... Je m'écrie.... Je me rassure... & tour à tour je suis dans l'Enfer.... ou dans les Cieux. Il n'y a pas jusqu'à cette voix, qui ne me fasse frissonner. Ah ! Sophie, vous me devez bien des jours de plaisir.... Vous me les paierez; n'est-ce pas ? Adieu, mon amie. J'écris à mon cher Comte; ainsi je ne vous dis rien pour lui. Embrassez seulement pour moi Madame de Tré-

ville & ſon fils, s'il veut bien vous le permettre. Madame de Nainville a fait moins de cris que moi, mais elle a été vivement affectée. Nous attendons bientôt de vos nouvelles.



## LETTRE X.

*De Mademoiſelle de Kereſmont, à Madame de Nainville.*

De Rennes le ......

LES aſſurances de votre prochaine arrivée, ont répandu la joie la plus vive dans notre maiſon : j'ai prié qu'on l'y renfermât : je veux jouir à long traits du plaiſir de voir ma chere Conſtance ; je ne pourrois conſentir à me la voir enlevée, ni même à la partager avec tous les gens qui la deſirent à Rennes : attendez-vous donc, ma chere amie, à garder l'incognito, une ſemaine au moins ; après deux ans d'abſence, & des événements inouis, nous aurons de reſte de quoi la remplir. On croit avoir tout dit quand on termine une lettre, & dès

qu'elle eſt partie, on ſe ſouvient de mille choſes importantes, qui ne trouvent plus de place dans celle qui la ſuit. Depuis trois mois j'en ai eu vingt fois la preuve. Je vous ai écrit des volumes, & cependant je ſuis sûre d'avoir encore bien des choſes à vous apprendre. Je ne vous ai preſque point parlé de la délicieuſe vie que je mene, les jours où nous nous permettons de ne voir perſonne; j'aurois bien deſiré qu'ils ſe multipliaſſent juſqu'au parfait rétabliſſement de ma mere, qu'on m'aſſure être un peu mieux: mais mon pere a voulu me montrer promptement, pour conſtater la fauſſeté des bruits qu'on avoit fait répandre. En me voyant à côté de Madame de Tréville & de ſon fils, il eſt aiſé, Conſtance, de voir, dans mes regards, que ma ſoumiſſion aux ordres de mon pere, n'eſt ni contrainte ni forcée: & en ne diſſimulant pas mes ſentiments, je ſuis sûre d'entrer dans ſes vues; il me l'a fait entendre, en me répétant une partie des diſcours qu'il vous a tenus. Sa confiante amitié ne lui a pas permis de réſerve avec ſon heureuſe fille. Tous ſes projets &

leur ancienneté me font connus. Qu'il m'eft doux, oh! mon amie, de voir ma félicité affurer celle de mon pere! Il ne me permet pas de conferver la moindre crainte, fur ces *indifcrets ferments*. Il ne veut même pas que j'en conferve le fouvenir: mais fur cet article, fes ordres ne peuvent être exécutés.

Affligé de la premiere caufe du dérangement de la fanté de ma mere, il va la voir inceffamment, pour s'inftruire du lieu qui renferme cette pauvre Rofalie, à qui il veut faire oublier fes peines à force de bienfaits: il n'a parlé qu'à moi du defir de la délivrer; il obferve la même conduite fur tout ce qui a trait à ma mere. Après les effufions des premiers moments, il a pris foin de ne me demander les détails de cette malheureufe nuit, & des jours qui l'ont précédée, que lorfque nous nous trouvions feuls. En effet, il feroit à defirer & pour lui & pour moi, que nous puiffions renfermer de pareils fecrets, ne pouvant les anéantir. Le Marquis, & Madame de Tréville, à qui le defir de mon pere n'a pu échapper, mettent leurs foins à lui

complaire ; des objets plus gais, & non moins importants pour eux & pour lui, fourniſſent des ſujets de converſation inépuiſables. Mon ſéjour à Guitri, par exemple.... mille riens qui m'étoient échappés, ou que je croyois avoir remarqué ſeule, étoient les indices que Madame de Tréville avoit recueillis, ſans dire mot à perſonne, pas même à ſon fils.

Quelqu'embarraſſantes que ſoient quelquefois ſes remarques, je ne prends pas la peine de les nier : j'en ſuis là, & j'ai bien fait de bannir toute affectation, elle auroit infailliblement déplu à mon pere. Ses gens ont obtenu la permiſſion de faire éclater aujourd'hui leur joie. La bonne Laurence eſt l'ordonnatrice de la fête. Je penſe que M. de Tréville eſt ſon Conſeil & ſon Tréſorier. Sans être dans le ſecret, ( car il faut que je ſois ſurpriſe ) je me doute qu'il y aura un feu d'artifice. On vient de m'interrompre. Ah ! mon amie, mon pere va à l'hôtel de Kereſmont. Ma mere vient de le ſupplier, par un billet, de paſſer chez elle...... Que va-t-elle lui apprendre ?....Me voilà donc à l'inſtant qui

va décider de mon ſort. Ce funeſte ſecret, tout va ſe dévoiler. Ces funeſtes ſerments prononcés par la haine ! Cette fuite qu'elle avoit méditée, ſes terribles effets. Ah ! Conſtance, tout renouvelle ma terreur.

Mon pere eſt de retour ; ſa gaieté en m'abordant a diſſipé mes craintes. Tout va bien ! ce ſont ſes premieres paroles : ma mere intimidée à ſon aſpèct, s'eſt remiſe promptement, par les ſoins que ſon généreux époux a employés, pour éloigner toute explication entr'eux. Sa ſanté a été le premier ſujet de leurs diſcours. Ma mere a demandé au ciel, de la lui conſerver, pour lui donner le temps de juſtifier ſes dernieres fautes, par l'aveu des premieres..... Conſtance, ma mere ſe juſtifier !..... Ma mere ſe croire coupable !.... Que je me ſens attendrie !..... Son vertueux époux lui a interdit toute juſtification. L'être vertueux qui s'égare, lui a-t-il dit, doit réparer ſes torts & les couvrir par mille bonnes actions ; c'eſt la ſeule juſtification qui ſoit digne de vous : c'eſt la ſeule que je vous permette. Sans attendre ſa réponſe, il

lui a demandé les éclairciſſements néceſſaires, pour délivrer ſa captive. Elle a écrit quelques lignes au chef de cette odieuſe maiſon, & les remettant à mon pere, elle lui a demandé avec inſtance, de la revenir voir encore demain, ſeul, a-t-elle ajouté; il ne me reſte plus de force aujourd'hui, & j'en ai beſoin, a-t-elle continué, en levant les mains & les yeux au ciel.

Conſtance, voilà le réſultat de cette entrevue, qui m'avoit donné de ſi terribles alarmes. On ſe moque un peu de votre amie, à la bonne heure, je l'endure avec plaiſir. Mon pere eſt touché du repentir & de l'humiliation que ma mere lui a montré. Je l'ai vu préoccupé toute la ſoirée. Cela eſt naturel. Adieu, mon amie. Inceſſamment je ne vous dirai plus ce triſte mot. Souvenez-vous que c'eſt au nom des peres & des enfants que je vous écris. Tous leurs ſentiments ſont communs, ainſi il n'eſt plus beſoin de les nommer ſéparément : j'en dis autant pour M. de Nainville, & ſa reſpectable mere; je ne diſtingue point des cœurs ſi étroitement unis.

# LETTRE XI.

*De Madame de Nainville à sa Belle-Mere.*

De Rennes...... 1748.

MADAME, dites, je vous prie, à M. de Nainville, que je me porte bien; voilà la seule bonne nouvelle que j'ai à vous apprendre.

Le pauvre Tréville !.... Ah ! jeunesse imprudente..... Je vais vous conter le sujet actuel de ses inquiétudes. Vous savez ( car Sophie me l'a mandé, & sa lettre vous arrivera avant celle-ci ) que Madame de Keresmont, la premiere fois qu'elle revit son mari, lui demanda une seconde entrevue. Son embarras plus grand que le premier jour, ne lui permit pas d'abord d'articuler un mot, sans paroître s'appercevoir de son trouble, M. de Keresmont lui parla de sa fille, de son empressement à la voir, du desir que M. de Tréville avoit d'obtenir son consentement. Le sentiment de sa haine

ne alors se réveilla. Cette union seroit un crime, dit-elle, d'une voix mal assurée. Cette Rosalie!... elle viendra!... Vous apprendrez!... Quelques mots aussi peu clairs, mais plus inquiétants encore, furent la fin d'un entretien, que sa santé mal affermie, ne lui permit pas de continuer. M. de Keresmont la quitta, sans avoir pu la faire expliquer davantage. J'arrivai au moment, où entouré de ses enfants, il les jetta dans une consternation, que malheureusement il partage. Son inquiétude malgré ses soins, ne peut se renfermer. Les questions qu'il a faites à son ami, annoncent les soupçons qu'on lui a inspirés. Le Marquis ne s'est point fait presser pour avouer la vérité à un homme, à qui il n'a jamais caché la moindre de ses pensées. Dès que l'absence de Sophie, lui a permis de s'expliquer, il nous a conté dans le plus grand détail tout ce qu'il s'est rappellé de ses liaisons avec cette Rosalie, dont, depuis dix-huit ans il n'a pas entendu parler.

L'année qu'il entra au service, il eut la petite-vérole chez Madame de

Kerefmont, il y paffa trois mois; l'ennui d'une convalefcence, qui le forçoit à la retraite, à caufe du genre de fa maladie, lui fit remarquer cette fille, qui ayant avant lui gagné la petite-vérole de fa maîtreffe, n'en avoit rien perdu de fes agréments. Ne craignant plus rien du mauvais air, elle donna au Marquis tous fes foins, & lui marqua tant d'intérêt, qu'il lui fut aifé de lui infpirer du goût pour elle. Ces enfants vivoient dans une extrême familiarité; il arriva, ce qui arrive toujours en pareil cas. Madame de Kerefmont, s'appercevant de leur intelligence, fans faire de reproches ni à l'un ni à l'autre, veilla plus exactement fur Rofalie, & fous un léger prétexte, fit loger fa petite protégée dans un cabinet, qu'une fimple cloifon féparoit de fon alcove.

Ce cabinet avoit une autre iffue, il n'en falloit pas davantage à Rofalie, pour dédommager la nuit, fon amant, de la contrainte du jour. L'obfcurité, & le filence le plus profond, furent les feules conditions qui lui furent prefcrites. Il promit de s'y foumettre. Le Marquis partoit le furlendemain,

pour aller rejoindre ſon Régiment. A peine étoient-ils enſemble, que Roſalie occupée de ce départ qui la déſeſpéroit, fut la premiere à oublier la loi qu'elle avoit impoſée, & ſans ſonger qu'elle pouvoit être facilement entendue de la Comteſſe, elle la réveilla en effet par l'expreſſion de ſa douleur & de ſes regets. Au moment d'être ſurpris, le Marquis, en s'enfuyant, renverſa une table qui étoit ſur ſon paſſage. Ce bruit confirma les ſoupçons de la Comteſſe, mais ſes recherches furent vaines. Roſalie calmée, oubliant pour ainſi dire le danger qu'elle venoit de courir, oſa encore s'y expoſer la nuit ſuivante. Son amant devoit partir au point du jour; les heures qu'ils paſſerent enſemble, ne furent point troublées par de nouvelles perquiſitions de la Comteſſe; mais la certitude & la douleur d'être ſéparés pour long-temps, rendirent leurs adieux ſi tendres, que le Marquis craignit d'avoir expoſé ſa maîtreſſe à ſe repentir par la ſuite de cette derniere imprudence.

Ces circonſtances frappantes, pour un jeune homme de dix-ſept ans, ſe

font retracées dans la mémoire du Marquis, à mesure que M. de Keresmont l'interrogeoit sur sa conduite avec cette fille. Cependant il ne paroît pas que ce soit là tout ce que son ennemie lui impute. Où seroit le crime? L'âge de cette fille, pareille au sien, n'admet pas l'ombre de séduction; & il semble, par ce qui est échappé à notre vertueux ami, que les discours ambigus de sa femme, annonceroient des engagements indissolubles. Cette impossibilité qu'elle met toujours en avant; ces mots de crimes & de criminels, qu'elle répete sans cesse, font supposer qu'elle croit le Marquis déja lié; & que le voyant courir au-devant d'une seconde chaîne, il lui paroît un monstre d'iniquité. Mais où prend-elle cette incroyable folie? Le Marquis proteste, qu'il n'a jamais fait de promesse verbale ni par écrit. Effectivement, pour se faire écouter d'une jeune fille, simple & sensible, avec laquelle la plus grande familiarité étoit établie, il n'avoit pas besoin d'employer d'autres ruses, que celles qui sont inspirées par l'attrait du plaisir. Sa fortune

alors des plus minces, ne lui permettoit seulement pas de faire des présents à sa maîtresse. Une bague qu'il lui donna en la quittant, est le seul don qu'elle en ait jamais reçu : il est impossible de trouver dans ses réponses, le moindre sujet d'inquiétude..... Mais si des preuves controuvées, déposoient contre ce malheureux Tréville ? S'il falloit recourir à la loi qui annulle les actes faits dans la minorité ? quelle humiliation pour le Marquis ! quelle douleur pour son vertueux ami, de le voir, en touchant à l'âge mûr, forcé de rougir des erreurs de sa jeunesse ! La vérité de son caractere ne permet pas de soupçonner la vérité de son récit ; mais M. de Keresmont prétend qu'une trame ourdie par la méchanceté & la finesse, peut donner de la vraisemblance à l'accusation la plus fausse. Ah ! c'est toujours un malheur, d'avoir à se justifier d'un crime imaginaire.

La pauvre Sophie n'est pas la plus inquiete ; on ne lui a point dit l'histoire de l'alcove ; elle l'est bien encore assez ! Cette mere-là est née pour le tourment de tout ce qui l'approche.

Je me trouve bien heureuſe de n'être pas ſa fille, & je plains bien vivement Sophie de l'être. Elles ne ſe ſont pas encore vues. M. de Kereſmont ne veut pas expoſer ſa fille à de nouvelles ſcenes.

Demain leur Intendant doit ramener cette Roſalie, dont il paroît qu'on voudroit ſe ſervir, pour ſéparer deux êtres éternellement faits l'un pour l'autre. Mais ce complot formé par la haine & par la folie, ne peut avoir une baſe aſſez ſolide, pour parvenir à détruire leur bonheur.

Quand vous verrez ma Sophie, vous avouerez, Madame, que l'expreſſion de ma tendre amitié, étoit trop foible, pour vous en donner une juſte idée. J'ai été éblouie de l'éclat & de la dignité de ſes regards. Deux ans ont achevé de la rendre le modele des graces, & l'exemple des vertus : je croyois l'aimer comme elle mérite de l'être ; hélas ! je ne la connoiſſois pas : trop modeſte, pour s'évaluer tout ſon prix, elle ne ſe montroit pas à ſon amie. Son pere, ſon amant, Madame de Tréville, ſes gens, ſes connoiſſances, achevent à chaque

instant, le portrait que je n'avois fait qu'ébaucher. Mille traits caractéristiques prouvent à tout ce qui la connoît, que l'humanité, la bienfaisance, l'équité & la candeur, sont des qualités inhérentes à son ame, comme le don de plaire l'est à sa charmante figure..... Vous la verrez, vous la verrez.

Jusqu'à demain le repos de la bonne conscience ne peut suffire au Marquis, pour se livrer à l'excès de son bonheur. Il voit l'inquiétude dans les yeux de son ami, & la tristesse dans ceux de son amante. Malgré les tourments qu'ils me donnent, je suis cependant bien aise d'être avec eux. Sans les rassurer, je les dissipe, ou tout au moins je les distrais. A quoi l'amitié seroit-elle bonne, si elle ne savoit partager que les plaisirs?

Nous avons su par les femmes de Madame de Keresmont, qu'elle ne cesse d'écrire, depuis le dernier entretien qu'elle a eu avec son mari. Mais peu contente de ses productions, elle déchire & recommence sans cesse..... Quel état!...... Par fois elle me fait pitié, mais c'est quand

je la crois tout à fait folle. Dès qu'elle remet de l'ordre dans ses discours, ah ! je ne la peux souffrir, & je ne suis pas la seule ici. Madame de Tréville me met fort à l'aise ; mais devant sa fille, je ne dis mot. Je vais les retrouver ; demain est le grand jour.... Je ne peux croire qu'il soit redoutable.... M. de Tréville, dans aucuns temps, n'a pu être pris pour dupe.... En vérité, c'est nous qui sommes fols de croire de pareilles extravagances. Je vais le leur dire, & qui mieux est, le leur prouver.

Votre paresseux de fils ne m'a pas encore écrit ; grondez-le, Maman, je vous en prie ; ne lui dites pas que je l'aime de tout mon cœur ; mais croyez-le bien, s'il vous dit que vous m'êtes aussi chere que lui-même.



## LETTRE XII.

*De Madame de Nainville, à son Mari.*

De Rennes, le . . . . 1748.

J'AI toujours tort avec vous, mon cher Nainville; je chargeois votre mere de vous gronder, dans l'instant où j'ai reçu votre lettre, qui me prouve que vous avez toujours raison; conservez cette bonne habitude, peut-être parviendrez-vous à me défaire de la mienne.

Je suis fort tranquille aujourd'hui; je leur disois bien vrai hier, en les assurant que nous étions des insensés: cette Rosalie, grande, faite à peindre, l'air distingué, décent, & sur-tout malheureux, a passé la moitié du jour avec M. de Keresmont. Ah! il doit être à présent parfaitement convaincu que sa femme est folle, & folle sans ressources. Cette fille a fait les mêmes aveux que le Marquis. Elle l'aimoit & puis voilà tout: elle s'est expliquée de

maniere à ne laisser aucune inquiétude sur ces prétendus obstacles, qui ont fait tirer ici tant de fausses conjectures; elle ne connoît seulement pas l'écriture du Marquis. Bien loin d'avoir formé des projets ambitieux, elle fait gloire de son désintéressement, qui semble excuser à ses yeux sa foiblesse. Je n'ai jamais rien reçu de lui, a-t-elle répété plusieurs fois; j'ai tout fait pour l'amour & rien pour l'intérêt.

Que cette malheureuse m'a attendrie! Dix-huit ans de captivité, mon cher Nainville! ah! Dieu! On lui a sauvé l'embarras de voir le Marquis. Sophie l'a reçue avec une bonté si rassurante, qu'après quelques instants, elle a été en état de raconter les tourments qu'elle a endurés. Mon amie lui a montré la plus généreuse pitié; & de concert avec son pere, elle lui a donné le choix de plusieurs moyens d'assurer son sort, qu'ils veulent rendre heureux. En attendant qu'elle se soit déterminée, on l'a remise entre les mains de la nourrice de Mademoiselle de Keresmont, qui tient de sa libéralité, une jolie habitation aux portes de Rennes: son départ n'a causé aucune

peine à Sophie. J'ai vu, ce qu'elle n'a peut-être pas remarqué elle-même, une inquiétude intérieure, toutes les fois que sa porte s'ouvrant, lui faisoit craindre que ce ne fût le Marquis. Quelques réflexions, lorsque nous nous sommes trouvées seules, ont décélé celles qu'elle vouloit taire. Comment peut-on aimer deux fois, m'a-t-elle dit? Je sens que cela me seroit impossible..... M. de Tréville m'a dit cent fois la même chose; cependant ou il m'a trompée, ou il s'est trompé lui-même.

Eh! non, il ne se trompe pas, ni vous non plus; son aventure avec cette fille, ne s'appelle pas de l'amour. Y pensez-vous, Sophie, de comparer l'immortel sentiment que vous inspirez à un homme fait, avec une effervescence de sa premiere jeunesse? Ne vous humiliez ni l'un ni l'autre; livrez-vous à la joie, de n'avoir rien à redouter ni de la réalité, ni des apparences. Votre mere est dans un sommeil continuel. Ses pensées sont des rêves; désormais il faut la plaindre & ne plus l'écouter. M. de Keresmont, n'a pas tardé à lui tenir le même lan-

gage, il est vraiment peiné de l'état de sa femme ; mais il est très-soulagé de n'avoir plus à craindre cette accusation, qu'il croyoit concertée ; ce bon ami, ce tendre pere, jouit plus délicieusement du bonheur de ses enfants, qu'eux-mêmes. L'impétuosité des sentiments du Marquis, ne lui permet pas d'être heureux avant l'heureux jour : & Sophie, depuis qu'il est fixé, n'ose plus parler de son bonheur. Mardi prochain, malgré les serments de sa mere, elle portera le nom du seul homme, digne de la posséder. Les apprêts se font publiquement, & les compliments se reçoivent. Depuis l'arrivée de Rosalie, M. de Keresmont ne garde plus de ménagement : il a écrit à sa femme. Il lui demande son consentement, & lui fait entendre qu'on s'en passera si elle le refuse.

J'ai bien envie d'apprendre que Madame de . . . . . est arrivée. Mais en revoyant une sœur si tendrement aimée, n'allez pas oublier que vous m'avez promis de la quitter bien promptement. Je lui promets moi de vous remener à Paris avant

son départ, si elle vous laisse tenir parole..... sinon ...... Adieu, mon cher Nainville. Tout le monde vous desire. Quand vous serez ici, il nous restera le regret de n'y point avoir votre respectable mere. Le bon André avoit raison ; il n'est pas possible d'être parfaitement heureux en ce monde.

Ce que je viens de voir mérite bien une apostille : Bois-Robert & sa sœur, vous y attendez-vous ? Sophie me fait dire de passer chez elle ; j'y cours, j'apperçois un jeune homme que je regarde à peine ; mes yeux se fixent sur une personne charmante, très-simplement vêtue, mais très-parée par la nature. Sophie émue, les yeux humides, se leve, la prend par la main, vient à moi : rendez grace à ma libératrice, (me la présentant) sans cette héroïque personne, vous n'auriez plus d'amie. Je la tenois étroitement embrassée, avant d'avoir entendu la fin de ce peu de paroles, les expressions de ma reconnoissance, ont fait promptement disparoître l'air de confusion avec lequel elle m'avoit abordée. Cette infortunée, en prenant

la parti de renoncer au monde, n'a pu se déterminer à le quitter, sans voir encore une fois Mademoiselle de Keresmont, pour laquelle elle a pris une très-vive affection; sans condamner son goût pour la retraite, nous avons condamné sa précipitation, & sur-tout le projet non réfléchi de se liér par des vœux. Tandis que d'une voix basse elle se justifioit auprès de mon amie, son frere me donnoit à peu près les mêmes raisons. Sans fortune lui-même, il ne pouvoit fournir à sa sœur un revenu suffisant, pour vivre indépendante dans un couvent. Ce n'étoit qu'en consacrant sa liberté, qu'elle pouvoit être admise dans celui qu'elle préféroit. Ainsi, parce qu'elle avoit le malheur d'être pauvre, il falloit encore qu'elle y joignît celui de forcer peut-être sa vocation. Son sort me fit frémir; j'allois parler.... Je projettois.... Sophie avoit exécuté. Oui, Mademoiselle, ai-je entendu, vous accepterez ce que je vous propose, ou je me croirai l'objet de vos mépris. Moi! mépriser la vertu même! Moi! disoit Mademoiselle de Bois-Robert, en versant des lar-

mes, que la plus vive ſenſibilité faiſoit répandre. Ah ! mon frere... Alors mon amie répéta tout haut, avec autant de ſimplicité que ſi c'eût été une action ordinaire, l'offre de payer annuellement cent piſtoles à Mademoiſelle de Bois-Robert, pour qu'elle pût vivre dans la retraite, mais dans l'indépendance. La généroſité de Sophie me cauſa peu de ſurpriſe ; je connois trop ſon cœur pour être étonnée de la nobleſſe de ſes procédés. Mais le frere & la ſœur ont reçu ce bienfait avec une reconnoiſſance ſi vive, ſi noblement exprimée, qu'ils s'égaloient en quelque ſorte, à l'être vertueux qui venoit à leur ſecours. Cette ſcene ſinguliérement attendriſſante, s'eſt renouvellée à l'arrivée de M. de Kereſmont, prévenu par ſa fille, qui nous avoit quittés un inſtant : il confirma par écrit le don qu'elle venoit de faire ; après avoir reçu de nouvelles actions de grace, ils laiſſerent partir ce couple intéreſſant. Je crois Bois-Robert devenu honnête homme. Sa ſœur ne m'a jamais paru qu'imprudente ; & ſa courageuſe vengeance l'a juſtifiée de reſte à mes

yeux. Pour cette fois tout est dit. N'oubliez pas que c'est mardi le grand jour, & qu'il nous faut des lettres de félicitation, si vous n'êtes pas assez aimable pour les venir faire en personne.

Je crains que le danger de Madame de Keresmont ne retarde encore le bonheur de nos amis. On vient de me dire qu'elle n'est pas bien.

## LETTRE XIII.

*De Madame de Nainville, à sa Belle-mere.*

De Rennes le.......... 1748.

MADAME, préparez votre fils à la plus triste, à la plus désespérante nouvelle. M. de Keresmont, cet homme si sage, si juste, si réfléchi, si pénétrant, se laisse séduire par les visions de sa femme. Il vient de déclarer à sa fille, qu'elle n'épousera jamais son amant: il vient de lui défendre de lui parler, de le voir, de l'entendre. Elle est dans un état! Elle a pensé mourir! Hélas! que lui sert de vivre,

si elle ne vit plus que pour souffrir : c'est elle qui veut que je vous mande ces effrayants détails ; elle espere, elle croit que M. de Nainville viendra au secours de son ami. En effet, il nous seroit bien nécessaire ; M. de Keresmont a de l'amitié pour lui, il l'estime : son avis, ses lumieres, pourroient servir à le détromper. Mais aura-t-il le temps ? Il veut que M. de Tréville parte, il le veut, il l'ordonne. Cet homme si doux s'emporte contre son ami, son enfant, son tout. Témoin du spectacle le plus attendrissant, je l'ai vu passer au même instant, de la plus excessive pitié, à la fureur & à l'indignation ; qualifier des noms les plus odieux, celui dont il vouloit faire son gendre ; l'empêcher de se justifier, l'arracher d'auprès de sa fille, expirante de douleur & d'effroi ; le menacer de lui ôter la vie, & au moment de la lui arracher, pour le contraindre à s'éloigner de son amante ! Mais je sens que je rends incroyable un récit impossible à comprendre, en répandant si peu de clarté dans des faits, par eux-mêmes si surprenants ; je vais tâcher d'y mettre

plus d'ordre, si le trouble qu'ils m'ont causé, me le permet.

Au lieu de répondre au billet de M. de Keresmont, sa femme le fit prier de passer chez elle; il se détermina à avoir encore cette complaisance: en nous quittant, il donna à sa fille les pierreries qu'il lui destinoit, & me pria d'aider son goût du mien, desirant, nous dit-il, que rien ne manquât à sa parure, le jour où rien ne manqueroit à son bonheur. Cettte agréable occupation, nous fit pendant quelque temps, oublier la longeur de son absence, & celle de M. de Tréville, qui étoit chez sa mere, avec des gens d'affaires, pour des arrangements relatifs au jour qui se préparoit. Mon amie étoit de la plus grande gaieté; son cœur s'épanchoit avec moi, & me montroit l'image du bonheur. »Ma félicité, (me disoit-elle) s'acroît encore, par les »tourments qui me l'ont fait acheter. »Le rétablissement de la santé de ma »mere, est le seul vœu qui me reste »à former. Le ciel l'accordera à »mon vertueux pere; il ne permettra pas que celui qui ne vit que pour

» le bonheur des siens, ait un continuel sujet de chagrins & d'alarmes «. Sans imaginer que sa mere pût jamais guérir, je lui donnois des espérances vagues, lorsque le Comte de Keresmont, rentrant dans la chambre où nous étions, me parut aussi changé qu'il l'eût été après trois mois de maladie. Qu'avez-vous, lui dis-je, en même temps que sa fille ?... Quels malheurs !... » Sophie, en la serrant » dans ses bras, si vous étiez menacée » de me perdre, que donneriez-vous » pour me conserver ? » Tout ce que je possede ! Mes espérances ! ma vie même. En pouvez-vous douter ? Mais, quels discours !... Mon pere, expliquez-vous. Vos sombres regards me glacent d'effoi ! J'y vois la douleur & la crainte...... Mon pere, vous tremblez !...... En effet, la pâleur étoit sur son visage, le trouble dans ses yeux, & ses pieds chancelants le soutenoient à peine.

» Si c'est ton cœur qui vient de » s'exprimer, ah ! ma chere Sophie! » je ne crains plus l'excès de ta dou- » leur. Ta tendresse adoucira mes cui- » sants chagrins...... J'oublierai près de

» toi, l'ingrat qui a pu m'outrager !
» Tu me tiendras lieu de tout; je te
» jure une éternelle amitié; mérite-la,
» Sophie ! « Pendant que le saisissement, autant que la douleur de sa trop malheureuse fille, l'empêchoit de l'interrompre, il lui dit, qu'entiérement instruit des raisons de Madame de Keresmont, son refus entraînoit le sien; que M. de Tréville, (qu'il nomma toujours traître, lâche, perfide) également coupable envers tous, méritoit leur mutuelle indignation. » Plus malheureux que
» toi, continua-t-il, en voyant la
» profonde douleur dont Sophie étoit
» pénétrée, je perds un espoir conçu
» depuis vingt ans, fortifié tous les
» jours par la trompeuse raison; je
» perds un ami, un enfant; tu ne
» perds rien, Sophie : mille vœux vont
» t'être offerts; faite pour inspirer
» un amour vertueux, tu trouveras le
» bonheur dans les mêmes liens où,
» suivant mes aveugles conseils, tu
» as pensé trouver la honte & l'in-
» famie. « Sophie sortit enfin de son accablement. Tout ce que l'amour au désespoir peut inpirer de plain-

tes & de prieres, fut adressé à son pere; mais la douleur de mon amie croissoit par les réponses du Comte. S'il ne falloit que m'attendrir, malheureuse Sophie, tu ne verserois plus de larmes; l'idée seule de t'en voir répandre suffit pour me toucher. Je donnerois tout mon sang pour t'éviter une peine légere. Juge de ce que je sens, en voyant ce que tu souffres.
» Ah! Sophie, si vous m'avez dit vrai;
» si je vous suis cher, vous craindrez
» de trop m'affliger, vous ouvrirez
» votre ame aux consolations & aux
» dédommagements que ma tendresse
» vous assure. Mon affection, celle
» de votre amie, sont des biens que
» vous mépriseriez s'ils ne calmoient
» pas l'état où je vous vois. Votre cœur
» sensible, mais vertueux, ne doit pas
» conserver des sentiments que la ver-
» tu réprouve.

Alors Sophie voulut attester l'innocence de son amour, autorisé par les vœux de son pere, & exprimé tant de fois sous ses yeux... » Arrêtez! (lui dit le Comte hors de lui) » votre » amour est un crime; & si par une » fatalité, qui me fait détester la pru-

» dence, j'ai pu vous entraîner dans
» le chemin de l'erreur, ma vie, la
» vôtre, ne me paroîtront pas devoir
» être ménagées; il faut les exposer,
» pour vous tirer de l'abyme où j'allois
» vous précipiter «.

Ma malheureuse amie employa vainement les expressions les plus touchantes. Ses gémissements, ses regrets, ses prieres, arrachoient des larmes à celui qui en faisoit répandre de si ameres, mais le laissoient inflexible. L'ordre de ne plus voir le Marquis, renouvellé tant de fois, me parut irrévocable: Sophie voulut faire un dernier effort, pour obtenir du moins de savoir le crime de son amant, & le droit d'entendre sa justification; le refus qu'elle éprouva, mit le reproche à la place des instances. Mais bientôt ayant honte de son emportement, & craignant d'avoir irrité son pere, elle ne fit parler que ses soupirs. *Mon Pere!* tendrement exprimé, étoit le seul mot qui sortît de sa bouche. Il sembloit que ce nom sacré renouvellât ses espérances, & bannît sa terreur. Mais quel fut mon saisissement, quand j'entendis le Comte de Keresmour, lui dire

avec le ton de l'attendrissement & de la pitié: » Si je l'étois, Sophie, les » pleurs que tu répands n'auroient jamais coulé!... » Qu'entends-je! oh! ciel, vous n'êtes point mon pere!... Sa voix se refusa à l'expression de cette nouvelle douleur. Pendant quelques instants, son immobilité annonça le déchirement affreux de son ame........ aucuns mots...... aucuns cris...... Ses yeux ne versoient plus de pleurs...... Ce calme dangereux ne pouvoit durer...... » Je ne suis point votre fille! » s'écria-t-elle d'une voix forte: eh! » de quels droits disposez-vous de » mon sort?...... Ne vous suffit-il pas » de m'ôter la douceur de vous avoir » pour pere, sans vouloir m'enlever » jusqu'à mon amant? Quelle haine » vous guide? & qu'ai-je fait pour » la mériter? Mon respect & ma ten» dresse, ont dicté & dirigé toutes » mes actions; mes vœux n'ont eu » que vous pour objet, jusqu'au mo» ment où l'amour & vous-même » établîtes dans mon cœur, celui » que vous voulez en arracher. En » l'aimant vous m'en devîntes plus » cher. A son exemple, la reconnoiſ-

» sauce ajoutoit un nouveau degré de
» force à mes sentiments pour vous......
» Nous aurions moins senti tous
» deux notre bonheur, s'il n'eût
» pas été votre ouvrage. Eh! c'est
» vous, c'est ce Dieu tutélaire, qui
» ne nous a montré une félicité sans
» égale, que pour nous livrer au re-
» gret de la voir s'échapper loin de
» nous. Votre espérance sera déçue?
» Non, non; si vous n'êtes point mon
» pere, je suis libre. Gardez-vos biens
» pour ceux qu'ils peuvent éblouir......
» Mon amant, ni moi, n'en connois-
» sons pas le prix. L'amour & la vertu,
» voilà les seules richesses dont nous
» voulions jouir......... & qu'aucune
» puissance ne pourra nous ravir.....«
Son ton, son air annonçoient le dessein de quitter une maison, où désormais elle se croyoit étrangere. Je lui serrai la main, & j'allois essayer de lui faire écouter les conseils de la tendre amitié.... Le Comte de Keresmont, en portant à son cœur les plus horribles coups, anéantit ses forces & son courage.

» Vous vous plaignez de ma haine!
» Vous, Sophie! Je n'ai jamais senti plus
vivement

» vivement mon amitié pour vous, lui
» dit-il; c'est à ce sentiment que vous
» devez l'erreur dans laquelle vous
» êtes encore, mais elle vous devient
» trop funeste pour la prolonger.

» Ce n'est qu'en vous déchirant le
» cœur, je le vois, que j'éteindrai un
» sentiment, qui fait rougir la natu-
» re...... Celui que vous osez nom-
» mer votre amant...... Celui qui fut
» mon ami...... que je crus vertueux.....
» est le monstre à qui vous devez le
» jour : c'étoit peu pour lui, d'avoir
» souillé le lit conjugal, d'avoir des-
» honoré son ami, son bienfaicteur; d'a-
» voir trahi l'honneur & la reconnois-
» sance : il manquoit à ce cœur corrom-
» pu d'outrager la nature.

Toute entiere à ce que j'entendois, je ne m'apperçus, qu'après quelques instants, de l'état où étoit mon amie; ses forces l'avoient abandonnée; pâle, froide, & sans connoissance, je la tins long-temps dans mes bras, sans avoir la force de lui donner aucuns secours. Cependant son danger ranima mon courage. Je fus chercher ses femmes. Mon air effrayé répandit la terreur parmi des gens qui l'idolâtroient.

Ils entrent tous précipitamment, & l'entourent ſans la ſecourir. Pendant ce moment de confuſion, & de déſordre le Marquis de Tréville, qui ſortoit de chez ſa mere, ne trouvant perſonne dans les antichambres, pénetre juſqu'aux lieux où Sophie accablée de ſes maux, ayant perdu la force de les ſentir, ſembloit avoir perdu la vie.

M. de Kereſmont outré de voir ſans effet les ordres qu'il avoit donnés, s'approche du Marquis, à l'inſtant où voyant Sophie ſans mouvement, il ſe livroit à l'inquiétude que lui cauſoit ſon état...... Il veut la ſecourir, il prend ſa main glacée, & la porte à ſes levres...... Abſorbé dans l'objet qui le pénetre de crainte.......... il n'entend rien, il ne voit rien........ Le Comte lui ordonne de ſortir; il ne ſait ce qu'il veut lui dire. Nos ſoins ſeuls ont droit de l'occuper; M. de Kereſmont le menace d'uſer de violence, & parvient enfin à lui faire deviner une partie de ſon malheur... Celui-ci lui replique avec hauteur, » qu'il méconnoît ſes droits, s'il veut anéantir » ceux de l'amour...... Que rien, rien

» ne l'arrachera d'auprès de son amante, tant qu'elle sera en danger, & » qu'elle seule seroit écoutée lorsqu'elle donnera des ordres «. M. de Keresmont qui croyoit avoir porté la honte & les remords dans le cœur du Marquis, indigné de la fierté d'une réponse, qu'il auroit à peine enduré de l'innocence outragée, veut joindre l'effet à la menace; il tire son épée, leve le bras sur le malheureux Tréville, qui ne le regardoit déja plus; & prêt à se livrer à la plus aveugle fureur, sa colere fut suspendue par un sentiment d'effroi qui se communiqua à tout ce qui étoit auprès de l'infortunée Sophie. Laurence ne lui trouvant plus de respiration, s'écrie: c'en est fait! elle est morte! La pointe de l'épée tombe & sert d'appui au Comte de Keresmont, qui se soutient à peine.......... Le Marquis, frappé plus vivement, que par la foudre, perd la force & le sentiment. Chacun fait des cris perçants; moi seule je continue des soins que je ne peux croire superflus....... En effet, Sophie se ranime........... l'espoir renaît......... Elle parvient à soupirer. Ses yeux s'ouvrent;

ils s'arrêtent ſur M. de Intereſmont; cette épée qu'il tient encore les lui fait détourner........... elle apperçoit ſon amant, étendu à ſes pieds, ſans mouvement & ſans connoiſſance....... *Barbare*! fut le ſeul mot qu'elle put proférer. Sa voix s'éteignit de nouveau, ſes yeux ſe refermerent, & pour cette fois l'eſpoir ſortit de mon cœur. Je me livrai à la plus cruelle douleur. Maudirac arrive, il entend les cris du déſeſpoir; on lui montre ces deux malheureuſes victimes; ſes premiers ſoins furent pour mon amie. Mes regards fixés ſur les ſiens, me rendirent bientôt l'eſpérance. Elle n'eſt point morte, répéta-t-il pluſieurs fois.......... mais éloignons-la de ce triſte ſpectacle; cette refléxion ſenſée ne pouvoit venir que de lui. Toutes les têtes étoient tournées: on l'emporte dans ſon appartement, tandis que Madame de Tréville avertie par ſes gens, venoit au ſecours de ſon malheureux fils...... Sa vie n'eſt plus en danger; Sophie eſt bien raſſurée ſur l'état du Marquis, qu'elle ne peut ceſſer de croire vertueux; ſa ſanté ne donne plus d'inquiétude; j'ai paſſé la nuit auprès d'elle;

un billet de M. de Tréville lui a fait recevoir nos ſoins. Sans cette preuve de ſon exiſtence, elle s'obſtineroit à refuſer les ſecours mêmes de l'amitié.

M. de Kereſmont accablé ſous ſes fatales préventions, eſt auſſi malheureux que ceux qu'il déſeſpere ; il a permis que le Marquis reſtât encore un jour dans ſa maiſon. C'eſt tout ce que ſa mere en pleurs, a pu obtenir, en lui donnant ſa parole qu'il n'entreprendra point de voir mon amie. J'ai parlé un moment à cet homme ſi cruellement abuſé. Il proteſte que ſa femme ne donne aucunes preuves de délire, & que loin d'être inſpirée par la haine, elle ſuit les rigoureux conſeils de la vertu. *Victime elle-même, des affreuſes lumieres qu'elle donne, ſes humiliants aveux mettent ſa vie en danger.*

Voilà à quel dégré porte l'aveuglement l'homme de ſon ſiecle le plus difficile à ſéduire. Malgré mon ancienne amitié pour lui, ſon injuſtice me le feroit déteſter ; mais ſa profonde douleur ne me permet que de le plaindre. Il n'appartient qu'à votre fils de l'éclairer. Je tremble qu'il n'arrive trop

tard. Je frémis, en me retraçant un spectacle, dont l'état de Sophie m'empêchoit de voir tout le danger......... Cette fureur qui a pensé produire de si cruels effets, ne peut-elle pas renaître ? Une rencontre imprévue ne peut-elle pas la rallumer ? Madame, je ne vis pas ; cette maison, hier l'asyle du bonheur, est aujourd'hui le séjour des furies. Sophie joint au sentiment de toutes ses douleurs, le désespoir de les devoir à sa mere. Son amant moins malheureux, ignore encore les atrocités que la calomnie lui impute. Comptant sur l'amitié de M. de Keresmont, & certain de son innocence, il espere le ramener. Hélas ! en cherchant à se justifier, il mettra peut-être le comble au malheur de son amante.



# LETTRE XIV.

*De Madame de Nainville à sa Belle-mere.*

De Rennes, le......

J'ÉTOIS auprès de mon amie, trop pénétrée de son malheur, pour l'en pouvoir distraire. En mêlant mes soupirs aux siens, je lui donnois la seule preuve, qui fut en mon pouvoir, d'une amitié qui durera autant que ma vie. M. de Nainville qui ne m'avoit point mandé l'arrivée de sa sœur, pour goûter le plaisir qu'il prend toujours à me surprendre, arrive, & se fait conduire auprès de moi, sans permettre à mes gens de me prévenir. Occupé de la douceur de me revoir, il ne s'apperçoit pas de la consternation qui regne autour de lui. Il approche du lit de Sophie; je le vois, je m'écrie, il reconnoît l'accent de la douleur; effrayé d'un malheur qu'il ignore, les funestes lumieres qu'il reçoit le péné-

trent d'horreur. Cependant il releve le courage dans Sophie : il ose faire rentrer l'espérance de son ame, & lui promet tous les secours de l'amitié. Sans perdre de temps, il nous quitte. Le Marquis reçoit par lui les fatales clartés qui lui découvrent l'excès de son infortune ; il ne peut croire ce qu'il entend........ La calomnie garde quelque vraisemblance !....... Elle exagere les discours.......... Elle rend suspectes les intentions........... Elle invente des choses possibles........ Plus frappé d'étonnement que de crainte, il veut voir M. de Keresmont ; lui reprocher son injuste crédulité, le convaincre de son innocence, & le faire rougir d'en avoir douté.

M. de Nainville le retient avec peine, & le fait enfin consentir qu'il le dévance chez leur ami commun. Vous connoissez assez votre fils, ma chere maman, pour comprendre avec quelle chaleur il a défendu son ami. Il oublie le respect qu'il doit à l'âge, aux vertus de M. de Keresmont. » Vous vous » trompez pour la premiere fois, lui » dit-il, mais votre erreur sera sans » excuse, puisque vous dédaignez de

» vous éclairer. Vous condamnez vo-
» tre ami, vous le traitez en crimi-
» nel; & plus coupable que ses accu-
» sateurs, vous prononcez son arrêt
» sans l'instruire de son crime. Sans
» moi il ignoreroit encore la fable
» absurde qui allume votre courroux.
» Quelle conduite ! Est-ce au Comte
» de Keresmont qu'il faut la repro-
» cher ? Vingt ans de vertu sont un
» rempart contre lequel les traits de
» la calomnie doivent s'émousser. Ce-
» lui qu'on a vu constamment suivre
» le chemin de l'honneur, ne peut être
» coupable d'un crime, dont l'habi-
» tude du vice n'empêcheroit pas de
» rougir «. Ces discours & mille autres, ont enfin obtenu que le Marquis de Tréville, paroîtroit ce soir devant son ancien ami; il n'en demandoit pas davantage. Sa joie est aussi vive, que si son bienfaicteur étoit desabusé. Sophie, à qui M. de Nainville a porté cette bonne nouvelle, croit déja lui devoir son bonheur. Ses forces réparées par l'espérance, ne laissent plus appercevoir l'état dans lequel elle a passé la nuit. Je me hâte de vous mander les heureux effets de l'arrivée de

votre fils. Je vous ai fait partager nos alarmes, il est bien juste, ma chere maman, que vous partagiez notre espoir.



## LETTRE XV.

*De Madame de Kersinont.*

C'EST du bord de la tombe que je vais découvrir la vérité, si long-temps voilée par la honte. Le Marquis de Tréville n'est point coupable.

Tant que j'ai tenu à la vie, par l'espérance de la conserver, mes impuissants remords n'ont pu me déterminer à rompre un silence imposé par l'honneur. Eclairée du flambeau funebre, toutes illusions se dissipent, l'honneur même, la plus noble chimere de la vie, n'est rien, pour celui qui descend au tombeau.

L'expression d'un trop juste courroux, m'a ôté la force d'achever un récit, qui auroit garanti la vertu de l'outrage. Sa justification étoit sur mes levres. Qu'elle sorte aujourd'hui de

mon cœur, de ce cœur coupable, mais qui aima la vertu. Déchirée de remords, presque depuis que j'existe, mon tourment a commencé avec mon crime, il ne finira que par ma mort! Unie au vertueux époux dont je n'étois pas digne, l'estime, le respect me tinrent lieu d'amour. Il partit, & bientôt les avis de sa respectable mere lasserent mon indocilité. Je n'avois que seize ans. Quel âge pour savoir se conduire! Celui qui régloit mon destin ne me confia qu'à moi-même. Ses conseils que j'ai si mal suivis, étoient joints à la permission de vivre indépendante. La guerre ne laissoit au Comte de Keresmont que peu d'instants dans l'année. Cependant occupé de sa nouvelle épouse, le premier hiver qui suivit nos liens, il vint en Bretagne; & content de ma conduite, il applaudit à l'usage que je faisois de ma liberté. Son départ fut suivi de l'arrivée du Marquis de Tréville. Son séjour dans ma maison, porta le trouble dans mon ame. Au désordre de mes sens, je reconnus l'impérieux amour. Je combattis: il falloit fuir..... Des circonstances le retinrent en Bre-

tagne, plus qu'il ne l'avoit projetté; j'eus le temps de ſonder la profondeur de ma bleſſure : elle s'envenima, en découvrant qu'une fille de mon âge, qui étoit à mon ſervice, inſpiroit au Marquis les mêmes ſentiments qui cauſoient mon malheur : épiés par la jalouſie, quel voile auroit pu couvrir leur intelligence? D'ailleurs, la vie que je menois, me permettoit d'avoir ſouvent cette fille auprès de moi. Je ne préſumai pas d'abord l'oubli total de ſon devoir; & je crus ſauver Roſalie du danger, en la préſervant des occaſions qui l'y expoſoient. Par un arrangement qui me parut propre à déconcerter les projets de ſon amant, dont le départ étoit prochain, je fis occuper à cette fille un cabinet qu'une ſimple cloiſon ſéparoit de mon alcove... Précaution fatale! Funeſte cauſe de mon opprobre! Roſalie tomba dans l'abyme, & m'entraîna dans ſa chûte! Dès ce moment je préparois les fers dans leſquels cette malheureuſe eſt demeurée captive. Son intelligence avec le Marquis me la fit déteſter, & je crus ſuivre les conſeils de la prudence, en ſuivant ceux du reſſentiment.

L'aſyle que je croyois sûr, ne fut pas reſpecté par le Marquis. L'agitation de mon eſprit, mes inquiétudes éloignant le ſommeil, j'eus des ſoupçons que je voulus éclaircir. Les imprudents m'en fournirent bientôt l'occaſion. J'entends du bruit, je reconnois la voix de Roſalie, exprimant ſes regrets; la douleur de quitter dans deux jours ſon amant, les lui arrache......... Certaine de leur audace, je cours pour les confondre, les coupables s'étoient déja ſéparés, mais tout m'atteſtoit leur crime. Je réſolus de diſſimuler. Roſalie, trompée par mon apparente ſécurité, paſſa tranquillement la journée avec moi & le Marquis. Il partoit au point du jour. Après ſouper je reçus ſes adieux. J'apperçus dans leurs yeux; l'eſpoir de ſe revoir encore. Je voulus goûter au moins une fois la douceur de tromper leur attente......... Au moment où Roſalie étoit prête à ſortir de ma chambre, je la conduiſis, dans un lieu écarté de mon appartement, où l'enfermant ſans lui en dire la raiſon, je la laiſſai en proie à ſa douleur & à ſon inquiétude.

Si mon lâche cœur ſe fût raſſaſié

des pleurs que je faisois couler, le repentir ne m'en auroit jamais fait répandre : en la dérobant au crime, en punissant son imprudente passion, je faisois un acte de justice ; en voulant reprocher au Marquis ses condamnables excès, je fis une action inconsidérée, je me perdis !...... Trompé par l'obscurité du lieu, il me prit pour son amante. Les reproches dont je voulois l'accabler, resterent au fond de mon cœur............ Ses transports égarerent ma raison, & me rendirent criminelle.......... Mon effroi, mes remords, m'arracherent des larmes, dont il crut voir la cause dans son prochain départ......... Cédant bientôt aux efforts que je faisois pour m'éloigner, il me donna la bague que je joins à cet écrit, croyant la donner à Rosalie. Rendue à moi, je me livrai à la plus vive douleur ; elle ne tarda pas à devenir plus amere.

Les courts instants du crime furent ceux que la nature choisit pour me rendre mere. L'absence de M. de Keresmont assuroit mon opprobre. Il étoit douteux qu'il revînt après la campagne, qui étoit prête à finir ; je passai

plus d'un mois dans cet état d'incertitude....... Son retour adoucit l'horreur de ma ſituation. Plus heureuſe que je ne méritois de l'être, j'annonçai ma groſſeſſe à mon époux avant ſon départ, & la joie qu'il en reſſentit, affoiblit pour quelques inſtants la violence de mes remords. A l'approche du terme de ma délivrance, je feignis d'avoir fait une chûte dangéreuſe; la délicateſſe de l'enfant que je mis au monde, ne laiſſa pas douter, que cet accident n'eût avancé ſa naiſſance. Confiée aux ſoins de ſa grand'mere, je m'occupai peu de ma fille; pendant ſon enfance, je ne ſongeois qu'à renfermer mon fatal ſecret. La détention de Roſalie, me préſervoit des inquiétudes que ſon ſéjour dans le monde m'auroit cauſé. Les occaſions de revoir le Marquis auroient pu produire des explications dangereuſes. La prudence me rendit impitoyable; le ciel qui condamnoit ces criminels moyens, les a rendus impuiſſants. J'ai vécu barbare & je meurs déshonorée.......... La retraite la plus profonde, ne me paroiſſoit pas ſuffiſante, pour cacher mes ennuis. On faiſoit honneur à ma

raiſon des effets de mon crime, & j'étois forcée de rougir des éloges qu'on me donnoit : le cœur dévoré de remords, l'eſprit rempli d'inquiétudes, continuellement livrée à la crainte, je m'apperçus ſans regret, que le changement de mon humeur, n'avoit laiſſé pour moi, dans le cœur du Comte de Kereſmont, que l'eſtime qu'il croyoit me devoir. Ses abſences en devinrent plus longues, & j'en eus de la joie. Loin de lui j'étois plus tranquille : ma douleur ſe ranimoit par ſa préſence : celle de M. de Tréville mettoit le comble à ma confuſion. Forcée, par la mort de Madame de Beaumanoir de rappeller Sophie auprès de moi, je vécus moins dans la retraite ; je deſirois que ſon cœur ſuivît le don de ſa main. Ma triſte expérience me faiſoit redouter les nœuds formés ſans l'aveu de l'amour. Mérac me parut fait pour lui plaire. J'eſpérai que l'être dont l'exiſtence me cauſoit tant de larmes, me conſoleroit du moins par ſa félicité ; livrée à ce flatteur eſpoir, ma ſituation devenoit ſupportable. L'amour maternel éteignit tout autre ſentiment.

timent. Après plus de seize ans d'amertumes & de douleurs, j'entrevoyois un tranquille avenir. Le ciel vengeur tonna pour réveiller mes remords.

La mere de Rosalie, me reprochant ma barbarie, & mourant de douleur à mes yeux, fut le premier signal de la colere céleste. Ma raison affoiblie augmenta mes terreurs. Je croyois voir jusqu'aux êtres inanimés, me reprocher mon crime & ses tristes effets. Plus malheureuse encore quand je recouvrai le jugement, je tremblois que dans mes égarements, mon secret ne me fût échappé. Je me croyois alors au comble de l'infortune; grand Dieu! que de tourments m'étoient encore réservés!

Les projets de M. de Keresmont, ma fille trompée par les sentiments de la nature, prête à devenir l'épouse de son malheureux pere............ Nul moyen de l'arracher au plus affreux des crimes, qu'en divulguant ma honte & son opprobre. Dans ces affreux moments, l'horreur & l'épouvante guidoient mes démarches, & m'inspiroient mes résolutions....... La fuite me parut mon unique ressource. Trom-

pée dans des projets conçus dans le défespoir, j'éprouvai bientôt mille autres genres de fupplices; ma fille entraînée aux autels !......... prête à perdre la vie !.......... des barbares la menaçant de lui ôter l'honneur ! Ses cris, fes larmes.......... fes reproches.......... ceux de mon époux !........ Dans ce fatal inftant........... la vue du Marquis de Tréville !......... Le ciel ne m'a pas épargnée, il a comblé des maux que ma mort va finir. Je la vois, elle m'attend...... Dieu ! quel fera mon fort ?......

## LETTRE XVI.

*De Madame de Nainville à fa Belle-Mere.*

De Rennes............ 1748.

VOus allez nous revoir : votre fils.... fon ami...... Mais Sophie....... Ah ! Madame, fes malheurs font finis ! La mort, l'affreufe mort m'enleve mon amie ! elle a quitté la vie fans regret, & les miens feront éternels. Eh ! ce malheureux ! qui l'a privé du jour ? fon

amant ! Juste Ciel ! prends pitié de son pere ; sois content de la victime qui vient d'être immolée. Ce cœur, malgré tous ses forfaits, n'est pas coupable ; hélas ! il a tout perdu. Rends-lui du moins la paix ! Mais en formant ces vœux, l'espoir de les voir exaucés n'entre point dans mon ame : quand vous saurez la cause d'une douleur si juste, vous frémirez d'horreur & de pitié. Vous allez le revoir ce malheureux Tréville....... Nous l'arrachons malgré lui de ce funeste lieu. M. de Keresmont approuve nos efforts, il nous suivra ; ses pleurs se mêleront aux nôtres........ Pourrai-je vous tracer l'effroyable tableau que j'ai eu sous les yeux........ Cependant, il faut que vous sachiez.......... Votre erreur, en voyant le Marquis, déchireroit ses plaies....... Je vais donc....... Madame, lisez la lettre que je vous envoie...... Nous étions........... Mais il faut vous souvenir que M. de Nainville avoit obtenu à force d'instances, que le Comte entendroit son ami. Ils entroient chez lui au même instant que ce fatal écrit fut apporté. M. de Keresmont jetta les yeux sur les premieres

lignes ; il lit......... il s'écrie......... il se jette dans les bras du Marquis. Les éclats de la joie arrivent jusques dans l'appartement de Sophie. On l'appelle, elle court, je la suis......... Instruite de la cause de leurs transports, son tendre cœur ne peut contenir l'excès de sa félicité. Les plus vives expressions annoncent tout son bonheur.......... Il n'étoit pas coupable !........ Il sera l'ami de mon pere ! Il sera mon époux !..... Mais pourquoi m'arrêter sur la félicité d'un être qui n'est plus, & dont les derniers moments ont été plus douloureux, que l'instant qui lui a ôté la vie.

Celui qui avoit apporté la lettre de Madame de Keresmont, étonné d'entendre des cris de joie, à l'heure même où sa maîtresse rendoit les derniers soupirs, marque sa surprise & son indignation. Lambert instruit, entre, parle bas à M. de Keresmont, & ressort après avoir reçu ses ordres. Le changement que nous remarquâmes tous sur son visage, nous donna une égale inquiétude. Mais la nouvelle qu'il nous apprit, produisit en nous des effets bien différents. Sophie, l'ad-

mirable Sophie ! paſſa de la joie la plus vive, à la plus vive triſteſſe. M. de Kereſmont préparé depuis long-temps à cet événement, s'occupa de la conſolation de mon amie ; & pour épuiſer dans l'inſtant tous les ſujets qui pouvoient faire couler ſes larmes, il propoſa d'achever la lecture des dernieres volontés de celle qu'elle regrettoit.

En l'écoutant, je ne ſais quelle inquiétude s'empara bientôt d'elle, & du Marquis....... M. de Kereſmont lui-même, avoit beſoin de tout ſon courage pour être en état de continuer. Sophie, les yeux ſur ſon amant, ne perdoit rien de l'agitation de ſon ame. Elle vit la fureur s'en emparer, au moment où ſes yeux s'ouvrant à l'affreuſe vérité, ſon cœur ſe ferma pour jamais à l'eſpérance : aucuns de ſes mouvements ne lui échappent ; il met la main ſur ſon épée, leve le bras, va pour la plonger dans ſon ſein........ Sophie plus prompte que l'éclair, ſe jette au-devant du coup mortel, le reçoit, & verſe ſon ſang à gros bouillons ſur celui qui vient de le répandre. L'effroi.... les cris..... la douleur..... cedent au deſir de ſecourir l'infortunée Sophie ;

elle ſeule s'occupe d'un autre ſoin......
» Préſervez votre ami ( nous dit-elle,
» d'une voix mourante ) de l'excès de
» ſa douleur !....... Dites-lui, quand il
» pourra vous entendre, que ma mort
» eſt un bien...... J'aurois vécu malheu-
» reuſe, peut-être criminelle !...... Je
» quitte la vie ſans regret «. A peine
avoit-elle prononcé ce peu de paroles,
que je n'avois plus d'amie...... Votre fils
aidé de M. de Kereſmont, ôterent au
malheureux de Tréville l'eſpoir de ſe
donner la mort.......... Gardé par eux
dans l'appartement de ſa mere, que
rien ne pourra jamais conſoler, il re-
çoit les ſoins de l'amitié ſans y paroître
ſenſible ; l'abattement vient de rempla-
cer la fureur......... C'eſt le moment
de lui faire quitter la Bretagne. Nous
partons demain......... Mais quels que
ſoient les lieux habités par les amis de
Sophie, ils ſeront arroſés de leurs lar-
mes, & témoins de leur immortelle
douleur.

F I N.

